This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V. Johnson.

UNS. 168 e .14

RECUEIL

DES PLUS BELLES PIECES

DES

POËTES FRANÇOIS,

Depuis VILLON *juſqu'à* BENSERADE.

TOME TROISIEME.

Contenant MAYNARD, GOMBAULD, LINGENDES, MALLEVILLE, MOTIN, L'ESTOILE, THEOPHILE, BOIS-ROBERT, SAINT-AMANT & BREBEUF.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
4 JUN 1954
UNIVERSITY OF OXFORD

MAINARD.

FRANÇOIS MAINARD, natif de Toulouſe, fils de *Gerard Mainard*, Conſeiller au Parlement de la même ville, fut Préſident au Préſidial d'Aurillac, & fut gratifié devant ſa mort du brevet de Conſeiller d'Etat. Il étoit fort jeune quand il vint à la Cour; ce qui n'empêcha pas la Reine Marguerite de le choiſir pour ſon Secrétaire. Des Portes & Regnier le conſidéroient particulierement. Il alla à Rome avec M. de Noailles, qui étoit alors Ambaſſadeur pour le Roi en cette Cour; il y fut connu & aimé du Cardinal Bentivoglio. Le Pape Urbain VIII prenoit plaiſir à s'entretenir avec lui, & lui fit préſent d'un exemplaire de ſes Poeſies Latines. La Cour de France n'eut pas moins d'eſtime pour lui: mais ſa fortune n'en devint pas meilleure. Il fut nommé pour être de l'Académie. Cependant le Cardinal de Richelieu ne lui fit jamais de bien, & rebuta cette belle Epigramme qui commence par ces vers:

ARMAND, l'âge affoiblit mes yeux, *&c.*

& finit par

Mais s'il * demande à quel employ

* *François Premier.*

Tu m'as occupé dans le monde ;
Et quels biens j'ay receus de toy ;
Que veux-tu que je luy réponde ?

Il répondit en colere : *Rien.* Cela fut cauſe des vers qu'il écrivit contre lui après ſa mort. Il fit un voyage encore à la Cour ſous la Régence d'Anne d'Autriche : mais n'y ayant pas mieux fait ſes affaires, il ſe retira chez lui, où il mourut à l'âge de 68 ans, le 28 décembre de l'année 1646. Il avoit fait mettre quelque tems auparavant ſur ſon cabinet cette Inſcription :

LAS d'eſpérer & de me plaindre
De la Cour, des Grands & du ſort,
C'eſt icy que j'attens la Mort,
Sans la deſirer ni la craindre.

Sa taille n'étoit pas des plus grandes, il devint aſſez replet ſur la fin de ſes jours. Il étoit d'une humeur agréable en converſation, aimant extraordinairement la joie & la bonne chere ; mais pourtant homme d'honneur & bon ami. Il fit des vers toute ſa vie, comme il paroît dans ce quatrain, lors qu'il fut admis à l'Académie * :

EN cheveux blancs, il me faut donc aller
Comme un enfant tous les jours à l'eſcole ?
Que je ſuis fou d'apprendre à bien parler,
Lors que la Mort veut m'ôter la parole !

* *Hiſtoire de l'Academie.*

MAINARD.

ODE.

BEAUTE' digne d'un Empire,
Peux-tu craindre avec raiſon,
Que ma liberté ſouſpire
Ailleurs que dans ta priſon?

EST-il quelqu'un qui n'eſtime,
Qu'aux deſirs ambitieux,
C'eſt une eſpece de crime
De n'aimer pas tes beaux yeux!

QUEL ſceptre & quelle couronne
Ne cherche à baiſer tes pas?
Et quel eſprit ne s'eſtonne
Du nombre de tes appas?

PLUS juſtement qu'à l'Aurore
Les Cieux te doivent un lieu :
Et le Dieu qui ne t'adore
Eſt indigne d'eſtre Dieu.

LE grand maiſtre du tonnerre
Eſt de toy ſi fort épris,
Qu'il en deſcendroit en terre,
S'il n'y craignoit tes mépris.

AVEC tous ces advantages,
Vrayment dignes d'un autel,
Le devoir de mes hommages
Peut-il eſtre qu'immortel ?

MA foy n'eſt point incertaine :
Douter de ma loyauté,
C'eſt, ô ma belle inhumaine,
Trop d'injure à ta beauté.

MA paſſion ſera ferme
A ſuivre un objet ſi beau,
Et n'aura jamais de terme
Autre que le ſeul tombeau.

SONNET.

DEMEURE encore au lit, belle & pompeuſe Aurore,
Sans venir aux mortels ta lumiere apporter,
Puis que ſes plus doux fruits Amour me fait gouſter
Entre les bras aimez de celle que j'adore.

MAIS quoy ? c'eſt vainement que ta grace j'implore;
Mes vœux ne peuvent pas ton voyage arreſter :
Voire meſme on diroit que, pour me tourmenter,
De ſes plus clairs rayons ton viſage ſe dore.

SI c'eſt le deſplaiſir de coucher au coſté
D'un jalous à qui l'âge a tout pouvoir oſté,
Qui te fait ſi matin commencer ta carriere ;

POURQUOY ſuis-je privé de ta douce faveur ?
Fut-ce par mon conſeil, diligente courriere,
Que tu fus eſpouſée a ce faſcheux réveur ?

CLEON,

A la mort de ſa fille.

IL ne faut pas que le Soleil eſpere ;
En quelque part que ſon œil ſoit tourné ;
Que ſa clarté luiſe jamais à pere
Moins conſolable & plus infortuné.

JE ſuis touché d'un malheur ſans remede ;
La Parque avare a volé tout mon bien.
Ma fille eſt morte, & l'Eliſe poſſede
L'aimable eſprit qui poſſedoit le mien.

CELLE qui fut tout l'eſpoir de ma vie
Eſt à cet heure à la mercy des vers :
Le Sort remply de malice & d'envie
L'a ſeulement monſtrée à l'univers.

APRE'S ce coup, mon repos ne peut eſtre
Que traverſé de poignants deſplaiſirs.
Le doux aſpect du Ciel qui la vit naiſtre
L'avoit formée au gré de mes deſirs.

DE'S ſon bas âge, elle fut couſtumiere
De travailler à regler ſes humeurs,
L'honneur auſſi n'a grace ni lumiere
Qui n'ait ſervi d'ornement à ſes mœurs.

ELLE vivoit ſans art & ſans fineſſe ;
Ses procedez furent tous innocens,
Sa façon ſimple ; & jamais ſa jeuneſſe
Ne releva de l'empire des ſens.

TOUS ces eſprits qui paſſent la meſure
Dont la vertu taſche de nous regir
Fuyoient la voix de ſa juſte cenſure,
Et ne pouvoient l'approcher ſans rougir.

AVEC quel ſoin diligent & fidelle
Se ployoit-elle aux loix de mon vouloir ?
Rien que ſa mort n'eſt jamais venu d'elle ;
Qui m'ait donné ſujet de me douloir.

QUE cette fin trop ſoudaine avancée
A tous les miens oſte un ferme ſupport !
Que ma vieilleſſe incommode & laſſée
Aura ſujet de pleurer cette mort !

QUE l'éloquence, avecque tous ſes charmes,
A mon ſecours ne vienne pas s'offrir :
Je n'aime rien que mes cris & mes larmes ;
Et ſi je vy, ce n'eſt que pour ſouffrir.

JE ne croy pas qu'il me profitaſt gueres
De me commettre à l'art de la raiſon :
Il ne guerit que les douleurs vulgaires ;
Et ma douleur eſt ſans comparaiſon.

COURONS, mon cœur, courons donc au naufrage,
Dans les torrens qui naiſſent de mes yeux ;
Et travaillons à décrier l'outrage
Que vous a fait l'injuſtice des Cieux.

CRUELS autheurs de la vive pointure
Par qui mon cœur d'outre en outre eſt percé,
Pourquoy faut-il que l'ordre de Nature
Soit, pour me nuire aujourd'huy, renverſé ?

POURQUOY faut-il que la Parque differe
A m'affranchir de ce mortel lien ?
Sur mon tombeau ma fille devroit faire
Ce que je fais maintenant ſur le ſien.

AINSI Cleon, dont l'ame grande & forte
A tant de fois ſurmonté les malheurs,
Soit jour, ſoit nuict, pleure ſa fille morte,
Et n'a plaiſirs qu'à flatter ſes douleurs.

DANS les horreurs d'une foreſt ſecrette
Le pauvre pere entretient ſon ennuy.
O ! qu'il voudroit que celle qu'il regrette
Y fut errante, & ſe monſtraſt à luy !

MANIFESTE.

PETITS gentils-hommes à liévre,
A qui mes vers, comme la fiévre,
Alterent le ſang & le pous,
Sçachez que j'ay l'ame trop vaine
Pour vouloir me donner la peine
De méditer rien contre vous.

LISEZ & reliſez mes rimes,
Sans apprehender que vos crimes
Y ſoient peints en nulle façon:
Certes voſtre eſprit eſt malade
S'il eſt vray qu'il ſe perſuade,
D'eſtre digne d'un tel ſoupçon.

QUAND l'effort de ma réverie
Enfante quelque raillerie,
Ce n'eſt pas de vous qu'il diſcourt;
Les ambitieuſes merveilles
Qui partent de mes longues veilles,
N'en veulent qu'aux grands de la Court.

C'EST pour eux qu'il me plaiſt d'eſcrire,
Ils eſtiment que ma Satyre

N'a point de vulgaires appas:
La gentilleſſe de leur ame
S'offence moins quand je les blâme
Que quand je ne les blâme pas.

QUOY que l'envie en puiſſe dire,
Les vers que la Muſe m'inſpire,
N'ont rien qui ne ſoit clair & net;
Ils ſe font des amis au Louvre;
Et mon grand Roy veut qu'on leur ouvre
La porte de ſon cabinet.

DE grace, petite Nobleſſe,
Commandez à voſtre foibleſſe
Qu'elle n'en faſſe plus de cas;
Ce meſpris leur eſt ſouhaitable.
Mes ouvrages pour voſtre table
Sont des ragouſts trop delicats.

QUE la flamme du Ciel me tue,
S'il advient que je perpetue
L'honneur de voſtre ſouvenir;
Une rareté ſi petite
N'eſt pas un paquet qui merite
Qu'on l'adreſſe au ſiecle à venir.

VOSTRE nom, je vous le proteſte,
Ailleurs que dans ce Manifeſte

En mes vers n'aura jamais lieu.
Eſtes-vous piquez d'une mouche ?
Les blaſphemes de voſtre bouche
Ne travaillent qu'à faſcher Dieu.

VOUS voilà ſoudain en campagne
Sur quelque roſſe d'Allemagne
Laſſe de ſervir au charroy.
Vous conſeiller, c'eſt vous déplaire:
Les fougues de voſtre colere
Font la figue aux édits du Roy.

EMPORTEZ de l'extravagance
De voſtre brutale arrogance,
Vous jurez d'aplanir les monts;
Et vous faiſant tenir à quatre,
Vous feignez de vouloir combatre
Mars au milieu de ſes demons.

LES ſoldats & les capitaines,
Vous les égorgez à centaines,
Comme s'ils eſtoient des poulets:
Que vos menaces eſtourdies
Sont de plaiſantes comedies
A faire rire vos valets !

VOSTRE dépit éclaire & tonne;
Et jure que, s'il s'abandonne,

Il deſtruira le genre humain.
Miracles de l'âge où nous ſommes !
Aujourd'huy vous tuez des hommes
Qui vous ſouffleront demain.

SI les infidelles pratiques
De nos ennemis domeſtiques
Réveilloient nos derniers diſcords ;
Que vos inſolences bravaches
Contre les brebis & les vaches
Feroient de généreux efforts !

LA paix qui vous tient dans la crainte
Vous déplaiſt, & n'eſt pas la ſainte
A qui vos eſprits ſont devots ;
Malgré les biens dont elle abonde,
Vous dites qu'elle n'eſt feconde
Fors qu'en ſergens & qu'en prevoſts.

DE moy qui fuis toute diſpute,
Et de qui le deſir ne bute
Sinon à vivre doucement,
Je conjure mon bon genie
De me ſauver de la manie
Des tireurs d'éclairciſſemens.

CES brutaux ont toujours querelle
Avec la raiſon naturelle ;

Ils ſont moins hommes que mulets.
Puis mon oreille pacifique
Gouſte beaucoup mieux la muſique
Des fluſtes, que des piſtolets.

ODE.

HELENE, Oriane, Angelique,
Je ne ſuis plus de vos amans.
Loin de moi l'eſclat magnifique
Des noms puiſez dans les romans.

MA paſſion, quoy qu'Amour face,
Ne fera plus ſon paradis
Des beautez qui tirent leur race
De la chronique d'Amadis.

POUR ſe gliſſer ſous une juppe
Où brille l'orgueil des cliquans,
Il faut qu'une amoureuſe duppe
Se travaille quatre ou cinq ans.

IL faut que tousjours il ſe couvre
De ſuperbes habillemens,
Et qu'il aille chercher au Louvre
De la grace & des complimens.

VIVE Barbe, Alix & Nicole ;
Dont les ſimples naïvetez
Ne furent jamais à l'eſcole
Des ruſes & des vanitez.

UNE ſanté freſche & robuſte
Fait que tousjours leur teint eſt net ;
Et lors que leur beauté s'ajuſte,
La campagne eſt leur cabinet.

SANS donner ny bal ny muſique,
Sans emprunter chez les marchands ;
Et ſans débiter rhétorique,
Je plais aux Calliſtes des champs.

LEUR ame n'eſt pas inhumaine
Pour tirer mes vœux en longueur ;
Jamais je n'ay perdu l'haleine
En courant après leur rigueur.

ADIEU, dames, dont l'habit riche
Sous un luxe vain & trompeur,
N'eſt autre choſe que la niche
D'une carcaſſe à faire peur.

J'EN veux aux femmes de village,
Je n'aime plus en autre part :
La nature en leur beau viſage
Fait la figue aux ſecrets de l'art.

ODE.

ALCIPE, reviens dans nos bois ;
Tu n'as que trop ſuivy les Rois,
Et l'infidelle eſpoir dont tu fais ton idole.
Quelque bonheur qui ſeconde tes vœux,
Ils n'arreſteront pas le temps qui tousjours vole ;
Et qui d'un triſte blanc va peindre tes cheveux.

LA cour meſpriſe ton encens ?
Ton rival monte, & tu deſcens ;
Et dans le cabinet le favory te joue.
Que t'a ſervy de fléchir les genous
Devant un Dieu fragile & fait d'un peu de boue,
Qui ſouffre & qui vieillit pour mourir comme nous ?

ROMPS tes fers, bien qu'ils ſoient dorez ;
Fuy les injuſtes adorez ;
Et demeure toy-meſme, à l'exemple du ſage.
Tu vois de près ta derniere ſaiſon ;
Tout le monde connoiſt ton nom & ton viſage ;
Et tu n'es pas connu de ta propre raiſon.

NE forme que de ſaints deſirs,
Et te ſepare des plaiſirs.

Dont la molle douceur te fait aimer la vie.
Il faut quitter le ſéjour des mortels ;
Il faut quitter Filis, Amarante, & Silvie,
A qui ta folle amour éleve des autels.

IL faut quitter l'ameublement
Qui nous cache pompeuſement
Sous de la toile d'or le plaſtre de ta chambre.
Il faut quitter ces jardins tousjours vers,
Que l'haleine des fleurs parfume de ſon ambre,
Et qui font des printemps au milieu des hyvers.

C'EST en vain que loin des hazars
Où courent les enfans de Mars,
Nous laiſſons repoſer nos mains & nos courages ;
Et c'eſt en vain que la fureur des eaux,
Et l'inſolent Borée, artiſan des naufrages,
Font à l'abry du port retirer nos vaiſſeaux ;

NOUS avons beau nous ménager,
Et beau prevenir le danger,
La mort n'eſt pas un mal que le prudent évite :
Il n'eſt raiſon, adreſſe, ni conſeil,
Qui nous puiſſe exemter d'aller où le Cocite
Arroſe des païs inconnus au Soleil.

LE cours de nos ans eſt borné ;
Et quand noſtre heure aura ſonné,

Cloton ne voudra plus groſſir noſtre fuſée.
C'eſt une loy, non pas un chaſtiment,
Que la neceſſité qui nous eſt impoſée
De ſervir de paſture aux vers du monument.

RESOUS-toy d'aller chez les morts.
Ny ta race, ny tes treſors
Ne ſçauront t'empeſcher d'en augmenter le nombre;
Le Potentat le plus grand de nos jours,
Ne ſera rien qu'un nom, ne ſera rien qu'une ombre,
Avant qu'un demy-ſiecle ait achevé ſon cours.

ON n'eſt guere loin du matin
Qui doit terminer le deſtin
Des ſuperbes tyrans de la Seine & du Tage.
Ils ſont les Dieux dans le monde Chreſtien:
Mais ils n'auront ſur toy que le triſte avantage
D'infecter un tombeau plus riche que le tien.

ET comment pourrions-nous durer?
Le temps, qui doit tout devorer,
Sur le fer & la pierre exerce ſon empire.
Il abattra ces fermes baſtimens
Qui n'offrent à nos yeux que marbre & que porphyre,
Et qui juſqu'aux enfers portent leurs fondemens.

L'HERBE eſt plus haute que les tours
Où Pâris cacha ſes amours,

Et d'où ce faineant vid tant de funerailles.
Rome n'a rien de ſon antique orgueil ;
Et le vuide enfermé de ſes vieilles murailles,
N'eſt qu'un affreux objet, & qu'un vaſte cercueil.

MAIS tu dois avecque mépris
Regarder ces petits débris.
Le temps amenera la fin de toutes choſes ;
Et ce beau ciel, ce lambris azuré,
Ce theatre où l'Aurore épanche tant de roſes,
Sera bruſlé des feux dont il eſt éclairé.

LE grand aſtre qui l'embellit
Fera ſa tombe de ſon lit.
L'air ne formera plus ny greſles, ny tonnerres ;
Et l'univers, qui dans ſon large tour
Voit courir tant de mers, & fleurir tant de terres ;
Sans ſçavoir où tomber, tombera quelque jour.

M. MAINARD A SON FILS.

DY moy, mon fils, quand ſeras-tu
L'amour des filles de memoire ?
Et quand verray-je ta vertu
Dans les premiers jours de ſa gloire ?

Il te faut hanter ces grands morts ;
Dont les écrits ſont les fontaines
Où l'on va puiſer les treſors
Qui reſtent de Rome & d'Athenes.

MENAGE tes nuits & tes jours ;
Honore le nom que tu portes ;
Et fay dans tes ſçavans diſcours
Vivre ces republiques mortes.

DEROBE le ſomme à tes yeux ;
Pour les attacher ſur un livre.
Le merite de tes ayeux
Te ſollicite de les ſuivre.

JE t'apprens que ces ennemis
De la fraude & de l'ignorance ;
Ont enſeigné l'art de Themis
Au ſecond Parlement de France.

POUR moy, qui ſuis vû d'aſſez loin
Sur un des ſommets de Parnaſſe,
J'ay donné mon temps & mon ſoin
A l'art qui ment de bonne grace.

C'EST dans les vers que j'ay tournez
Sous la regence de Marie,
Que les goûts les plus raffinez
Trouvent la bonne raillerie.

ILS ſont quelquefois l'entretien
Des cabinets & des ruelles;
Et les eſprits comme le tien
En doivent faire leurs modelles.

MAIS en quel autre peut-on voir
Plus d'amour pour les belles choſes?
Le haut deſir de tout ſçavoir,
Fait que jamais tu ne repoſes.

TES merites ont prevenu
La foibleſſe de tes années;
Et ton nom eſt deja connu
De Loire juſqu'aux Pyrenées.

IL n'eſt point de jeunes ſçavans
Que ta doctrine n'humilie,
Et qu'elle n'ait fait tes ſuivans
Dans la Grece & dans l'Italie.

LE beau Latin de tes écrits
Eſt dans une regle ſi juſte,
Qu'on diroit que tu l'as appris,
Ou chez Ceſar, ou chez Auguſte.

QUEL bon eſprit n'aimera pas
Les vers qui naiſſent de tes veilles!
Leur cadence a tous les appas
Qui ſont le plaiſir des oreilles.

DANS leur pure naïveté,
Il ſemble que tu reſſuſcites
Cet Apollon perſecuté,
Qui mourut au païs des Scytes.

NE te donne pas tout entier
A cette éloquence enchaiſnée,
Si tu ne veux eſtre heritier
Des malheurs de ma deſtinée.

LE meſtier de Virgile eſt beau;
Le barbare y trouve de charmes:
Mais Auguſte eſt ſous le tombeau,
Et Louis n'aime que les armes.

POUR travailler utilement,
Il faut que ton eſprit ſe pique
D'exercer dans un Parlement
Les forces de ta rhetorique.

Embrassé ardemment cet employ ;
Défend l'innocence opprimée :
Et tu verras entrer chez toy,
L'opulence & la renommée.

Mais tu refuses d'estre heureux ;
Et ton jeune orgueil me découvre,
Que tu seras moins desireux
D'estre du Palais, que du Louvre.

Je déplore ta vanité,
Et ne puis souffrir que tu donnes
Tes beaux ans & ta liberté
A ceux qui portent les couronnes.

Toutes les pompeuses maisons
Des princes les plus adorables,
Ne sont que de belles prisons
Pleines d'illustres miserables.

C'est où les plus haut élevez
Dorment avec moins d'asseurance ;
C'est où les prudens achevez
Sont les jouets de l'esperance ;

C'est où l'on est payé de vent ;
C'est où l'on reburre les sages ;
Et c'est où l'on trouve souvent
Plus de masques, que de visages.

MON fils, les ſentimens des Rois
Ne ſont pas toûjours legitimes :
Les vertus leur ſont quelquefois
Moins ſupportables que les crimes.

HEUREUX qui vit obſcurement
Dans quelque petit coin de terre ;
Et qui s'approche rarement
De ceux qui portent le tonnerre !

PUISSE-TU connoiſtre le prix
Des paroles que te debite
Un courtiſan à cheveux gris,
Que la raiſon a fait hermite !

EPIGRAMME.

ARMAND, l'âge affoiblit mes yeux ;
Et toute ma chaleur me quitte ;
Je verrai bien-toſt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte

C'EST où je ſeray des ſuivans
De ce bon Monarque de France ;
Qui fut le pere des ſçavans
En un ſiecle plein d'ignorance.

DE'S que j'approcheray de luy ;
Il voudra que je luy raconte
Tout ce que tu fais aujourd'huy
Pour combler l'Eſpagne de honte.

JE contenteray ſon deſir
Par le beau recit de ta vie ;
Et charmeray le deſplaiſir,
Qui luy fait maudire Pavie.

MAIS s'il demande à quel employ
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quels biens j'ay receus de toy ;
Que veux-tu que je luy reſponda ?

EPIGRAMME.

PAUL, vous eſtes de capitaine
Des voleurs, qui toute la nuit
Courtiſent la Samaritaine,
Et font plus de mal que de bruit.

VOUS battez la fauſſe monnoye ;
Vous rafinez l'art des brelans ;
Et Paris n'a maiſon de joye
Qui ne vous doive ſes chalans.

Vous

VOUS tirez de notables ſommes
De la bourſe des jeunes hommes
Qui vous ſuivent trop volontires.

CERTES, mon ami, je m'eſtonne
Qu'avecque tant de beaux meſtiers
La neceſſité vous talonne.

EPIGRAMME.

ANTOINE feint d'eſtre malade
Pour montrer comme il eſt chez ſoy,
Couché dans un lit de parade
Plus riche que celuy du Roy;

ET que ſa chambre eſt embellie
De tableaux venus d'Italie,
Et de chandeliers de cryſtal.

SI l'on veut trouver le remede
De la fiévre qui le poſſede,
Qu'on le couche dans l'hoſpital.

EPIGRAMME.

Ça, Mareſſe, le verre en main ;
Beuvons, le temps nous y convie.
Et que ſçavons-nous ſi demain
Eſt un des jours de noſtre vie ?

La mort nous guette ; & quand ſes loix
Nous ont enfermez une fois
Au ſein d'une foſſe profonde,

Adieu, bons vins, & bons repas,
Ma ſcience ne trouve pas
Des cabarets en l'autre monde.

EPIGRAMME.

Ma folie agit nuit & jour ;
La raiſon m'a tourné viſage :
Mais pour le bien de mon amour
Je ſuis encore un peu trop ſage.

Que n'ay-je l'eſprit égaré
Juſques à m'eſtre figuré
Que ma bonne fortune eſt grande !

ET que je gouſte avecque vous
Les contentemens les plus doux
Que ma paſſion vous demande?

EPIGRAMME.

LISE, qui n'as comparaiſon ny pris,
Au jugement des plus clairs yeux du monde;
Veux-tu regner ſur tous les grands eſprits
Dont noſtre ſiecle heureuſement abonde?

QUE la raiſon ſoit tousjours le compas
De tes rigueurs comme de tes appas,
Qu'elle les regle & qu'elle les tempere.

IL ne faut point qu'une rare beauté
Ait trop d'amour, ny trop de cruauté;
L'une degouſte, & l'autre deſeſpere.

EPIGRAMME.

MA nymphe eſt aujourd'huy ſi vaine
Du merite de ſes appas,
Qu'elle croit qu'il n'eſt mont ny plaine
Qui fleuriſſe que ſous ſes pas.

SOEURS de la vieilleſſe chenue,
Rides, haſtez voſtre venue,
Vous n'avez que trop arreſté:

C'EST une merveille incroyable
Que l'art dont vous rendez ployable
L'arrogance de la beauté.

EPIGRAMME.

GRAND Prince, on dit que vos oreilles
Treuvent quelque choſe de net
Aux Epigrammes que mes veilles
Font naiſtre dans mon cabinet.

CE bruit ne me chatouille gueres;
Mes ouvrages ſont trop vulgaires,
Et trop nuds de ſcience & d'art.

JE douteray de bien eſcrire
Juſqu'à ce que, de voſtre part,
Un Brevet me le vienne dire.

EPIGRAMME.

UN rare eſcrivain comme toy,
Devroit enrichir ſa famille
D'autant d'argent, que le feu Roy
En avoit mis dans la Baſtille :

MAIS les vers ont perdu leur prix,
Et pour les excellens eſprits
La faveur des princes eſt morte.

MALHERBE, en cet âge brutal,
Pegaſe eſt un cheval, qui porte
Les grands hommes à l'hoſpital.

EPIGRAMME.

JEAN, puis qu'il plaiſt à l'envie
Que la gloire où je pretends
Ne vienne qu'après le temps
Preſcrit au cours de ma vie;

O que je ſeray tenu
Au ſoin de mes deſtinées;
Si je demeure inconnu
Encore ſoixante années!

EPIGRAMME.

DITES moy, petite boſſue;
Des Roys des Myrmidons iſſue,
Quelles ſont les infirmitez
Qui vous ont ſi fort effacée?
La cuirace que vous portez
Vous auroit-elle point bleſſée?

EPIGRAMME.

Il n'eſt homme en l'univers
Qui ne me couvre de blâme,
S'il eſtime que mes vers
Soient l'image de mon ame.

Le blanc, ils l'appellent blanc;
Leur langage net & franc
Fait la figue à la contrainte.

Je l'avoue; il eſt certain;
Ma plume eſt une putain,
Mais ma vie eſt une ſainte.

EPIGRAMME.

Je crains que cette ſaiſon
Nous amenera la peſte;
La gueule du chien celeſte
Vomit feu ſur l'horiſon.

Afin que je m'en delivre
Je veux lire ton gros livre

Jusques au dernier feuillet ?

TOUT ce que ta plume trace,
Robinet, a de la glace
A faire trembler juillet.

EPIGRAMME.

ASSOUVISSONS nostre envie
D'aise & de contentement :
Rien ne fuit si vitement
Que les forces de la vie,

NOUS volons vers le trespas :
Demain nous ne serons pas
Tout ce qu'aujourd'huy nous sommes.

IL n'est ny soir ny matin
Qui sur la vigueur des hommes
Ne face quelque butin.

EPIGRAMME.

O QUE Jean eſt pernicieux !
Il ſouſtient avec impudence
Qu'il ne ſe trouve dans les Cieux
Ny Juſtice, ny Providence.

POUR le montrer, ce meſchant dit
Que depuis qu'il met en credit
L'Impiété deſſus la terre,

SON bon-heur n'a faute de rien,
Et que les grands ſe font la guerre
A qui luy fera plus de bien.

EPIGRAMME.

JE n'eus jamais le courage aſſez haut
Pour deffier l'ire de la Fortune,
En m'expoſant des premiers à l'aſſaut
D'un baſtion ou d'une demy-lune.

POUR qui les veut ſoient les ſanglans hazards ;
Puis qu'auſſi bien la valeur des Ceſars

A mes efforts n'eſt pas choſe imitable !

LE plus grand but où viſent mes deſirs,
Eſt de pouvoir tuer mes déplaiſirs
La main au verre, & les piés ſous la table.

EPIGRAMME.

PIERRE, tes importuns diſcours
A quelle ſorte de perſonnes
Ne demandent-ils tous les jours,
Si les dents de Jeanne ſont bonnes ?

JE porte un ſi grand déplaiſir
Dequoy ce curieux deſir
Te donne de l'impatience,

QUE je me ſuis enquis ſouvent
Du nom & de l'experience
Du charlatan qui les luy vent.

EPIGRAMME.

CATHERINE ne me plaiſt point :
Elle eſt ſeiche comme canelle ;
On ne ſçauroit trouver ſur elle
Pour quatre deniers d'embonpoint ;

LA chetive n'a de ſa vie
Pû voir qu'avecque de l'envie
La graiſſe des harans ſorets.

LES amans de ce corps étique
Diſent qu'à ſon genouil qui pique
Il faut un bout, comme aux fleurets.

EPIGRAMME.

ALIX n'a plus rien qui me touche ;
J'ay fait banqueroute a ſes loix :
L'ébeine qui reſte en ſa bouche
Branle au vent meſme de ſa voix ;

UN rhume qui la perſecute
L'expoſe tous les jours en bute

A de perilleux accidens :

ET pourtant il faut que l'on ſçache
Que jamais la pauvre ne crache,
De crainte de cracher les dents.

EPIGRAMME.

JE deteſte le nœud fatal
Du Dieu qu'on appelle Hymenée ;
Depuis que Liſe en fut traiſnée
Dans les bras d'un homme brutal.

LES graces que Liſe poſſede
Font des bleſſures ſans remede ;
Jamais amant n'en eſt guery ;

ELLE eſt charmante, elle eſt acorte ;
Et tout ce que la belle porte
Luy ſied bien, oſté ſon mary.

EPIGRAMME.

COLIN a ſi peu de cervelle
Et ſe rend ſi capricieux,
Qu'il donne au diable tous les yeux
Qui treuvent que ſa femme eſt belle :

IL luy fait garder la maiſon,
Où, comme dans une priſon,
La pauvre devient ſeiche & bleſme.

JE conſeille à ce grand cheval,
Puis qu'il veut aimer ſans rival,
De n'aimer jamais que ſoy-meſme.

EPIGRAMME.

BLAISE, dont jadis le credit
Fut le roy de la place au change,
Eſt plus décheu que l'on ne dit ;
Il s'endette du pain qu'il mange.

ET Catin, pour gaigner dequoy
Mettre une chemiſe ſur ſoy,

Luy met les cornes ſur la teſte.

VOYEZ quelle diverſité !
Pour chaſſer la neceſſité,
Blaiſe emprunte, & ſa femme preſte.

EPIGRAMME.

LISE, je voy que ta fineſſe
Butte à m'engager ſous tes loix.
Mais quoy ! le regne des Valois
Fut le ſiecle de ta jeuneſſe.

TU m'as beau ſuivre nuit & jour ;
Et me jurer que ton amour
Eſt au delà de toutes bornes,

JE ne veux point d'un corps ſi vieux ;
De crainte de planter des cornes
Sur la tombe de mes ayeux.

EPIGRAMME.

J'AY tort vrayment que je n'acoſte
Ces hermites devotieux,
Qui dans l'eſtroit chemin des Cieux
Courent inceſſamment la poſte.

CHERE Paquette, aſſeure toy
Que, ſi j'avois un grain de foy,
Je te ferois de belle taille :

ON verroit tranſporter ailleurs
Les Alpes, que l'art des tailleurs
Cache ſous ta jaque de maille.

EPIGRAMME.

DURANT le jour, Liſe n'a point
Faute d'appas, ny d'embonpoint ;
Mais, la nuict, elle eſt un ſquelette ;
Le viſage qui l'embellit
Demeure deſſous ſa toilette,
Et n'entre jamais dans ſon lit.

EPIGRAMME.

JE confeſſe que Catherine
Eſt ſçavante, & n'ignore rien ;
Mais un gouſt fait comme le mien
Aime mieux beauté que doctrine.

JE ne me ſçaurois embrazer
D'une femme qui veut glozer
Sur le texte de l'Evangile ;

J'AIME l'innocent embonpoint
D'une idiote ; & n'entens point
De baiſer Platon, ny Virgile.

EPIGRAMME.

TES yeux inveſtis de cire
Ne voyent goutte en plein jour ;
Et tu me parles d'amour
Et me preſſes de t'écrire !

MARGOT, ta vieilleſſe a tort ;
Tu dois ſonger à la mort

Et non pas à des ſornettes ;

ARME toy de chapelets,
Et ſçache que tes lunettes
Ont rebuté mes poulets.

EPIGRAMME.

RACAN, Parnaſſe m'importune ;
Je n'en gouſte plus les douceurs :
Ceux qui ſont flatez des neuf Sœurs
Ne le ſont pas de la Fortune.

CES pauvres filles m'ont promis
Plus de nom qu'à tous leurs amis :
Je veux pourtant quitter leur bande ;

L'ART des vers eſt un art divin ;
Mais ſon prix n'eſt qu'une guirlande
Qui vaut moins qu'un bouchon à vin.

EPIGRAMME.

TOUTES les fois que ton valet
Te demande ſes petits gages,
Tu prens ce pauvre homme au colet ;
Et le noircis de mille outrages.

CEUX qui t'ont preſté leur denier ;
Le ſuiſſe qui garde ta porte,
Ton tailleur, & ton cuiſinier,
Sont traitez de la meſme ſorte.

MAISTRE ingrat, debiteur ſans foy ;
Qui défends qu'on parle chez toy
De payement & de ſalaire,

NE te laiſſes jamais flechir ;
Le revenu de ta colere
Eſt capable de t'enrichir.

EPIGRAMME.

CATIN, les braves dont tu ſors
Furent des vaillans heroïques,
Et les exploits de ces grands morts
Font le plus beau de nos chroniques.

MAIS quoy ! tu ne poſſede rien
Que ce qu'ils t'ont laiſſé de gloire ;
Et ta mere dit que ton bien
Ne ſe trouve que dans l'hiſtoire.

COUSINE du Pape & du Roy ;
Cherche un autre mary que moy,
Avecque ton haut parentage.

LES palmes de tes devanciers
Ne mettront pas mon heritage
A couvert de mes creanciers.

EPIGRAMME.

PARNASSE ne t'enrichit point ;
Ta bourſe n'a denier ny maille ;
Tu n'as ſur toy qu'un vieux pourpoint ;
Et ton lict n'eſt qu'un peu de paille.

AU jugement des bons eſprits,
Dont Seguier protege la troupe,
L'indigence qui t'a ſurpris
Porte un autre mal-heur en croupe.

COLIN, ils diſent que les vers
Que tu donnes à l'univers,
Sont freres des nuicts éternelles.

O qu'Apollon t'a mal-traité !
Il ne faut plus que tu l'appelles
Dieu de l'Or, & de la Clarté.

EPIGRAMME.

JE ſuis le plus heureux amant
Des neuf illuſtres demoiſelles,
Et l'entretien le plus charmant
Des cabinets & des ruelles;

LA cour honnore mes lauriers;
Ma Muſe eſt par tout recherchée;
Et Turenne voit nos guerriers
Lire mes vers dans la trenchée.

PERSECUTEUR de ma vertu,
Marquis, pourquoy te moques-tu
De ma belle façon d'écrire?

JE découvre ta vanité.
Tu deſires que ma ſatire
Te monſtre à la poſterité.

EPIGRAMME.

COLIN, tu portes dans les cieux ;
Comme un ouvrage ſans exemple,
Les vers d'André, qui diſne mieux
Que bourgeois du Marets du Temple.

TU le traittes de grand rimeur ;
Et veux qu'il donne à l'imprimeur
Ce que le vin lui fait écrire.

FOURBE, le premier de ce temps !
Je voy, Colin, où tu pretens.
Tu veux manger, & non pas lire.

EPIGRAMME.

CE que ta plume produit
Eſt couvert de trop de voiles ;
Ton diſcours eſt une nuit
Vefve de lune & d'eſtoiles.

MON amy, chaſſe bien loin
Cette noire rhetorique.
Tes ouvrages ont beſoin
D'un devin qui les explique.

SI ton eſprit veut cacher
Les belles choſes qu'il penſe ;
Dy-moy, qui peut t'empeſcher
De te ſervir du ſilence ?

EPIGRAMME.

Pour mettre ſous l'Image de Monſieur de Balzac.

C'EST ce divin parleur, dont le fameux merite
A treuvé chez les Rois plus d'honneur que d'apuy.
Bien que depuis vingt ans tout le monde l'imite,
Il n'eſt point de mortel qui parle comme luy.

EPIGRAMME.

PUISQUE Charles eſt indigent,
Il ne ſçauroit ceſſer de l'eſtre :
En l'âge où le ciel l'a fait naiſtre,
L'argent ne cherche que l'argent.

EPITAPHE.

EPITAPHE.

CI giſt Alix, qui par deux laquais Baſques
Fut débauchée en l'avril de ſes jours :
De peur du haſle, elle portoit deux maſques,
L'un de peinture, & l'autre de velours.

EPITAPHE.

CI giſt Paul, qui baiſſoit les yeux
A la rencontre des gens ſobres,
Et qui prioit tousjours les cieux
Que l'année euſt pluſieurs octobres :

CE grand pilier de cabaret,
Avecques un haran ſoret
Humoit des bouteilles ſans nombre.

PASSANT, qui t'es icy porté,
Sçache qu'il voudroit que ſon ombre
Euſt dequoy boire à ta ſanté.

EPITAPHE.

JEAN qui dans ce tombeau repoſe entre les morts,
Prenant de toutes mains, amaſſa des treſors
Plus qu'il n'en eſperoit de ſa bonne fortune :
Il poſſeda beaucoup ; mais il ne donna rien :
Et n'eſtoit qu'il avoit une femme commune ;
Jamais homme vivant n'euſt eu part à ſon bien.

SONNET.

JE donne à mon deſert les reſtes de ma vie ;
Pour ne dépendre plus que du ciel & de moy.
Le temps & la raiſon m'ont fait perdre l'envie
D'encenſer la faveur, & de ſuivre le Roy.

FARET, je ſuis ravy des bois où je demeure ;
J'y trouve la ſanté de l'eſprit & du corps.
Approuve ma retraite ; & permets que je meure
Dans le meſme village où mes peres ſont morts.

J'AY frequenté la court, où ton conſeil m'appelle ;
Et ſoubs le Grand Henry je la trouvay ſi belle,
Que ce fut à regret que je luy dis adieu.

Mais les ans m'ont changé. Le monde m'importune;
Et j'aurois de la peine à vivre dans un lieu,
Où toûjours la Vertu ſe plaint de la Fortune.

SONNET.

Par vos humeurs le monde eſt gouverné;
Vos volontez ſont le calme & l'orage;
Et vous riés de me voir confiné
Loin de la cour, dans mon petit village.

Cleomedon, mes deſirs ſont contens;
Je trouve beau le deſert où j'habite;
Et connois bien qu'il faut ceder au temps,
Fuïr l'éclat, & devenir hermite.

Je ſuis heureux de vieillir ſans employ,
De me cacher, de vivre tout à moy,
D'avoir dompté la crainte & l'eſperance:

Et ſi le ciel qui me traite ſi bien,
Avoit pitié de vous & de la France,
Voſtre bon-heur ſeroit égal au mien.

LE MAGISTRAT.

ODE.

COMTE, fleau des ames vulgaires
Qui choquent mon divin meſtier,
Voy ce crayon, qui ne craint gueres
La lunette de du Mouſtier.

TANDIS que ton pere eſt à Rome
Eſtimé de tout l'univers,
Conſidere un peu l'honneſte homme
Que je te monſtre dans ces vers.

C'EST un magiſtrat de province,
Affolé de ſa propre amour :
Pour ſe troquer avec un prince,
Il demanderoit du retour.

L'ASTRE fatal à ſa naiſſance,
Et qui marqua ſon aſcendant,
Joua de toute ſa puiſſance,
Pour le faire ſot & pedant.

SON humeur eſt auſſi legere

Que le duvet d'un jeune oiſon
Elle paſſe pour eſtrangere
Dans le païs de la raiſon.

Il s'adore ; il ſe galantiſe ;
Et prend ſes divertiſſemens
Devant un criſtal de Veniſe,
A ſe faire des complimens.

Quand ce docteur plein d'ignorance
Eſt monté ſur ſon tribunal,
Il croit plus faire pour la France ;
Que le Roy ny le Cardinal.

On le voit ſur le fils d'un aſne
Se promener ſoir & matin,
Enharnaché d'une ſoutane
De quatorze aulnes de ſatin.

Dans le ſiecle antique & moderne,
Jamais ſot ne merita mieux
D'eſtre pouſſé d'un coup de berne
Juſqu'à moitié chemin des cieux.

C'est le magiſtrat le plus beſte
Qui jamais ait vu le Soleil.
On ne peut trouver dans ſa teſte ;
Ny bon Latin, ny bon conſeil.

Il eſt ſçavant en la metode
De meſnager ſes revenus :
Mais les Pandectes & le Code
Luy ſont des païs inconnus.

Les auteurs des deux belles langues
Sont exclus de ſon cabinet.
Il eſt concis en ſes harangues,
Et n'opine que du bonnet.

Lors qu'il parle, il choque la mode ;
Il n'a que des mots ſurannez :
On le paſſe pour l'antipode
Des eſprits doux & r'affinez.

Il peze toutes ſes paroles ;
Il crache meſme avec compas ;
Et ne conte pas ſes piſtoles
Plus exactement que ſes pas.

Certes, on peut juſtement dire
Qu'homme n'a jamais debité
Des ſotiſes à faire rire
Avecque tant de gravité.

On diroit que les neuf Pucelles
L'on eſlevé dans leur giron,
Et qu'il a des frazes plus belles
Qu'Iſocrate ny Ciceron.

L'AMOUR du gain eſt un des vices
Qui l'ont honteuſement vaincu:
Il commettroit cent injuſtices
Pour empocher un quart-d'eſcu.

LE grand nombre de ſes rapines,
Met ſa province dans les pleurs,
Et fait gemir ſur des eſpines
Celuy qui dormoit ſur des fleurs.

CE monſieur eſt ſi ridicule,
Qu'il prétend que nos bons autheurs
Au de-là des bornes d'Hercule
Luy facent des admirateurs.

IL eſpere que nos croniques
Le monſtreront dans un tableau
Plus rare que ceux des portiques
Du Louvre & de Fontainebleau.

DISPENSATRICES de la gloire,
Qui d'un homme faites un Dieu,
Muſes, placez-le dans l'hiſtoire
Coſte-à-coſte de Richelieu.

SI par vous les mers & les terres
N'apprennent comme il a veſcu,
Il ira caſſer vos guiterres,
Et vous couper la robbe au cu.

DE peur qu'il excite un orage
Contraire à ma ſerenité,
J'ay poly ce petit ouvrage
En faveur de ſa vanité.

APRE'S ces vers dont je l'honore,
Son jugement ſera tortu,
S'il craint que Saturne devore
Les monumens de ſa vertu.

SUR mon recit, on ſe prepare
De l'adjouſter aux Immortels,
En cette province barbare
Où les beſtes ont des autels.

GOMBAULD.

JEAN OGIER DE GOMBAUD, Calviniſte, naquit en Xaintonge, à Saint Juſt de Luſſac, près de Brouages. Son mérite le fit admettre à l'Académie Françoiſe. On remarque en lui une choſe fort particuliere; c'eſt qu'après avoir fait pluſieurs ouvrages de longue haleine pendant ſa jeuneſſe, il a travaillé ſur la fin de ſes jours à des Epigrammes, qui, étant formées pour l'ordinaire de pointes d'eſprit, ſont plutôt le fruit d'un feu de jeuneſſe, que la production d'un âge avancé. Ses Epigrammes ſont encore aujourd'hui les délices de quantité de gens d'eſprit, auſſi bien que ſes Sonnets, dont on a toujours fait beaucoup de cas. Il mourut l'an 1666, âgé de près de cent ans. Ce fut lui que Madame Deſloges pria de faire une replique aux vers de Racan, ſur le livre de Dumoulin, & leſquels vers de Mon-

fieur de Racan commencent par ces mots :

Bien que Dumoulin en ſon livre, *&c.*

Monſieur de Gombaud y répondit de cette maniere :

C'EST vous, dont l'audace nouvelle
A rejetté l'antiquité ;
Et Dumoulin ne vous rappelle
Qu'à ce que vous avez quitté.
Vous aimez mieux croire à la mode ;
C'eſt bien la foy la plus commode
Pour ceux que le monde a charmez.
Les femmes y ſont vos idoles ;
Mais à grand tort vous les aimez ;
Vous qui n'avez que des paroles.

GOMBAULD.

SONNET.

LEVE-TOY, je te prie, amante de Cephale.
Je dois voir aujourd'huy l'aſtre de mon amour :
Car, ſi tu ne le ſçais, meſſagere du jour,
J'ay Phillis pour maiſtreſſe, & la cour pour rivale.

ELLE eſt toute parfaite, elle n'a point d'égale ;
Les Graces auprès d'elle ont choiſy leur ſéjour ;
Et parmy tant de feux, qui brillent à l'entour,
J'ay receu de ſes yeux une attainte fatale.

ILS m'obligent pourtant, au lieu de m'affliger ;
L'offenſe eſt favorable ; & je ne puis juger
Comme un ſi doux effort me fait vivre & me tue.

JE me plais aux douleurs que mon ame en reſſent ;
Et pardonne a Phillis le mal que fait ſa veue,
S'il eſt vrai que ſon cœur n'en ſcit pas innocent.

SONNET.

JE ſuis enfin ſorty de ce faſcheux dedale,
Où vos premiers attraits m'avoient precipité.
Vos meſpris, vos rigueurs, m'ont cent fois rebuté;
C'eſt dequoy ſeulement vous eſtes liberale.

J'AY borné ma conſtance, elle m'eſtoit fatale;
Je conſens qu'elle cede à voſtre cruauté.
Vous ne devez plus rien à ma fidelité;
Je ſuis impatient, vous eſtes inégale.

TOUTEFOIS je me vante, ou pluſtoſt je me plains;
Je me plains à vous meſme, & mes diſcours ſont vains,
Je devois éviter l'objet que je redoute;

J'EN devois deſtourner mes penſers, & mes pas;
Si je n'en diſois rien, vous en ſeriez en doute;
Mais puis que je le dis, vous ne le croyez pas.

SONNET.

QUE viſtes vous, mes yeux, d'un regard temeraire!
Et dequoy, ma penſée, oſes tu diſcourir?
Quels divers ſentimens me font vivre, & mourir,
Me forcent de parler, autant que de me taire?

QUELLE innocente erreur, quel mal-heur volontaire,
Se fait également redouter, & cherir?
Eſtoit-ce pour me perdre, ou bien pour m'acquerir;
Pour m'eſtre favorable, ou pour m'eſtre contraire?

QUELLE ruſe d'Amour! quel object me ſurprit!
Souvent l'image ſeule en trouble mon eſprit;
Et d'un extrême bien, j'en ſais un mal extrême.

SOUVENT je doute encore; & de ſens deſpourveu;
Dans la difficulté de me croire moy-meſme,
Je penſe avoir ſongé ce que mes yeux ont veû.

SONNET.

JE ne ſuis point eſpris d'une mortelle flame ;
Une divine ardeur inſpire mes deſirs ;
Et gouſtant aujourd'huy les celeſtes plaiſirs,
Tous vulgaires appas ſont bannis de mon ame.

MES vœux ſont exaucez du dieu que je reclame ;
Et Flore pour moi ſeul parfume les Zephirs.
Des extaſes d'amour naiſſent tous mes ſoupirs,
Et de trop de bon-heur ſeulement je me paſme.

ENFIN je ſuis ravy de ma felicité ;
Et les autres amans n'ont point de volupté,
Qui, parmy ſes douceurs, meſle ſi peu d'abſynthe.

QUE vous avez de peine, eſprits trop curieux !
Voulez vous que je parle ? Apprenez qu'un Amynthe
Separé des humains eſt mis au rang des dieux.

SONNET.

UNE effroyable horreur couvroit la terre & l'onde ;
Et desja les demons menoient par l'univers
Les funeſtes oyſeaux, les fantoſmes divers,
Et des ſonges legers la troupe vagabonde ;

QUAND Morphée emprunta la chevelure blonde,
Les roſes, & les lys, qui n'ont jamais d'hyvers,
Et mille autres appas d'un long creſpe couvers,
Dont aujourd'huy Phillis eſtonne tout le monde :

ET d'un pas languiſſant, teſmoin de ſes douleurs,
Il me la vint monſtrer, les yeux noyez de pleurs,
Et la bouche aux ſoupirs inceſſamment ouverte.

QU'ALLEZ vous entreprendre ? ô dieux trop irritez !
Si Phillis doit pleurer, qu'elle pleure ma perte,
Et que voſtre colere eſpargne ſes beautez.

SONNET.

NOUVELLE œuvre du ciel, en terre deſcendue
Pour effacer l'honneur des plus vives clartez,
Que ne puis-je ſans crime adorer vos beautez,
Dont l'abord ſeulement rend mon ame eſperdue?

QUELLE loy ſi cruelle, ou ſi mal entendue,
Vous fait naiſtre aujourd'huy contre nos libertez?
Quel aſtre vous remplit d'aymables qualitez,
Dont la veue eſt permiſe, & l'amour deffendue?

C'EST le plaiſir des dieux, de nous faire admirer
Leurs plus rares treſors, ſans en rien deſirer;
Ou de nous condamner à d'éternelles flames.

POUR qui donc ces beautez ont-elles tant d'appas?
Si vous en deffendez le deſir à nos ames,
O dieux, pardonnez-moy, je ne vous entens pas.

SONNET.

SI je vous ſuis faſcheux, je le ſuis à moy-meſme ;
Sans trouver de remede à mon cruel tourment.
Mais je veux me reſoudre à ſuivre conſtamment
Voſtre humeur, & vos loix, dont l'empire eſt ſuprême.

QUE ma peine s'augmente, & qu'elle ſoit extrême ;
J'impoſerai ſilence à mon reſſentiment ?
Et vous n'en verrez pas un ſigne ſeulement,
Si je ne ſuis trahy par mon viſage bleſme.

LA finiſſoit ma plainte ; & desja ma palleur
Accuſoit, malgré moy, l'excès de ma douleur,
Lors qu'Amaranthe ouvrit ſes lévres favorables ;

POUR appeller le Jeu, le Ris, & le Deſir,
Et mille autres Amours, dont les mains ſecourables
Repouſſerent la Mort qui me venoit ſaiſir.

SONNET.

C'EST avec tant de ſoins, qu'Amaranthe me cache
Le doux reſſentiment qu'elle a de mon amour,
Qu'il eſt tout dans ſon ame, & rien n'en void le jour,
Sinon quelque ſoupir, que ma plainte en arrache.

QUAND je ſuis auprès d'elle, où mon devoir m'attache,
Tandis qu'a ſes beautez mille amans font la cour,
Son œil, de tant d'appas l'agreable ſejour,
Me dit ce que ſon cœur ne veut pas que je ſçache.

L'AMOUR, ſi l'on ne parle, eſt tousjours imparfait;
Ou ſi, de la parole, on ne paſſe à l'effect.
Ainſi de mes rivaux dit la troupe inſenſée.

MAIS j'ay d'un ſi beau ſoin l'eſprit ſollicité,
Qu'il ſuffit qu'Amaranthe en ayt eu la penſée,
Pour me combler de gloire, & de felicité.

SONNET.

AMOUR, diſpenſe moy de ſervir davantage ;
Il eſt temps deſormais de vivre en liberté.
Veux-tu qu'en ce dedale, où je ſuis eſcarté,
Je rende à ton empire un éternel hommage ?

VA : triomphe à ton gré de la fleur de mon aage ;
Et riche du butin que tu m'as emporté,
Laiſſe à la fin mon cœur comme un lieu deſerté,
Dont tu ne peux tirer ny profit, ny dommage.

AINSI Daphnis, outré de peine & de ſoucy,
Conſultoit ce tyran, qui reſpondit ainſi :
Si ton ſort te deſplaiſt, cherche qui te delivre.

ESTEINDROIS-je le feu qui te donne le jour ?
Quand on ceſſe d'aymer, il faut ceſſer de vivre ;
Et la vie a ſon terme en celuy de l'Amour.

SONNET.

L'AMOUR, comme il luy plaiſt, m'afflige & me conſole;
Il me donne la mort, & me vient r'animer;
Il irrite ma peine, afin de la charmer;
Il me rend éloquent, & m'oſte la parole;

Il m'apprend la ſageſſe, & rend mon ame fole.
Il change ainſi l'eſtat de ceux qu'il fait aymer,
Luy qui peut un Hercule en Nymphe transformer,
Et qui le fit un jour filer avec Iole.

QUELLE ruſe, quel art, que pourrois-je inventer
Pour ne le ſuivre pas, & pour luy reſiſter?
Il m'aſſiege, il m'aſſaut, il prend ſes avantages;

Il vient accompagné d'appas & de beautez;
Il me conte l'hiſtoire & des forts & des ſages,
Des hommes & des dieux, qu'il a tous ſurmontez.

SONNET.

CARITE alloit partir ; & ſes triſtes adieux
Donnoient à ſes beautez une grace nouvelle ;
Quand, parmy tant d'amans qui ſouſpiroient pour
elle,
Daphnis perdant l'eſpoir, accuſa tous les dieux.

ELLE changea d'humeur, preſte à changer de lieux ;
Et le voyant mourir, luy parut moins cruelle ;
Le baiſa d'un baiſer digne d'un cœur fidelle,
Et ſes larmes ſoudain troublerent ſes beaux yeux.

TESMOIGNAGES tardifs d'une amitié ſecrette,
Vous faites que Daphnis, qui ſans fin la regrette,
D'un aymable penſer ſoulage ſes tourmens.

LA peut-il deſormais blaſmer d'ingratitude,
Puiſque par un baiſer, qui dura trois momens,
Elle recompenſa trois ans de ſervitude !

EPIGRAMME.

CETTE beauté, pour tout deffaut,
A l'air d'une bonté niaiſe:
Elle n'eſt pas aſſez mauvaiſe,
Pour eſtre bonne comme il faut.

EPIGRAMME.

QUAND je dis qu'Ergaſte eſcrit bien,
Tu me reſponds qu'il ne ſçait rien.
Mais ton erreur eſt infinie.
Il ſçait ce qu'il n'apprit jamais;
Et toy, qui n'as point de genie,
Tu ne ſçais pas ce que tu ſçais.

EPIGRAMME.

LAURENS, dont le zele feint
Paſſe pour un vray mérite,
Croit eſtre devenu ſaint,
A force d'eſtre hypocrite.

EPIGRAMME.

IL eſt agiſſant; il eſt prompt;
Il n'eſt touché d'aucun affront;
Il eſt doux meſme à ſes contraires;
S'il n'eſt devot, il le paroiſt;
Il ſuit la Cour, il la connoiſt.
Sans doute il fera ſes affaires.

EPIGRAMME.

VOUS avez dit, belle indiſcrete;
La faveur que vous m'avez faite,
Qui m'eſtoit un doux entretien.
Mais je renonce à voſtre empire;
Ou vous m'obligerez d'un bien
Que vous n'oſerez jamais dire.

EPIGRAMME.

CARITE, l'un de mes rivaux,
De qui les chiens & les chevaux
Ont fait la plus belle aventure;
Auſſi ſçavant que ſon malier,
Croit que les cinq ſens de nature
Faſſent la moitié d'un millier.

EPIGRAMME.

EPIGRAMME.

Celle qui ne veut point m'aimer ;
Veut abſolument que je l'aime :
Et c'eſt une injuſtice extrême,
Que l'on ne ſçauroit trop blaſmer.
Son ame dure, qu'elle flatte
De ce cruel contentement,
Veut qu'on l'oblige, ſeulement
Afin de pouvoir eſtre ingrate.

EPIGRAMME.

Pour ſujet de mes vers, en la fleur de mon aage,
J'ai cherché quelque nymphe illuſtre, belle, & ſage,
Et qui peuſt m'inſpirer cent ouvrages divers.
Telle, & plus merveilleuſe, Olympe eſt arrivée.
Mais le Ciel m'a trop tard ſes treſors deſcouverts ;
Je ne cherchois plus rien, lors que je l'ay trouvée.

EPIGRAMME.

VOYANT la ſplendeur non commune
Dont ce maraut eſt reveſtu,
Diroit-on pas que la Fortune
Veut faire enrager la vertu ?

EPIGRAMME.

LORS que, pour me donner du blaſme,
Vous m'avez demandé, Madame,
A quel jeu vous m'avez perdu ;
Mon action mal-entendue
Et mes yeux vous ont reſpondu,
C'eſt au jeu qui vous a perdue.

ENFANS DU SIECLE.

EPIGRAMME.

NOs enfans, Meſſieurs & Meſdames,
A quinze ans paſſent nos ſouhaits :
Tous nos fils ſont des hommes faits ;
Toutes nos filles ſont des femmes.

VISITE CONTRAINTE.

EPIGRAMME.

UNE fois l'an il me vient voir ;
Je luy rends le meſme devoir.
Nous ſommes l'un & l'autre à plaindre ;
Il ſe contraint, pour me contraindre.

LYSIMENE.

EPIGRAMME.

BLANC d'Eſpagne, couleurs vermeilles,
Perles, brillans, pendants d'oreilles,
Paſſements, juppes de grand prix,
On vous eſtale, on vous promene
Pour dupper les foibles eſprits;
Et l'on vous nomme Lyſimene.

LE SIECLE.

EPIGRAMME.

LE temps d'Orphée eſt revenu:
De ſon bel art ſi peu connu
Quels objects ſentent les attaintes?
Damon, nos amis les plus chers,
Et les plus touchez de nos plaintes,
Sont des arbres & des rochers.

HUMEUR ENJOUE'E.

EPIGRAMME.

S'IL faut giguer & ſe battre,
Elle en donne ſix pour quatre,
Et n'a jamais le dernier.

S'IL faut parler de mérite,
Elle demeure interdite,
Et ſotte comme un panier.

UN badin qui la taſtonne,
Qui la baiſe & la chiffonne,
La fait tourner en ſabot :

C'EST l'humeur de la Donzelle ;
Et le plus ſage, auprès d'elle
Paſſeroit pour le plus ſot.

DEMANDE RIDICULE.

EPIGRAMME.

COLAS eſt mort de maladie :
Tu veux que j'en plaigne le ſort.
Que diable veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas eſt mort.

LA VIE DE GUILLAUME.

EPIGRAMME.

GUILLAUME ne fut bon à rien ;
Nul n'en ſceut le mal ny le bien ;
Il ne fit la paix ny la guerre ;
Tantoſt aſſis, tantoſt debout,
Il fut ſoixante ans ſur la terre,
Comme s'il n'eſtoit point du tout.

EFFETS DE L'INTEMPERANCE.

EPIGRAMME.

IL mange tout, ce gros glouton;
Il boit tout ce qu'il a de rente.
Son pourpoint n'a plus qu'un bouton;
Mais ſon nez en a plus de trente.

SCIENCE D'UN CERTAIN DUC.

EPIGRAMME.

SI l'on en croit un certain Duc;
Qui philoſophe à la commune,
La Subſtance n'eſt rien qu'un Suc;
Et l'Accident qu'une Infortune.

FANTOSME D'HONNEUR.

EPIGRAMME.

IL fut battu le bon seigneur
En presence de plus de quatre ;
Et pour recouvrer son honneur,
Il s'alla faire encore battre.

MAUVAIS GENIE.

EPIGRAMME.

S'IL est Chrestien, Dieu le conserve :
Il n'en paroist rien à mes yeux,
Sinon qu'il choque les faux Dieux ;
Car il escrit malgré Minerve.

IMPORTUNE CIVILITE'.

EPIGRAMME.

FEINTES beautez, que l'on ne bouge.
Qu'un ſalut de geſte, ou de voix,
Nous exempte pour cette fois
De baiſer du blanc & du rouge.
Nous vous quittons de ce devoir ;
Et plaignons les ſoins miſerables,
Qui font que toutes vos ſemblables
Se cachent pour ſe faire voir.

BIENFAIT PUBLIE'.

EPIGRAMME.

SI Charles, par ſon credit,
M'a fait un plaiſir extrême,
J'en ſuis quitte : il l'a tant dit,
Qu'il s'en eſt payé luy-meſme.

FINESSE APPARENTE.

EPIGRAMME.

ELLE eſt dangereuſe, elle eſt fine;
Mais, pour en avoir trop la mine,
Tous ſes deſſeins n'ont point d'effet.
Son ris, ou ſon regard l'accuſe :
Et le ſigne qu'elle nous fait,
Nous met à couvert de ſa ruſe.

GRAND PARLEUR.

EPIGRAMME.

SI l'on vous croit, bouche de roſe,
Lyſandre parle bien, nul ne peut l'eſgaler.
Il devroit bien ſçavoir parler ;
Il ne fait jamais autre choſe.

VIEUX AVARES.

EPIGRAMME.

ADMIREZ les bontez, admirez les tendreſſes
De ces vieux eſclaves du ſort.
Ils ne ſont jamais las d'acquerir des richeſſes
Pour ceux qui ſouhaitent leur mort.

LES GENS DU MONDE.

EPIGRAMME.

LE vice eſt tout leur entretien;
Le luxe eſt leur ſouverain bien;
Leur table en delices abonde;
Leurs pieds au mal ſont diligens:
Et les plus grands maraux du monde
Se nomment les honneſtes gens.

DE L'EPIGRAMME LONGUE, OU BRIEFVE.

EPIGRAMME.

ALCANDRE, c'eſt ta paſſion :
Tu veux une longue Epigramme,
Bien qu'elle ſoit digne de blaſme,
Comme une longue Inſcription.
D'un ſeul coup elle fait ſa breſche,
Ainſi que le traict d'un archer.
As-tu jamais veu deſcocher
Une pique, au lieu d'une fleſche ?

BONTE' DE CLORIS.

EPIGRAMME.

SON beau-frere eſt ſon favory ;
Par tout il la ſuit à la trace.
Cloris ayma tant ſon mary,
Qu'elle en ayme toute la race.

APHILIS PARE'E POUR ALLER au Ballet des Déeſſes.

EPIGRAMME.

CEs Déeſſes, qui ſont ornées
D'appas & de charmes ſi doux,
Seront tantoſt bien eſtonnées,
De ſe trouver toutes en vous.

VIE DES CESARS.

EPIGRAMME.

OBJETS ſi peu dignes d'envie,
Ceſars, où courez vous ſi fort ?
On penſe lire voſtre vie,
Et l'on ne lit que voſtre mort.

LE MOYEN DE SE DEFFAIRE de quelqu'un.

EPIGRAMME.

TU veux te deffaire d'un homme,
Et juſqu'icy tes vœux ont eſté ſuperflus.
Hazarde une petite ſomme,
Preſte lui trois louis; tu ne le verras plus.

HUMEUR DE GILES.

EPIGRAMME.

GILES veut faire voir qu'il a bien des affaires;
On le trouve par tout, dans la preſſe, à l'écart.
Mais ſes voyages ſont des erreurs volontaires;
Quoy qu'il aille tousjours, il ne va nulle part.

JUSTE APPREHENSION.

EPIGRAMME.

SI mes vers t'ont fait quelque niche,
Fortune, tu me l'as rendu.
Periandre eſt devenu riche;
C'eſt un amy que j'ay perdu.

COIFFURE.

EPIGRAMME.

SUSON, vien coiffer ta maiſtreſſe;
Vien friſer cette blonde treſſe,
Dont le viſage accompagné
M'a ſceu tromper, & m'a gagné.

SANS ta merveilleuſe aſſiſtance,
Je pourrois manquer de conſtance,
Je pourrois faire d'autres vœux;
Et je ne tiens qu'à ſes cheveux.

RETIEN-moy donc, je te ſupplie.
Que ton art la rende accomplie ;
Et vien la ſi bien transformer,
Qu'elle me force de l'aymer.

C'EST par toy qu'elle paroiſt belle :
Et tu brilles ſi fort en elle,
Que je puis dire, avec raiſon,
Qu'en Louyſe j'ayme Suſon.

AMIS.

EPIGRAMME.

MILLE fois ils m'ont tout promis :
Mais le ſiecle en fourbes abonde ;
Et je ne hay rien tant au monde,
Que la pluſpart de mes amis.

GLOIRE INSUPPORTABLE.

EPIGRAMME.

IL a de la gloire en partage ;
Non pas tout ce qu'il en pretend.
Mais s'il n'en pretendoit pas tant,
Il en auroit bien davantage.

SUR LE LIVRE D'UN CERTAIN AUTHEUR.

EPIGRAMME.

TA Muſe en chimeres feconde,
Et fort confuſe en ſes propos,
Penſant repreſenter le Monde,
A repreſenté le Chaos.

SONNET.

LA voix qui retentit de l'un à l'autre pole ;
La terreur & l'eſpoir des vivans & des morts ;
Qui du rien ſçait tirer les eſprits & les corps,
Et qui fit l'univers d'une ſeule parole ;

LA voix du Souverain qui les cedres deſole,
Cependant que l'eſpine eſtale ſes treſors ;
Qui contre la cabane eſpargne ſes efforts,
Et reduit à neant l'orgueil du Capitole ;

CE tonnerre eſclatant, cette divine voix,
A qui ſçavent reſpondre & les monts & les bois,
Et qui fait qu'à leur fin toutes choſes ſe rendent,

QUE les cieux les plus hauts, que les lieux les plus bas,
Que ceux qui ne ſont point, & que les morts entendent,
Mon ame, elle t'appelle ; & tu ne l'entens pas.

POUR LE ROI LOUIS XIII,
Après une grande maladie.

STANCES

LEs ombres de la Mort m'avoient environné ;
J'augmentois ſon triomphe : & le monde eſtonné
Sentit croiſtre à l'inſtant ſes douleurs & ſes craintes.
Le ſoir de mes beaux jours proche de leur matin,
M'avoit fait quitter juſqu'aux plaintes,
Et conſentir à mon deſtin.

J'ALLOIS, ſans murmurer, où vont les plus grands Rois ;
Où ceux dont la valeur rangeoit tout à ſes loix
Ont veû tomber leur gloire, & leurs deſpouilles vaines ;
Où ſont faits ſi pareils tant d'humains ſi divers ;
Au repos de toutes les peines ;
Au rendez-vous de l'univers.

L'INSOLENCE du Sort, par qui tout eſt donté,
Ne reſpecta jamais vertu, ny dignité,
Ny tout ce que la pompe adjouſte au diadeſme.
Nos crimes à ſon ire ont tout abandonné :
Et des chef-d'œuvres du Ciel meſme
Le plus ſaint en eſt prophané.

Aussi tournant les yeux de l'eſprit & du corps
Vers l'arbitre abſolu des vivans & des morts,
Quand l'extrême douleur monſtroit ſa violence;
C'eſt fait, dis-je, ô grand Dieu! Mais il faut advouer
Qu'aux lieux où regne le ſilence,
Je ne pourray plus te louer.

Je ſçay que mon offence, & ton juſte courroux,
Doivent m'oſter l'eſpoir d'un traitement plus doux,
Et me precipiter dedans la ſepulture.
Je ne diſpute point contre ta volonté.
Quand tu juges ta creature,
Tu prens conſeil de ta bonté.

A peine eus-je parlé, que mes yeux eſclaircis
Virent, avec le jour, tous les maux adoucis
Dont la funeſte ardeur m'alloit reduire en cendre.
Dieu ſeul en ſoit loué, qui, pour me viſiter,
M'a fait au ſepulcre deſcendre,
Et qui m'en a fait remonter.

LINGENDES.

DE LINGENDES, Poëte célébre, étoit natif de Moulins, homme de beaucoup de vertu, & digne parent de Monſieur de Lingendes Evêque de Mâcon, & du pere de Lingendes célébre Prédicateur de la Compagnie de Jeſus. C'eſt le premier qui a fait des Stances Françoiſes : il eſt auſſi l'auteur de cette belle Chanſon,

Si c'eſt un crime de l'aimer ;
On n'en doit juſtement blaſmer
Que les beautez qui ſont en elle :
La faute en eſt aux Dieux,
Qui la firent ſi belle ;
Et non pas à mes yeux.

Cette Chanſon plut ſi fort à Monſieur le Cardinal de Retz, qu'il la fit répéter pluſieurs fois à Lambert, qui la chantoit devant lui.

On voit dans les vers de *Lingendes* une

facilité & une douceur admirable. Il se vantoit d'être le plus tendre & le plus amoureux de tous les Poëtes. Il a fait ces Stances, qui n'ont pas été imprimées, & qui ne cedent pas en beauté à ses autres ouvrages.

A SILVIE.

STANCES.

CONNOISSANT vostre humeur, je veux bien, ma Silvie,
Que passant vostre temps
Avec tous les amans dont vous estes suivie,
Vous les rendiez contens.

LA mode de la Cour m'estant si bien connue,
Pourrois-je avoir douté
Qu'on pût vivre en ce temps plus chaste & retenuë
Avec tant de beauté?

J'APPROUVE vos plaisirs, & qu'il vous soit loisible
D'en jouir bien à point;
Car donnant tant d'amour, il seroit impossible
Que vous n'en euſſiez point.

Mais puiſque le peché point de blaſme n'apporte
Quand on le cache bien,
Je voudrois ſeulement que vous fiſſiez en ſorte
Que je n'en ſçeuſſe rien.

Celle qui fait du mal ſe peut dire innocente
En le tenant caché :
Mais quand on fait du mal, & qu'après on s'en vante,
On fait double peché.

Ne vous vantez donc plus de ce qu'il faudroit taire,
De peur d'un mauvais bruit,
Découvrant en plein jour ce que vous n'oſez faire
Sinon qu'en pleine nuict.

En le diſant ainſi, vous ſerez diffamée
Des contes de la Cour ;
Au lieu qu'en le taiſant, vous ſeriez eſtimée
De faire bien l'amour.

Faites qu'en vos façons on puiſſe reconnoiſtre
Un plus chaſte entretien.
L'apparence y ſuffit ; il faut feindre de l'eſtre,
Et puis n'en faire rien.

Recevez tous les jours ce plaiſir ordinaire
De quelque amant diſcret :
Et ceſſant de le dire, & non pas de le faire,
Tenez le plus ſecret.

A tous ſales diſcours que vos lévres ſoient cloſes :
Et par un geſte feint,
S'il en faut écouter, faites changer en roſes
Les lys de voſtre teint.

UN autre lieu requiert de ne faire pas conte
Des rapports d'un jaloux ;
Et quittant cet honneur, chaſſer encor la honte
Bien loin d'auprès de vous.

SOUS les rideaux tirés, ces paroles laſcives,
Ces ris délicieux,
Ces contes affétés, & ces façons naïfves
Vous ſiéront beaucoup mieux.

QU'ALORS autour de vous la chambre retentiſſe
De ſouſpirs amoureux,
Gouſtant ce que l'Amour en ce doux exercice
A de plus ſavoureux.

QU'EN ſerrant un Amant d'une amoureuſe eſtreinte
Sur voſtre ſein colé,
D'un mignard tremblement on voye à chaque atteinte
Voſtre lict eſbranlé.

POUR le moins, ma Silvie, en quittant voſtre couche
Gardez que ce péché

En

En vos libres diſcours par voſtre propre bouche
Ne vous ſoit reproché.

POURVEU qu'on ne le ſçache, & que la renommée
Ne vous aille blaſmant,
Soyez, ſi vous voulez, tout le jour enfermée
Seule avec un amant.

MAIS feignez d'eſtre ſage; & ne faites pas gloire
De me ſçavoir trahir,
Me decelant un mal que je ne veux pas croire,
De peur de vous haïr.

CAR j'enrage de voir qu'un page vous apporte
Si ſouvent le bon-jour,
Pendant qu'un autre encore attend à voſtre porte
De vous voir à ſon tour.

D'UN dépit bien ardent, il faut que je l'avoue,
Je me ſens embraſer,
Voyant tous les matins encor ſur voſtre joue
L'emprainte d'un baiſer.

VOSTRE lict plus foulé qu'il ne devroit paroiſtre
Pour n'avoir que dormy,
Et voſtre poil meſlé, me font bien reconnoiſtre
Les marques d'un amy.

LORS voyant loin de vous la honte eſtre bannie,
Je deviens ſi jaloux,
Que je voudrois mourir ; mais, pour vous voir punie,
Ne mourir qu'avec vous.

COUVREZ bien vos amours, ſans craindre que j'eſtime
Qu'on ſe doive faſcher,
Ni que l'on puiſſe encor vous reprocher un crime
Que vous pouvez cacher.

QUE ſi je vous ſurprens me faiſant quelque injure
Un jour à l'impourveu,
Souſtenez qu'il eſt faux, juſqu'à tant que je jure
De n'en avoir rien veu.

CAR alors reputant pour des contes frivoles
Tout ce qui ſera fait,
Et démantant mes yeux pour croire à vos paroles,
Je ſerai ſatisfait.

LINGENDES.

ELEGIE POUR OVIDE.

Miſe au devant de ſes Metamorphoſes, traduites par M. Renouard.

OVIDE, c'eſt à tort que tu veux mettre Auguſte
Au rang des Immortels;
Ton exil nous apprend qu'il eſtoit trop injuſte
Pour avoir des autels.

AUSSI t'ayant banny ſans cauſe legitime,
Il t'a des-avoué;
Et les Dieux l'ont ſouffert, pour te punir du crime
De l'avoir trop loué.

ET vrayment il falloit que ce fut un barbare
De raiſon dépourveu,
Pour priver ſon pays de l'eſprit le plus rare
Que Rome ait jamais veu.

Et bien que la rondeur de la terre & de l'onde
Obeyſt à ſa loy,
Si devoit-il juger qu'il n'avoit rien au monde
Qui fuſt ſi grand que toy.

Mais ny ton nom fameux juſqu'aux bords d'où l'Aurore
Se leve pour nous voir,
Ny tes juſtes regrets, ni tes beaux vers encore,
Ne peurent l'émouvoir.

O combien s'affligea la Déeſſe d'Erice
Des plaintes que tu fis,
Et de voir un tyran faire tant d'injuſtice
Au maiſtre de ſon fils !

On tient qu'à ton départ les filles de Memoire
Se veſtirent de dueil,
Croyant que ce malheur alloit mettre leur gloire
Dans le fond du cercueil.

Le Tybre de regret quittant ſa robbe verte,
Publia ſur ſes bords,
Qu'il n'avoit jamais fait une ſi grande perte
Qu'il en faiſoit alors ;

Et qu'il eut moins d'ennuy, lors qu'en la Theſſalie
La fureur des Romains

Verſa le meilleur ſang de toute l'Italie
Avec ſes propres mains.

Ses Nymphes, qui ſouloient s'aſſembler à la Lune
Pour chanter tes beaux vers,
Le laiſſerent tout ſeul, pour ſuivre ta fortune
Au bout de l'univers :

Et je croy qu'auſſi-toſt qu'en laiſſant ton rivage
Tu te mis deſſus l'eau,
Toy-meſme tu les vis durant tout ce voyage
Autour de ton vaiſſeau.

Tu ne les vis pas ſeul : les Scythes qui les virent
En furent eſbahis,
Et nous ont teſmoigné comme elles te ſuivirent
Juſques dans leurs pays.

Eux qui n'ont rien d'humain que la forme de l'homme,
Les voyant en ces lieux,
Croyoient, avec raiſon, qu'on euſt banny de Rome
Les hommes & les Dieux.

Ce fut lors que leur ame, autrefois impaſſible
Et ſans nulle amitié,
Apprit en leur eſchole à devenir ſenſible
Aux traits de la pitié ;

Et que leurs yeux nourris de ſang & de carnage,
En ſe rendant plus doux,
Se ſentirent mouillez, & trouverent l'uſage
De pleurer comme nous.

Mesme on vit qu'en ce temps leurs roches ſe fendirent
En t'oyant ſouſpirer,
Et qu'en s'amoliſſant leurs glaces ſe fondirent
A force de pleurer.

Mais lors que la pitié vit les roches contraintes
De prendre un cœur de chair,
Tu ſceus qu'un ſeul Auguſte, inſenſible à tes plaintes,
En prit un de rocher.

Hé'! comment veux-tu donc qu'oubliant des exemples
Si pleins de cruautez,
Nous vantions ſa clemence, & lui donnions des temples
Qu'il n'a point meritez?

Romps pluſtoſt les autels eſlevez à ſa gloire:
Et les employant mieux,
Oſte luy le nectar que tu luy faiſois boire
A la table des Dieux:

ET n'attends plus de luy, ny de ton innocence,
Ce que tu t'en promets.
Auſſi bien le climat où tu pris la naiſſance
T'a perdu pour jamais;

CAR les Dieux irritez ne ſe peuvent reſoudre
De rendre ce bon-heur
A ce pays ingrat, plus digne de la foudre
Que d'avoir cet honneur.

ON dit que l'Amour meſme en fut cauſe en partie,
Tant il eut de pouvoir;
Et qu'il vint tout exprès au fond de la Scithie
Te le faire ſçavoir.

O! qu'il eſtoit alors bien changé de viſage,
Et de ce qu'il eſtoit,
Quand tu prenois le ſoin de lui montrer l'uſage
Des fléches qu'il portoit!

IL n'avoit plus ſes traicts, il n'avoit plus ſes armes,
Son arc, ny ſon flambeau:
Heureux ſi, ſeulement pour eſſuyer ſes larmes,
Il euſt eu ſon bandeau!

TEL le vid-on jadis, quand ſortant de Cytere
Ayant les yeux ternis
Et le poil tout poudreux, il vint trouver ſa mere,
Qui pleuroit Adonis.

CELUY qui ſans pitié l'euſt peu voir, de la ſorte
Que tu le vis alors,
Pourroit voir d'un œil ſec le cercueil où l'on porte
Son pere entre les morts.

MAIS outre ſa douleur en ſa face dépeinte;
Qu'il ne pouvoit celer,
Il paroiſſoit encor qu'une ſecrette crainte
L'empeſchoit de parler.

CAR ſe voyant nommer l'autheur de ta miſere,
Il n'oſoit t'approcher,
Et craignoit juſtement tout ce que ta colere
Luy pouvoit reprocher.

TU reconnus ſa crainte : & luy faiſant careſſe
Pour chaſſer ſon ennuy,
La pitié t'empeſcha d'augmenter ſa triſteſſe
En te plaignant de luy.

AUSSI ce doux accueil luy rendant le courage;
Il reprit ſes eſprits,
Pour te conter ainſi le ſujet du voyage
Qu'il avoit entrepris.

MON maiſtre, te dit-il, ſçachant combien je t'aime
Par zele & par devoir,
Tu peux juger de l'aiſe & du plaiſir extrême
Que j'ay de te revoir.

MAIS

MAIS ſi je viens ſi tard en cette ſolitude
Où l'on t'a confiné,
C'eſt la peur ſeulement, & non l'ingratitude,
Qui m'en a deſtourné.

CAR depuis ton exil, tu m'as tousjours fait craindre
De m'approcher de toy,
Le Ciel m'eſtant teſmoin qu'il ne t'oit jamais plaindre
Sans te plaindre de moy;

COMME ſi, recherchant par une plainte injuſte
D'avoir du reconfort,
Tu pouvois excuſer la cruauté d'Auguſte
Pour m'en donner le tort.

TOUTESFOIS, ſi tu crois la vengeance capable
D'adoucir ton ennuy,
Je ne refuſe point de me dire coulpable
De la faute d'autruy.

MAIS, las! ſi ſans courroux tu vois dans mon viſage
Combien je ſuis changé,
Quel tourment me peux-tu deſirer davantage
Pour eſtre mieux vangé?

NE te ſuffit-il pas de ſçavoir que ma gloire
Mourant de jour en jour,

Eſt reduite à tel poinct, que je n'oſe plus croire
D'eſtre encores l'Amour?

Et qu'ayant negligé durant ta longue abſence
Les traicts que je portois,
Voyant ce que je ſuis, je perds la ſouvenance
D'eſtre ce que j'eſtois?

Tu vois que j'ay perdu les marques immortelles
Que je ſoulois avoir,
Et que je ne me ſuis reſervé mes deux aiſles
Que pour te venir voir.

Ne penſe pas pourtant que ces ruiſſeaux de larmes
Qui coulent de mes yeux,
Te veuillent conjurer de me donner des armes
Pour aller dans les cieux:

Car je viens ſeulement en ce pays ſauvage
Pour eſtre plus content,
Et t'oſter le deſir de revoir le rivage
Où le Tybre t'attent.

Mais Rome, en t'oubliant, ſe rend ſi fort ingrate,
Que les loix du Deſtin
Te lairroient pluſtoſt voir ou le Gange ou l'Euphrate,
Que le fleuve Latin.

FAY donc ce qu'il ordonne: & puis que c'eſt la France
Qu'il t'a voulu choiſir,
Permets que la raiſon t'oſte la ſouvenance
De ton premier deſir.

ET de fait aujourd'huy la France eſt embellie
De tant de doux eſprits,
Que, ſelon ſon merite, elle rend l'Italie
Digne de ton meſpris.

C'EST là que le Soleil ne voit point naiſtre d'homme,
Que l'on puiſſe blaſmer
D'ignorer ce bel art que tu montrois à Rome
Pour ſçavoir bien aimer.

LEUR cœur eſt ſi ſenſible, & leur ame ſi prompte
A recevoir ma loy,
Qu'ils me font dédaigner les autels qu'Amatonte
A veu faire pour moy.

LES dames, d'autre part, y ſont ſi bien pourveues
De graces & d'appas,
Que meſme allant au ciel après les avoir veues,
Le ciel ne me plaiſt pas.

MAIS entre les beautez, tu verras apparoiſtre
Ce bel aſtre Lorrain,

Que la France adora quand elle le vit naiſtre
Sur les rives du Clain.

TOY-meſme, en regardant cette belle Renée
Qui n'a rien de mortel,
Tu pourras avouer que la ville d'Ænée
N'eut jamais rien de tel.

TELLE eſtoit ta Daphné, quand tu la fis ſi belle
Que ſon œil me ravit,
Et força le Soleil de courir après elle
Auſſi-toſt qu'il la vit.

AUSSI quand je la voy, ſon bel œil me conſume,
Et me ſemble ſi beau,
Que, pour le voir tousjours, j'ay perdu la couſtume
De porter mon bandeau.

MAIS la rare beauté, dont elle eſt ſi vantée
Par tout cet univers,
Ne ſe verra jamais bien dignement chantée
Si ce n'eſt par tes vers.

QUITTE donc tes Romains, que ton ame charmée
Ne fait que ſouſpirer,
Pour voir cette Princeſſe à qui ta renommée
Te fait tant deſirer.

VA trouver les François, où le Deſtin t'apelle
Pour finir ton malheur;
Et quitte de bon cœur ta langue maternelle,
Pour apprendre la leur.

CEPENDANT Renouard t'offrant une retraite
En ce lieu bien-heureux,
Te promet ſa faveur, & d'eſtre l'interprete
De tes vers amoureux.

C'EST celuy dont la plume aujourd'huy me fait croire
Qu'il euſt eu ſoin de moy,
Si le ciel, qui t'avoit reſervé cette gloire,
L'euſt fait naiſtre avant toy.

ET que pourras-tu craindre, ayant la connoiſſance
D'un eſprit ſi parfait,
Et pour qui les neuf Sœurs ſe plaiſent plus en France
Qu'elles n'ont jamais fait?

AINSI diſoit l'Amour, quand tu luy fis reſponſe
Que, n'ayant plus de choix,
Tu ſuivois le Deſtin, & la douce ſemonce
D'un peuple ſi courtois.

VIEN donc heureuſement acquitter ta promeſſe
Où la France t'attent,

Et ne differe plus de voir une Princeſſe
Qu'Amour te loua tant.

VIEN voir tant de beautez, dont le ciel qui l'adore
A voulu la douer,
Pour les louer toy-meſme, & pour m'apprendre encore
Comme il les faut louer.

MALLEVILLE.

CLAUDE DE MALLEVILLE, natif de Paris, fils d'un Officier de la maiſon de Retz, fit parfaitement bien ſes études à Paris; & on remarquoit en lui beaucoup d'eſprit & de délicateſſe. On le voulut faire travailler dans les Finances : mais l'inclination qu'il avoit pour les Belles-Lettres l'en détourna. Il entra, par le moyen d'un de ſes amis, au ſervice de Monſieur de Baſſompierre, en qualité de Secrétaire. Mais le peu de profit qu'il y faiſoit, l'obligea de quitter cet emploi, pour être au Cardinal de Berule, qui étoit pour lors en faveur. N'y ayant pas mieux fait ſes affaires, il retourna à ſon premier maître, auquel il rendit beaucoup de ſervice dans ſa détention à la Baſtille. Monſieur de Baſſompierre en étant ſorti, & rétabli dans ſa Charge de Colonel des Suiſſes, lui donna la Secrétairerie qui y eſt attachée.

Le profit qu'il y fit, ſervit à lui acheter une charge de Secrétaire du Roi. Il mourut vers l'an 1647, âgé environ de cinquante ans. Ses Poëſies ont de l'eſprit & du feu, beaucoup de délicateſſe & de douceur; mais toutes ne ſont pas également bien achévées. Il s'étoit appliqué au Sonnet: mais on croit que cette piéce, qui eſt la plus difficile de la Poëſie Françoiſe, étoit au deſſus de ſes forces. Il en a un néanmoins que l'on eſtime beaucoup; c'eſt celui de *la Belle Matineuſe*. *Malleville* étoit ennemi des pointes; & ſes Poëſies ne ſont recommandables que par la beauté de l'eſprit & la pureté du ſtyle.

MALLEVILLE.

SONNET.

A une Dame qui luy demandoit des Enigmes.

JE ſuis en meſme temps & de glace & de flame ;
La crainte & le deſir accompagnent mes pas ;
Ma peine à ſes plaiſirs, mon mal a ſes appas ;
Et ma propre douleur me tient lieu de dictame.

En cet eſtrange eſtat où ſouvent je me paſme,
J'ignore également la vie & le treſpas :
Les endroits où je ſuis, c'eſt où je ne ſuis pas :
Et j'ay du mouvement, bien que je ſois ſans ame.

Mon eſprit de mon corps eſt tousjours dégagé.
Un aſtre fait la nuict où je me voy plongé.
Un aveugle me guide, un enfant me conſeille.

Je ſuis dans la priſon, & j'erre en mille lieux.
Voilà le ſeul Enigme, adorable merveille,
Où ne penetre point la clarté de vos yeux.

LA BELLE MATINEUSE.

SONNET.

Le ſilence regnoit ſur la terre & ſur l'onde;
L'air devenoit ſerain, & l'Olimpe vermeil;
Et l'amoureux Zephire, affranchy du ſommeil,
Reſuſcitoit les fleurs d'une haleine feconde;

L'Aurore deſployoit l'or de ſa treſſe blonde,
Et ſemoit de rubis le chemin du Soleil.
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il ſoit jamais venu pour eſclairer le monde;

Quand la jeune Philis au viſage riant,
Sortant de ſon palais plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumiere & plus vive & plus belle.

Sacre' flambeau du jour, n'en ſoyez point jaloux:
Vous paruſtes alors auſſi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

SONNET.

SI mes forces, Daphnis, eſgaloient mon courage ;
A tes diſcours flateurs je me lairrois tenter ;
Je lourois Amarante, & pourrois me vanter
D'en donner aux mortels une immortelle image.

MAIS je ſçay quel effort demande cet ouvrage ;
La grandeur du ſujet me doit eſpouventer.
Je trahirois ſa gloire, au lieu de l'augmenter ;
Et ferois à ſon nom moins d'honneur que d'outrage.

TON deſir vainement ſollicite mes vers
D'eſtaller ſes beautez aux yeux de l'univers,
Et plaindre ſon deſtin ſi digne de ſes larmes.

C'EST à toy que le ciel reſerve cet effort :
Ta ſeule paſſion peut parler de ſes charmes ;
Et ta ſeule douleur peut parler de ſa mort.

STANCES,

Sur une belle Gueuſe.

PIEDS nuds & toute eſchevelée ;
Philis en l'avril de ſes jours,
Non moins belle que deſolée :
S'en va de porte en porte implorer du ſecours.

QUI la void en ce point ſi pleine de triſteſſe,
Benit ſa rencontre & le lieu ;
Et donne moins au nom de Dieu,
Que pour l'amour de la Deeſſe.

QUOY que tu puiſſes demander,
Tu l'obtiendras, je t'en aſſeure,
Philis : tes yeux ſi beaux ont droit de commander,
Au moment que ta voix humblement nous conjure.

QUI voudroit reſiſter, reſiſteroit en vain
A l'effort de tes belles larmes :
Demander avec tant de charmes,
C'eſt demander les armes à la main.

TA grace eſt une douce amorce

Qui nous porte au ſecours de ta neceſſité :
Et le gain que tu fais teſmoigne plus ta force,
Que noſtre liberalité.

Tu meſles tant d'attraits à tes moindres requeſtes,
Que nos eſprits ſe ſentent eſmouvoir :
Et tu ſçais bien moins recevoir,
Que non pas faire des conqueſtes.

Tu fais voir que la majeſté
Juſques dans la fange reſpire,
Et que ſouvent la pauvreté
Se rencontre avecque l'empire.

Tels que luiſent au ciel les ſuperbes flambeaux
Des voiles de la nuit perçans l'ombre ſi noire,
Telle, & plus brillante en ſa gloire,
Ta beauté luit au travers des lambeaux.

Quelle main pourroit eſtre cloſe
A celle qui ſur nous fait de ſi doux efforts ?
Qui pourroit nier quelque choſe,
A qui le ciel deſploya ſes treſors ?

Les ſoleils de tes yeux dont la flame eſt ſi claire,
La fraiſcheur de ton teint, la douceur de tes traits,
Et tous les dons que Nature t'a faits,
Obligeront la Fortune à t'en faire.

DIGNE ſujet d'une rare amitié,
En qui la plainte eſt belle, & la beauté plaintive;
Tu fais naiſtre à la fois l'amour & la pitié,
Et de deux paſſions rends une ame captive.

ET quoy que le malheur, par une ingratte loy,
Sans fin te menaſſe & t'outrage;
Qui te voit ſouffre davantage,
Et devient à l'inſtant plus languiſſant que toy.

JAMAIS, Philis, tu ne te monſtres,
Que tu ne faſſes voir ton pouvoir plus qu'humain:
Et tu voles ſouvent tout ce que tu rencontres,
Sous ombre ſeulement de demander ton pain.

JUSQUES dans nos ames tu fouilles;
Et tes yeux, ſi puiſſans en leur douce langueur,
Sçavent bien faire ouvrir & la main & le cœur,
Et s'enrichir de nos deſpouilles.

OU ton corps glorieux fait luire ſes appas,
Il reſpand une odeur celeſte;
Et lors que loin de nous il deſtourne ſes pas,
Long-temps après le parfum nous en reſte.

CHACUN juge à ton port & l'eſtre & le pouvoir
Dont le ciel t'a favoriſée,
Et croit que tu t'es deſguiſée
Seulement pour nous deçevoir.

BIEN que ta pauvreté juſqu'à l'ame nous touche,
A peine en pourrois-tu le diſcours garantir ;
Ta bouche s'oppoſe à ta bouche,
Et ſuffit pour te démentir.

UN rang de perles nompareilles
Compoſent l'ordre de tes dents,
Et de l'eſclat de deux rubis ardens
Tu fais celuy de tes lévres vermeilles.

CEPENDANT tu mets devant nous
Tout ce que l'indigence a de rigueurs extrefmes ;
Et viens prier, preſque à genoux,
Ceux qui ſont preſts de te prier eux-meſmes.

TOUT le monde te donne, & croit qu'à ta beauté
Qui va regner avec eſtime,
Il acquite pluſtoſt un tribut legitime,
Qu'il ne fait une aumoſne à ta neceſſité.

MERVEILLE plus digne d'offrandes,
Que tu ne l'es de charitez,
Tu ravis aux paſſans plus que tu ne demandes,
Puiſque tu prens les libertez.

TU fais ta recolte en ta courſe,
Par la vertu de tes charmes vainqueurs ;
Mais tu commences par les cœurs,
Et puis tu finis par la bourſe.

EPIGRAMME.

QUAND Jean ſi remply d'amitié ;
Nomme ſa femme ſa moitié,
Je trouve qu'il a bonne grace ;
Car ſi, dès qu'il eſt endormy,
Un autre ſuccede en ſa place,
Elle n'eſt à luy qu'à demy.

RONDEAU.

A une Dame ſoupçonnée d'avoir fait un Rondeau.

VOUS l'avez fait, je m'imagine,
Ce petit Rondeau qui rafine
Tous les Rondeaux de ce temps-cy.
Il porte aſſez bien, Dieu mercy,
La marque de ſon origine.

LA grace en eſt toute divine,
Et la cheûte tellement fine,
Que vous pouvez bien dire ſi
Vous l'avez fait.

EN vain vous faites la mutine :
Vous en rougiſſez, c'eſt un ſine
Qui nous aſſeure de cecy.
Non, je n'en ſuis plus en ſoucy,
Je le connois à voſtre mine.
Vous l'avez fait.

RONDEAU.

JE ne dis pas que ſans diſtinction
Elle aymeroit Galas ou Gaſſion,
Et le Chreſtien avecque l'Infidele,
Et que le Scythe & le More pour elle
Seroient cenſez de meſme nation.

MAIS qu'elle n'ait quelque inclination;
Et qu'un galant de reputation
N'en ait peut-eſtre une faveur nouvelle;
Je ne dis pas.

CE qui me porte à la preſomption
Qu'elle n'eſt point ſans une affection;
C'eſt qu'elle eſt jeune, elle eſt ſine, elle eſt belle:
Certes elle ayme, & fait en ſa ruelle
Ce que je penſe, & par diſcretion
Je ne dis pas.

RONDEAU.

COIFFE' d'un froc bien raffiné ;
Et reveſtu d'un doyenné
Qui luy rapporte dequoy frire,
Frere René devient Meſſire,
Et vit comme un déterminé.

UN prelat riche & fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En eſt, s'il le faut ainſi dire,
Coiffé.

CE n'eſt pas que Frere René
D'aucun merite ſoit orné,
Qu'il ſoit docte, ou qu'il ſçache eſcrire ;
Ny qu'il diſe le mot pour rire :
Mais c'eſt ſeulement qu'il eſt né
Coiffé.

EPIGRAMME

Sur une Statue d'Ariadne.

CE que m'oſta jadis la fortune cruelle,
Ne ſe peut comparer à ce qui m'eſt rendu :
Une ſçavante main aujourd'huy me fait telle,
Que j'acquiers mille amans, pour un que j'ay perdu.

EPIGRAMME.

TU vis dans une inquietude
Du party que tu dois choiſir ;
Et la femme & la ſolitude,
Suſpendent tous deux ton deſir.

AINSI l'on void que ton courage,
Affligé d'un rude combat,
Eſt tantoſt pour le mariage,
Et tantoſt pour le célibat.

MAIS ſçais-tu ce que tu dois faire ?
Pour mettre ton eſprit en paix,
Reſous-toy d'imiter ton pere ;
Tu ne te mariras jamais.

MOTIN.

MOTIN, Poëte François, natif de Bourges, vivoit du tems de Malherbe & de Regnier. C'étoit un homme fort ſage, qui avoit beaucoup de flegme, mais trop peu de feu. Il eſt loué de Regnier, qui dit qu'il étoit Poëte ſans être fou, & qu'il n'étoit pas de ces Poëtes ſauvages qui offuſquoient la nature & l'art de la véritable Poëſie par leurs expreſſions ampoulées. M. Deſpreaux l'attaque un peu durement dans le quatriéme Chant de ſon Art Poëtique, vers 49:

. . . . UN froid Ecrivain ne ſçait rien qu'ennuyer :
J'aime mieux Bergerac, & ſa burleſque audace,
Que ces vers où *Motin* ſe morfond & nous glace.

Tout froid qu'on le diſoit, cependant ſon imagination s'échauffoit quelquefois, & lui faiſoit produire des plaiſanteries des plus vives, comme on le peut voir par

ceux-ci qu'il fit ſur une femme qui ſe vantoit d'avoir fait un Sonnet :

Ce beau Sonnet eſt ſi parfait,
Que je croy que ne l'ayez fait :
Mais je croy, Pauline, au contraire
Que vous vous l'eſtes laiſſé faire.

MOTIN.

LE PERTUIS.

FILLE du Ciel, & de l'année ;
Verité long-temps condamnée
A demeurer au fonds d'un puis,
Enfin ta fortune ſe change ;
Et par la conduite d'un ange
Je te rencontre en un Pertuis.

FIDELLE Pertuis d'une porte,
Ce qu'une apparence bien forte,
Ce que la raiſon ne pouvoit,
Ny de tant de femmes l'hiſtoire,
A la fin tu me l'as fait croire,
S'il faut croire ce que l'on voit.

J'AY veu, par ton heureux office,
Nays dont l'œil & l'artifice

M'avoient le jugement bleſſé ;
Nays dont la froideur honneſte
Avoit produit ſelon ma teſte
Le froid d'un grand hyver paſſé ;

J'AY veu Nays, ô quelle veue !
Nays de cent charmes pourveue,
Non pas les vouloir augmenter ;
Mais, pour en retenir l'uſage,
Reparer deſſus ſon viſage
Ce que l'âge auroit peu gaſter.

J'AY veu Nays la desdaigneuſe,
Non pas de ſa beauté ſoigneuſe,
Rendurcir ſon ſein avalé,
Ou quelqu'autre endroit que l'on celle ;
Ou ſe frotter deſſous l'aiſſelle
De litarge & d'alun bruſlé.

OUY, je la vy bien ; c'eſtoit elle,
Cette jeune arrogante, & belle,
Dont les yeux, qui furent mes rois,
Mes deſtins, & ma ſeule envie,
M'oſterent bien pluſtoſt la vie
Que ceux du loup n'oſtent la voix.

ELLE qui contoit mon martyre,
Je l'ay veue, & ne l'oſe dire :

Je

Je crains ce qu'elle ne craint point,
La perte de ſa renommée,
Honteux de l'avoir tant aimée,
Ou de l'avoir veue en ce point.

LE ſerment de quelque Dieu meſme
Oſant m'aſſeurer ce blaſpheſme,
Vers moy n'euſt point eu de credit;
Et ſur une erreur ſi profonde
J'euſſe démenty tout le monde,
Si le Pertuis ne me l'euſt dit.

O ſi les humeurs & les geſtes
Des dames, eſtoient manifeſtes,
Verroit-on tant de cavaliers
Les dimanches en ſentinelle
Aller jouer de la prunelle
Au temple, contre les pilliers!

QUOY, Nays, eſtes vous ſi fine
De faire après ſi bonne mine?
Penſeriez-vous me ratraper,
Gueriſſant ce mal de parole?
Et que j'ay appris a l'eſcole
Que les ſens ſe peuvent tromper?

LE Pertuis eſt trop veritable;
Voſtre crime eſt trop deteſtable.

Et du traict qui m'avoit domté,
Quelque bleſſeure que j'en aye,
Mes yeux en receurent la playe,
Mes yeux m'en rendent la ſanté.

ET toy, conſeiller favorable,
Pertuis, tu m'es plus venerable
D'office, d'honneur, & de lieu,
Que les pertuis mathematiques,
Ny que les pertuis prophetiques
Des vieux oracles d'un faux Dieu.

STANCES.

LEVE, bel arbre, au ciel la teſte;
Reproche luy qu'aux bien-heureux
Sa faveur n'eſt jamais ſi preſte
Que ton ombre aux cœurs amoureux.

SOUBS toy deux amants à leur aiſe,
Loin du bruit des jaloux ſemé,
En eſtaignant leur douce braiſe,
En ont moins eſteint qu'allumé.

QUE d'ardeurs ſoubs toy deſcouvertes!

Pour les raconter à la fois,
Il faudroit que tes feuilles vertes
Euſſent des langues & des voix.

ICY, par un remede unique,
Un mort retrouva ſon eſprit ;
Un Medor, au ſein d'Angelique,
Quitta la vie, & l'y reprit.

LE ſoulcy, plante miſérable,
Ne puiſſe point lever icy,
Puis qu'en ce lieu ſi favorable
Deux cœurs chaſſerent leur ſoucy !

POUR te payer de ton ombrage,
Ces deux cœurs, de pitié touchez,
De peur que le froid ne t'outrage,
Ont icy leurs feux eſpanchez.

LE miel de tes feuilles diſtile !
Ou pluſtoſt en puiſſe ſortir
Un baulme ſainct, un baulme utile
Au mal qu'un bel œil fait ſentir !

ON parle de l'arbre fort rare,
D'une iſle heureuſe l'ornement,
Qui ſert à la trouppe barbare
De couverture & d'aliment.

MAIS toy, qui, pour tromper l'envie,
Par tes rameaux chaſſes le jour,
A deux amants tu ſers de vie,
Et de cabinet à l'Amour.

SUR toy vole Amour & ſa troupe
Le jeu, la grace, & les attraits:
Et, s'il faut qu'un jour on te coupe,
Que ce ſoit pour faire ſes traits.

L'AMANT qui de tes rameaux cueille,
Pourveu qu'il ayme conſtamment,
Si meſme il n'en a qu'une feuille,
Verra la fin de ſon tourment.

EN faveur de ton bon office,
Crois, bel arbre, & ſois immortel;
Puis que d'un ſi doux ſacrifice
Tu fus le teſmoin & l'autel.

ELEGIE.

JE CHERCHE un lieu deſert aux mortels incognu,
Où berger ny troupeau ne ſoit jamais venu,
Dans le ſein tenebreux des roches ombragées
D'éternelles foreſts de dix ſiecles âgées ;
Bois ſacrez à l'horreur, noirs ennemis du jour,
Et des aigles cruels l'effroyable ſejour ;
Où meſme ils n'oſent pas, quand l'amour les irrite,
Crier en ce lieu ſourd que le ſilence habite.

LA je veux, dans le creux de quelque vieux rocher
D'où jamais le Soleil n'ait pouvoir d'approcher,
Creuſer un temple obſcur à faire ma demeure,
Amoureux penitent, juſqu'à tant que je meure ;
Et pleurer du regret dont je ſuis poſſedé
De voir que mon deſir ait ſi mal ſuccedé ;
Qu'il faille qu'un tyran, de nature ſauvage,
Tienne depuis ſix ans ma maiſtreſſe en ſervage ;
Et que l'auſtere loy de la neceſſité
Ait porté ceſte belle à l'infidelité.

LA je veux de mon ſang, pour expier ce vice,
Luy faire nuict & jour un piteux ſacrifice.
J'auray pour ſon portrait un autel deſtiné,
Où mille fois le jour, à ſes pieds proſterné,

Adorant à genoux une ſi belle image ;
De mes plus beaux perſers j'iray luy faire hommage.
Mon cœur ſera la lampe, ardant inceſſamment
D'un feu pur & ſacré, nourry ſans aliment :
Ma memoire ſera de ce feu la Veſtale,
Mes ſouſpirs les parfums, & mes pleurs l'eau luſtrale.

Aux murailles du temple on lira le pouvoir
Que ſur tous mes deſirs ſa beauté ſçeut avoir ;
Des effets de ſes yeux on y verra l'hiſtoire,
Son triomphe & mes fers, ma priſe & ſa victoire.
Mon cœur couvert de ſang, de flammes & de traits ;
Et de mes paſſions les accidents portraits,
Feront voir à quel point ma fortune eſt reduite,
Et de noſtre amitié la naiſſance & la ſuitte.

On y verra par tout nos chiffres entrecez,
Nos ſermens amoureux par le ſort traverſez ;
Et l'horrible fureur qui troubla ma penſée,
Sçachant qu'à me quitter la belle eſtoit forcée.

Mon corps paſle & deffait ſe traînera veſtu
De l'eſcorce d'un tronc par l'orage abbatu.
Le nombre des vertus d'une telle Déeſſe
Sera le chapelet que je diray ſans ceſſe.
J'auray pour diſcipline un repentir amer
D'avoir peu, ſans la voir, tant vivre & tant l'aimer ;

Et pour cloche, un martel, de ſçavoir que ſa bouche
Pollue en des baiſers par un autre ſe touche.

DANS le ſein d'un rocher je veux mon lit creuſer ;
Où je me coucheray, ſi je puis repoſer
Durant ma triſte vie & trop longue & trop dure :
Et ce lit, à ma mort, ſera ma ſepulture,
Que j'attendray content dans ce lieu deſerté ;
Auſſi plein de mal-heur comme d'obſcurité.

LA, quand la belle Aurore ira ſemer ſes roſes,
Rendant le jour au ciel & la couleur aux choſes ;
A midy, que le jour ſera plus eſlevé,
Quand il verra ſon cours vers l'Eſpagne achevé ;
Et durant la minuict, que tout viſage eſt More,
J'adreſſeray mes veux aux beaux yeux que j'adore.

S'IL advient que la belle ayant ſceu le diſcours
De mon auſtere vie, y vienne à mon ſecours ;
Ou bien, après ma mort, ſi Hinguette contemple
Ma froide ſépulture en l'horreur de ce temple ;
Si quelque triſte amant comme moy traverſé,
Si quelque pelerin juſques là ſoit paſſé ;
Ils verront dans la roche au deſſus de la porte
Ma piteuſe adventure eſcrite en ceſte ſorte.

O TOY que le Deſtin, l'Amour, ou le loiſir,
Conduiſent en ces lieux privez de tout plaiſir,

Sçaches qu'icy repoſe en la nuict éternelle
Un amant mal-heureux autant qu'il fut fidelle:
Après avoir long-temps bien aimé, bien ſervy,
Voyant tout ſon eſpoir par un autre ravy,
Vray martir de l'Amour, il ſouſpira ſon ame,
Et ſon dernier propos fut le nom de ſa Dame.
Honore ſon ſepulchre, & l'arroſe de pleurs:
Mais que ta piété ne verſe point de fleurs
Sur ce corps qui mourant ne ſentit rien qu'eſpines;
Et garde que de l'air de ſes cendres voiſines
Ne ſorte une vapeur qui te rende amoureux;
Car encore le ciel, à ſes os rigoureux,
A voulu qu'en la tombe où cet amant repoſe
Son immortelle flamme avec luy fuſt encloſe.
Honore ſa deſpouille inhumée en ce lieu;
Garde-en la memoire, & te retire. Adieu.

LESTOILLE.

CLAUDE DE LESTOILLE ſeigneur DU SAUSSAY, étoit gentilhomme & natif de Paris, de fort ancienne famille, fils d'un Audiancier à la Chancellerie, à qui on attribue le *Journal d'Henry III.* Il n'eut point d'autre emploi que celui des Belles-lettres, & de la Poëſie, où il réuſſit parfaitement. Il avoit cependant plus de génie que d'étude & de ſçavoir. On dit que lorſqu'il vouloit travailler de jour, il faiſoit fermer les fenêtres de ſa chambre, & apporter de la chandelle ; & qu'après avoir compoſé un ouvrage, il le liſoit à ſa ſervante (comme on a dit de Malherbe), pour connoître s'il avoit bien réuſſi ; *croyant*, comme dit M. de Peliſſon, *que les vers n'avoient pas leur entiere perfection, s'ils n'étoient remplis d'une certaine beauté, qui ſe fait ſentir à tout le monde.* Il étoit d'une complexion fort amoureuſe : il épouſa en ſes dernieres années, par inclination, une femme qui n'avoit que peu de bien ; il tint long tems ce mariage caché ; & comme il n'étoit pas aſſez riche pour

vivre commodément à Paris avec ſa famille, il ſe retira dans une maiſon à la campagne, où il paſſa preſque le reſte de ſa vie. Il mourut âgé d'environ 50 ans, vers l'an 1652. Il étoit de taille médiocre, & fort grêlé; il avoit les cheveux & les yeux noirs, le viſage fort pâle & fort maigre, gâté & ſans barbe en quelques endroits, à cauſe qu'étant jeune il étoit tombé dans le feu. Il étoit homme d'honneur & de vertu. Il ſupporta ſa mauvaiſe fortune ſans s'en plaindre, avec beaucoup de tranquillité. Il reprenoit avec ſévérité ce qui ne lui plaiſoit pas dans les ouvrages qu'on expoſoit à ſon jugement; & on l'accuſe d'avoir fait mourir de regret & de douleur un jeune homme qui étoit venu de Languedoc avec une Comédie qu'il croyoit être un chef-d'œuvre* où il lui fit remarquer mille défauts.

* *Hiſtoire de l'Académie.*

LESTOILLE.

STANCES.

IL EST vray, vous eſtes ſi belle,
Qu'après vous il n'eſt rien qui me puiſſe ravir ;
Mais ceſſez d'eſtre ſi cruelle,
Ou je ceſſe de vous ſervir.

NE croiez point qu'il ſoit poſſible
Que mon cœur ſoit en feu, quand le voſtre eſt glacé ;
Pour cherir une ame inſenſible
Il faut eſtre bien inſenſé.

JE fuy les beautez plus divines,
Quand le moindre meſpris eſt parmy leurs appas ;
Meſme à cauſe de leurs eſpines,
Les roſes ne me plaiſent pas.

ANGELIQUE, taſchez d'apprendre
Comment on peut long-temps un amant poſſeder ;
Car vous ſçavez l'art de tout prendre ;
Mais vous ne ſçavez rien garder.

EPIGRAMME.

Pour mettre ſur le Luth d'une fille, qui ne ſe veut point marier.

LE LUTH PARLE.

PAUVRES amans comblez d'ennuis,
Recherchant celle à qui je ſuis,
Vous perdez vainement voſtre âge :
Cloris, qui vous tient ſoubs ſa loy,
Ne veut faire aucun mariage,
Sinon de ſa voix & de moy.

CHANSON A BOIRE.

QUE j'aime en tout temps la taverne !
Que librement je m'y gouverne !
Elle n'a rien d'eſgal à ſoy ;
J'y voy tout ce que j'y demande ;
Et les torchons y ſont pour moy
De fine toille de Hollande.

DURANT que le chaud nous outrage,
On ne trouve point de boccage
Agreable & frais comme elle eſt;
Et quand la froidure m'y meine
Un malheureux fagot m'y plaiſt;
Plus que tout le bois de Vincenne.

J'Y trouve à ſouhait toutes choſes;
Les chardons m'y ſemblent des roſes;
Et les tripes des ortolans:
L'on n'y combat jamais qu'au verre,
Les cabarets & les brelans
Sont les paradis de la terre.

C'EST Bacchus que nous devons ſuivre,
Le nectar dont il nous enyvre
A je ne ſçay quoy de divin:
Et quiconque a cette louange
D'eſtre homme ſans boire du vin,
S'il en beuvoit il ſeroit ange.

LE vin me rit, je le careſſe;
C'eſt luy qui bannit ma triſteſſe,
Et réveille tous mes eſprits.
Nous nous aimons de meſme ſorte;
Je le prens, après j'en ſuis pris;
Je le porte, & puis il m'emporte.

QUAND j'ay mis quarte dessus pinte ;
Je fais gay, l'oreille me tinte,
Je recule au lieu d'avancer ;
Avec le premier je me frotte ;
Et je fais ; sans sçavoir danser,
De beaux entre-chats dans la crotte.

POUR moi, jusqu'à tant que je meure ;
Je veux que le vin blanc demeure
Avec le clairet dans mon corps,
Pourveu que la paix les assemble :
Car je les jetteray dehors,
S'ils ne s'accordent bien ensemble.

LES FRANCS-BOURGEOIS.

Aux Dames.

NOUS ne trouvons point nos delices
A ne faire que des malices,
Comme font tant d'autres amans :
Beautez, beaux sujets de nos flames,
Nous montrons par nos vestemens
La simplicité de nos ames.

NOUS ne pouvons uſer de feinte,
Ny ſans ſujet faire de plainte
Comme ces muguets de la cour:
Ils n'ont que des cajolleries,
Et pour vous n'ont pas tant d'amour
Qu'ils en ont pour vos pierreries.

ILS n'aiment rien que la richeſſe;
Si vous ne leur donnez ſans ceſſe,
Vous ne les pouvez arreſter.
Mais nous avons dequoy dépendre;
Et venons pour vous acheter,
Comme ils vont à vous pour ſe vendre.

LES bourgeois en rien ne reſſemblent
A tant de courtiſans, qui tremblent
A la rencontre d'un ſergent;
Auſſi toſt ils prennent la courſe;
Ils ſont couverts d'or & d'argent,
Et jamais n'en ont dans la bourſe.

POUR DES HOMMES A TROIS VISAGES.

Aux Dames.

A VOUS aimer & vous ſervir,
Vos yeux, qui ſçavent tout ravir,
Enflament ſi fort nos courages,
Que ſans doute chacun de nous
Voudroit avoir trois cœurs, comme il a trois viſages,
Afin qu'il pût mourir plus d'une fois pour vous.

POUR DES PETITS MONSTRES.

Aux Dames.

SI l'incomparable rigueur,
Que vous cachez dedans le cœur,
Eſtoit viſible à tous les hommes;
Tous les hommes épouvantez
Avouroient que vos cruautez
Sont plus monſtres que nous ne ſommes.

STANCES

STANCES.

A Monſeigneur le Cardinal de Richelieu.

RICHELIEU, dont l'eſprit plus grand que l'univers
Fait avec tant d'éclat refleurir cet empire,
Je ne demande rien en vous donnant ces vers,
Qu'autant de voſtre temps qu'il en faut pour les lire.

CEUX que vous obligez d'un regard ſeulement,
De leur plus beau travail ont trop de recompence:
Vos jours ſont pretieux, & n'ont pas un moment
Qui ne puiſſe acquerir quelque honneur à la France.

ELLE occupe vos ſoins à reconduire au port
Son navire flottant au milieu de l'orage,
Et contre qui les vents ont fait un tel effort,
Que peut-eſtre ſans vous il auroit fait naufrage.

IL vous doit ſon ſalut, ce vaiſſeau glorieux,
A qui tant d'ennemis vainement font la guerre,
Et qui portant un Roy toûjours victorieux,
Porte tous les treſors du ciel & de la terre.

Cet Alcide abatit tous ces monstres d'orgueil,
Qui tiendront à leur honte une place en l'histoire;
Et dans l'isle de Ré, comme dans un cercueil,
De toute l'Angleterre il enterra la gloire.

Il a bien fait connoistre à la rebellion
Que sa force n'est pas une force mortelle;
Et l'on n'admire plus le siege d'Ilion,
Depuis que l'on a vû celuy de la Rochelle.

Mais quand de ses beaux faics nous nous entretenons,
Qui ne dit que vos soins, vos conseils, & vos veilles
Sont les meilleurs soldats, & les plus forts canons
Qui furent employez à toutes ces merveilles?

Vostre esprit, plus puissant que le feu ny le fer,
Vid sans aucune peur cette guerre allumée:
Il veilla sur la terre, il veilla sur la mer,
Et luy seul anima tout le corps de l'armée.

Il fit heureusement des chaisnes de vaisseaux;
Et trouva le secret de captiver Neptune:
Il combla de rochers les abysmes des eaux,
Força les elemens, & domta la fortune.

Mais, après des travaux à lasser des Cesars,
Et que l'on doit ranger au nombre des prodiges,
Les Alpes vous ont vû triompher des hazars,
Et du grand Annibal resserer les vastiges.

C'EST là qu'on oit gronder des torrens furieux,
Capables d'entraîner les plus forts edifices :
C'eſt là que tous les monts s'élevent juſqu'aux cieux,
Et que juſqu'aux enfers vont tous les precipices.

CEPENDANT c'eſt par vous qu'un honneur immortel
Suivit dans ces deſerts nos armes legitimes ;
Et que Suze aujourd'huy n'eſt qu'un ſanglant autel,
De qui nos ennemis ont eſté les victimes.

CES païs de rochers, d'abyſmes & de monts,
Apprirent à la fin à rendre obeïſſance ;
Et ces nouveaux enfers, avec tous leurs demons,
D'un Hercule nouveau connurent la puiſſance.

IL força leurs rempars, il abatit leurs forts,
Et fit voir qu'il n'eſt rien que ſon bras ne ſurmonte ;
Le Piedmont retentit à la chute des corps,
Et rougit pour l'Eſpagne & de ſang & de honte.

LORS que voſtre valeur conduiſoit nos guerriers
Deſſus ces monts de glace aux dangers de Bellonne,
J'eſtois deſſus des monts tout chargez de lauriers ;
Et je vous en cueillois pour faire une couronne.

MAIS voyant aujourd'huy cet art deshonoré,
Par qui, malgré le temps, noſtre nom s'éterniſe,
A vous donner des vers j'ay toûjours differé,
De peur de vous offrir ce que chacun mépriſe.

CEUX-CY n'ont rien de beau que leurs naïvetez ;
Et ne vous donnent point de louanges nouvelles :
Il eſt de vos vertus, comme de ces beautez
Qu'un ſimple habillement fait paroiſtre plus belles.

DES merveilles qu'on dit de mon prince & de vous
Je fais dans mes écrits des rapports veritables ;
Et les plus beaux romans doivent eſtre jaloux
D'y voir des veritez plus belles que leurs fables.

CERTES, la Renommée a vû de tous ſes yeux
La gloire que par vous la France a meritée ;
Et, pour la publier, elle vole en des lieux
Où ſes aiſles encor ne l'ont jamais portée.

COMME un nouveau miracle, on accourt pour vous voir ;
Vous eſtes l'entretien des peuples & des princes :
Et ſans faire à Louis employer ſon pouvoir,
Le bruit de voſtre nom luy gagne des provinces.

L'ENVIE a beau ſeicher de vous voir tant fleurir,
Et ſe nourrir du vent d'une injuſte eſperance ;
On ne vous peut bleſſer ſans nous faire mourir.
Ce que l'ame eſt au corps, vous l'eſtes à la France.

En vain la médiſance attaque voſtre foy ;
Et c'eſt contre le ciel que ſa bouche blaſphéme.
Eſtre voſtre ennemy, c'eſt l'eſtre de mon Roy ;
Et l'eſtre de mon Roy, c'eſt l'eſtre de Dieu meſme.

THEOPHILE.

THEOPHILE ſurnommé VIAUD, Poëte François, natif de Bouſſeres Sainte Radegonde, village ſur la rive gauche du Lot, un peu au-deſſus d'Eguillon, fils d'un tavernier du même lieu, avoit l'imagination fort vive & fort prompte. Il eſt redevable de ſa réputation, autant à ſes ennemis & à ſes malheurs, qu'à ſes ouvrages: car ayant été accuſé d'athéïſme & de pluſieurs autres crimes, il fut mis à la Conciergerie, où il demeura deux ans; mais le Parlement ne le jugeant pas ſi coupable que ſes accuſateurs le prétendoient, le condamna ſeulement au banniſſement. Ses ennemis publierent que M. de Montmorency avoit employé ſon crédit pour le ſauver. On dit qu'il n'eſt point l'auteur du *Parnaſſe Satyrique*; & que c'eſt un ramas des pieces compoſées par différentes perſonnes. *Theophile* mourut à Paris le 25

ſeptembre de l'année 1626, dans l'hôtel de Montmorency, où M. de Montmorency, qui l'honoroit de ſa protection, lui avoit donné retraite quelque tems après l'arrêt du Parlement.

On rapporte de lui, qu'étant allé chez un grand ſeigneur, il y avoit un homme qu'on diſoit fou, & par conſéquent Poëte; & que *Théophile* fit cet impromptu,

J'AVOUERAI avec vous
Que tous les Poëtes ſont fous:
Mais ſçachant ce que vous eſtes,
Tous les fous ne ſont pas Poëtes.

Quoiqu'il y ait dans les vers de *Theophile* beaucoup d'irrégularités & de négligences, on les lui doit pardonner, en faveur de ſa belle imagination, & des graces heureuſes de ſon génie.

THEOPHILE.

ODE AU ROY,

Sur ſon Exil.

CELUY qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les élemens,
Et meut avec des tremblemens
La grande maſſe de la terre ;
Dieu, qui vous mit le ſceptre en main,
Qui vous le peut oſter demain ;
Luy qui vous preſte ſa lumiere ;
Et qui, malgré les Fleurs de Lys,
Un jour fera de la pouſſiere
De vos membres enſevelis :

CE grand Dieu qui fit les abyſmes
Dans le centre de l'univers,
Et qui les tient tousjours ouvers
A la punition des crimes ;

Veut auſſi que les innocens
A l'ombre de ſes bras puiſſans
Trouvent un aſſeuré refuge,
Et ne ſera point irrité
Que vous tariſſiez le deluge
Des maux où vous m'avez jetté.

ESLOIGNE' des bords de la Seine,
Et du doux climat de la cour,
Il me ſemble que l'œil du jour
Ne me luït plus qu'avec peine.
Sur le faiſte affreux d'un rocher,
D'où les ours n'oſent approcher,
Je conſulte avec des furies,
Qui ne font que ſolliciter
Mes importunes réveries
A me faire precipiter.

AUJOURD'HUY parmy des ſauvages,
Où je ne trouve à qui parler,
Ma triſte voix ſe perd en l'air,
Et dedans l'écho des rivages.
Au lieu des pompes de Paris,
Où le peuple avecque des cris
Benit le Roy parmy ſes rues,
Icy les accens des corbeaux
Et les foudres dedans les nuës
Ne me parlent que de tombeaux.

J'AY

J'AY choiſi, loin de voſtre empire,
Un vieux deſert, où les ſerpens
Boivent les pleurs que je reſpans,
Et ſouflent l'air que je reſpire.
Dans l'effroy de mes longs ennuys,
Je cherche, inſenſé que je ſuis,
Une lyonne en ſa colere,
Qui, me déchirant par morceaux,
Laiſſe mon ſang & ma miſere
En la bouche des lionceaux.

JUSTES cieux, qui voyez l'outrage
Que je ſouffre peu juſtement,
Donnez à mon reſſentiment
Moins de mal, ou plus de courage.
Dedans ce lamentable lieu,
Fors que de ſouſpirer à Dieu,
Je n'ay rien qui me divertiſſe.
Job, qui fut tant homme de bien,
Accuſa le ciel d'injuſtice,
Pour un moindre mal que le mien.

VOUS, grand Roy, ſi ſage & ſi juſte,
Qu'on ne void point de Roy pareil,
Suivrez-vous le meſme conſeil
Qui fit jadis faillir Auguſte?
Sa faute offence ſes neveux,
Et fait perdre beaucoup de vœux

Aux autels qu'on doit à ſa gloire
Meſme les aſtres aujourd'huy
Font des plaintes à la memoire
De ce qu'elle a parlé de luy.

ENCORE dit-on que ſon ire
L'avoit bien juſtement preſſé,
Et qu'Ovide ne fuſt chaſſé
Que pour avoir oſé médire.
Moy, dont l'eſprit mieux arreſté
D'une ſi ſotte liberté
Ne ſe trouva jamais capable,
Auſſi-toſt que je fus banny,
Je ſouhaittay d'eſtre coupable,
Pour eſtre juſtement puny.

MAIS jamais la melancolie
Qui trouble ces mauvais eſprits,
N'a fait paroiſtre en mes eſcrits
Un pareil excez de folie.
Et ſi, depuis le premier jour
Que mon devoir & mon amour
M'attacherent à vos ſervices,
Je n'ay tout oublié pour eux;
Le ciel, pour chaſtier mes vices,
Faſſe un enfer plus rigoureux.

JE n'ay point failly, que je ſçache

Et ſi j'ay peché contre vous,
Le plus dur exil eſt trop doux
Pour punir un crime ſi laſche.
Auſſi quels lieux ont ce credit,
Où pour un acte ſi maudit
Chacun n'ait droit de me pourſuivre?
Quel Monarque eſt ſi loing d'icy,
Qui me vueille ſouffrir de vivre,
Si mon Roy ne le veut auſſi?

QUOY que mon diſcours execute,
Que feray-je a mon mauvais ſort?
Qu'appliqueray-je, que la mort,
Au mal-heur qui me perſecute?
Dieu, qui ſe plaiſt à la pitié,
Et qui d'un ſaint nœud d'amitié
Joint vos volontez a la ſienne,
Puis qu'il vous a voulu combler
D'une qualité ſi Chreſtienne,
Vous oblige a luy reſſembler.

COMME il fait à l'humaine race
Qui ſe proſterne à ſes autels,
Vous ferez paroiſtre aux mortels
Moins de juſtice que de grace.
Moy, dans le mal qui me pourſuit,
Je fais des vœux pour qui me nuit.

Que jamais une telle foudre
N'ébranle l'établiſſement
De ceux qui vous ont fait reſoudre
A ſigner mon banniſſement.

Un jour leurs haines appaiſées
Feront careſſe à ma douleur ;
Et mon ſort, loin de mon malheur,
Trouvera de routes aiſées.
Si la clarté me dure aſſez
Pour voir, après ces maux paſſez,
Un ciel plus propre à ma fortune,
Mon ame ne rencontrera
Aucun ſoucy qui l'importune
Dans les vers qu'elle vous fera.

De la veine la plus hardie
Qu'Apollon ait jamais remply,
Et du chant le plus accomply
De ſa parfaicte melodie,
Deſſus la fueille d'un papier
Plus durable que de l'acier,
Je feray pour vous une image,
Où des mots aſſez complaiſans,
Pour bien parler de mon courage,
Manqueront à vos courtiſans.

La, ſuivant une longue trace

De l'hiſtoire de tous nos Roys,
La Navarre & les monts de Foix
S'étonneront de voſtre race :
Là ces vieux portraits effacez,
Dans mes Poëmes retracez,
Sortiront des vieilles croniques ;
Et reſſuſcitez dans mes vers,
Ils reviendront plus magnifiques
En l'eſtime de l'univers.

Depuis celuy que la fortune
Amena ſi près du Liban,
Et ſous qui l'orgueil du Turban
Vit fouler le front de la Lune,
Je feray parler ces Roys morts ;
Et renouvelant mes efforts
Dans le diſcours de voſtre vie,
Je feray ſi bien mon devoir,
Que la voix meſme de l'envie
Vous parlera de me revoir.

ODE.

Au Marquis de Bouquinkant.

VOus pour qui les rayons du jour
Sont amoureux de cet empire,
Que Mars redoute, & que l'Amour
Ne ſçauroit voir qu'il ne ſoupire;
C'eſt bien avecque du ſujet
Qu'un grand Roy vous a fait l'objet
D'une affection infinie,
Et que toutes les nations
Ont permis que voſtre genie
Forçaſt leurs inclinations.

LEs faveurs que vous meritez
Ont obligé meſme l'Envie
D'accroiſtre vos proſperitez,
En diſant bien de voſtre vie:
Lors qu'elle veut parler de vous
Sans artifice & ſans courroux,
Elle ſe produit toute nue;
Et ſes vains deſirs abbatus,
Fait gloire d'eſtre recognue
Pour triomphe de vos vertus.

PERSONNE n'eſt faſché du bien
Dont voſtre ſort heureux abonde,
D'autant qu'il ne vous ſert de rien
Qu'à faire du plaiſir au monde :
Ainſi le celeſte flambeau,
Qui fut l'ornement le plus beau
Qu'enfanta la maſſe premiere,
N'a jamais eu des envieux ;
Car il n'uſe de ſa lumiere
Que pour en éclairer nos yeux.

CHAQUE ſaiſon donne ſes fruits :
L'automne nous donne ſes pommes :
L'hyver donne ſes longues nuicts,
Pour un plus grand repos des hommes :
Le printemps nous donne des fleurs ;
Il donne l'ame & les couleurs
A la feuille qui ſemble morte ;
Il donne la vie aux foreſts :
Et l'autre ſaiſon nous apporte
Ce qui fait jaunir nos guerets :

LA terre, pour donner ſes biens,
Se laiſſe fouiller juſqu'au centre ;
Et pour nous les champs Indiens
Se tirent les treſors du ventre :
L'onde enrichit de cent façons
Nos vaiſſeaux & nos ameçons ;

Et cet élement ſi barbare,
Pour ſe faire voir liberal,
Arrache de ſon ſein avare
L'ambre, la perle & le coral:

CE qu'on dit de ce grand threſor
Découlant de la voix d'Alcide,
C'eſtoient vrayement des chaiſnes d'or
Qui tenoient les eſprits en bride:
Cognoiſſant ces divins appas,
Alexandre donnoit-il pas
Tout ſon gain de paix & de guerre?
Ce prince, avec tout ſon bon-heur,
S'il n'euſt donné toute la terre,
Ne s'en fuſt jamais fait ſeigneur:

LES Zephirs ſe donnent aux flots;
Les flots ſe donnent à la Lune,
Les navires aux matelots,
Les matelots à la fortune:
Tout ce que l'univers conçoit
Nous apporte ce qu'il reçoit,
Pour rendre noſtre vie aiſée:
L'abeille ne prend point du ciel
Les doux preſens de la roſée,
Que pour nous en donner le miel:

LES rochers, qui ſont le tableau

Des ſterilitez de Nature,
Afin de nous donner de l'eau,
Fendent-ils pas leur maſſe dure?
Et les champs les plus impuiſſans
Nous donnent l'yvoire & l'encens:
Les deſerts les plus inutiles
Donnent des grands tiltres aux Roys
Et les arbres les moins fertiles
Nous donnent de l'ombre & du bois.

MARQUIS, tout donne comme vous;
Vous donnez, comme celuy-meſme
Dont les animaux ſervent tous
La liberalité ſuprême:
Dieu nous donne, pour ſon amour,
Avecques les préſens du jour,
Meſme les traits de ſon viſage:
Ce monde, ouvrage de ſes mains,
N'eſt point baſty pour ſon uſage;
Car il l'a fait pour les humains.

QUE le ciel reçoit de plaiſir
Alors qu'il voit ſa creature
Vivre dans un ſi beau deſir,
Et ſi conforme à ſa nature!
Je voudrois bien vous imiter.
Mais ne pouvant vous preſenter

Ce que la fortune me cache,
Puis que tout donne à l'univers,
Je veux que tout le monde ſçache
Que je vous ay donné des vers.

LE MATIN.

ODE

L'AURORE ſur le front du jour
Seme l'azur, l'or & l'yvoire :
Et le Soleil, laſſé de boire,
Commence ſon oblique tour.

SES chevaux au ſortir de l'onde,
De flamme & de clarté couverts,
La bouche & les nazeaux ouverts,
Ronflent la lumiere du monde.

LA Lune fuit devant nos yeux :
La Nuict a retiré ſes voilles :
Peu à peu le front des eſtoilles
S'unit à la couleur des cieux.

DESJA la diligente Avette

Boit la marjolaine & le thim
Et revient riche du butin
Qu'elle a pris ſur le mont Hymette.

JE voy le genereux lyon
Qui ſort de ſa demeure creuſe,
Heriſſant ſa perruque affreuſe,
Qui fait fuïr Endymion.

SA dame entrant dans les bocages
Compte les ſangliers qu'elle a pris,
Ou devale chez les eſprits
Errant aux ſombres marécages

JE voy les agneaux bondiſſans
Sur ces bleds qui ne font que naiſtre:
Cloris chantant les meine paiſtre
Parmy ces côtaux verdiſſans.

LES oyſeaux d'un joyeux ramage,
En chantant, ſemblent adorer
La lumiere qui vient dorer
Leur cabinet & leur plumage.

LA charrue eſcorche la plaine:
Le bouvier, qui ſuit les ſeillons,
Preſſe de voix & d'aiguillons
Le couple de bœufs qui l'entraîne.

ALIX appreſte ſon fuſeau :
Sa mere, qui luy fait ſa taſche ;
Preſſe le chanvre, qu'elle attache
A ſa quenouille de roſeau.

UNE confuſe violence
Trouble le calme de la nuict ;
Et la lumiere, avec le bruict,
Diſſipent l'ombre & le ſilence.

ALIDOR cherche à ſon réveil
L'ombre d'Iris qu'il a baiſée,
Et pleure en ſon ame abuſée
La fuite d'un ſi doux ſommeil.

LES beſtes ſont dans leur taniere,
Qui tremblent de voir le Soleil.
L'homme, remis par le ſommeil,
Reprend ſon œuvre couſtumiere.

LE forgeron eſt au fourneau :
Oy comme le charbon s'alume ;
Le fer rouge deſſus l'enclume
Eſtincelle ſous le marteau.

CETTE chandelle ſemble morte ;
Le jour l'a fait évanouir.
Le Soleil vient nous éblouir ;
Voy qu'il paſſe au travers la porte.

Il eſt jour ; levons-nous, Philis :
Allons à noſtre jardinage
Voir s'il eſt, comme ton viſage,
Semé de roſes & de lis.

A MONSIEUR DU FARGIS.

Je ne m'y puis reſoudre ; excuſe-moy, de grace,
Eſcrivant pour autruy, je me ſens tout de glace.
Je te promis chez toy des vers pour un amant,
Qui ſe veut faire aider à pleindre ſon tourment :
Mais, pour luy ſatisfaire, & bien peindre ſa flâme ;
Je voudrois paravant avoir cogneu ſon ame.
Tu ſçais bien que chacun a des gouſts tout divers ;
Qu'il faut à chaque eſprit une ſorte de vers ;
Et que, pour bien ranger le diſcours & l'eſtude ;
En matiere d'amour je ſuis un peu trop rude.
Il faudroit, comme Ovide, avoir eſté piqué,
On eſcrit aiſément ce qu'on a pratiqué ;
Et je te jure icy, ſans faire le farouche,
Que de ce feu d'Amour aucun traict ne me touche.
Je n'entends point les loix, ny les façons d'aymer,
Ny comment Cupidon ſe meſle de charmer,
Cette Divinité des Dieux meſme adorée,
Ces traicts d'or & de plomb, cette trouſſe dorée,

Ces aiſles, ces brandons, ces carquois, ces appas;
Sont vrayement un myſtere où je ne penſe pas.
La ſotte antiquité nous a laiſſé des fables
Qu'un homme de bon ſens ne croit point recevables:
Et jamais mon eſprit ne trouvera bien ſain
Celuy-là qui ſe paiſt d'un fantoſme ſi vain,
Qui ſe laiſſe emporter à de confus menſonges,
Et vient, meſme en veillant, s'embarraſſer de ſonges.
Le vulgaire, qui n'eſt qu'erreur, qu'illuſion,
Trouve du ſens caché dans la confuſion;
Meſme des plus ſçavans, mais non pas des plus ſages,
Expliquent aujourd'huy ces fabuleux ombrages.
Autrefois les mortels parloient avec les Dieux;
L'on en voyoit pleuvoir à toute heure des cieux;
Quelquefois on a veu prophetiſer des beſtes;
Les arbres de Dodonne eſtoient auſſi prophetes:
Ces contes ſont faſcheux à des eſprits hardis,
Qui ſentent autrement qu'on ne faiſoit jadis.
Sur ce propos, un jour, j'eſpere de t'eſcrire,
Et prendre un doux loiſir pour nous donner à rire.
Cependant je te prie encore m'excuſer,
Et me laiſſer ainſi libre à te refuſer,
Me permettre tousjours de te fermer l'oreille
Quand tu me prieras d'une faveur pareille.
Penſes-tu, quand j'aurois employé tout un jour
A bien imaginer des paſſions d'Amour,
Que mes conceptions ſeroient bien exprimées
En paroles de choix, bien miſes, bien rimées?

L'autte n'y trouveroit poſſible rien pour luy ;
Tant il eſt mal-ayſé d'eſcrire pour autruy.
Après qu'à ſon plaiſir j'aurois donné ma peine ,
Je ſçay bien que poſſible il loueroit ma vaine :
Vrayment ces vers ſont beaux, ils ſont doux & coulans ;
Mais pour ma paſſion ils ſont un peu trop lents :
J'euſſe bien deſiré que vous euſſiez encore
Mieux loué ſa beauté : car vrayement je l'honore :
Vous n'avez point parlé du front, ni des cheveux,
Ny de ſon bel eſprit, ſeul objet de mes veux :
Tant ſeulement ſix vers encor, je vous ſupplie :
Mon Dieu ! que de travail vous donne ma folie !
Il voudroit que ſon front fuſt aux aſtres pareil,
Que je la fiſſe enſemble & l'Aube & le Soleil,
Que j'eſcrive comment ſes regards ſont des armes,
Comme il verſe pour elle un occean de larmes.
Ces termes eſgarez offenſent mon humeur,
Et ne viennent qu'au ſens d'un novice rimeur,
Qui reclame Phœbus. Quant à moy, je l'abjure,
Et ne reconnois rien pour tout que ma nature,

ODE.

JE n'ay repos ny nuict ny jour ;
Je bruſle, je me meurs d'amour ;
Tout me nuit, perſonne ne m'ayde ;
Le mal m'oſte le jugement ;
Et plus je cherche de remede,
Moins je trouve d'allegement.

JE ſuis deſeſperé, j'enrage ;
Qui me veut conſoler m'outrage ;
Si je penſe à ma gueriſon,
Je tremble de cette eſperance ;
Je me faſche de ma priſon,
Et ne crains que ma delivrance.

ORGUEILLEUSE, & belle qu'elle eſt,
Elle me tue, elle me plaiſt :
Ses faveurs, qui me ſont ſi cheres,
Quelques fois flatent mon tourment ;
Quelques fois elle a des coleres
Qui me pouſſent au monument.

MES amoureuſes fantaiſies,
Mes paſſions, mes freneſies,

Qu'

Qu'ay-je plus encore à ſouffrir ?
Dieu, Deſtins, Amour, ma Maiſtreſſe ;
Ne dois-je jamais, ny guerir,
Ny mourir, du trait qui me bleſſe ?

MAIS ſuis-je point dans un tombeau ?
Mes yeux ont perdu leur flambeau ;
Et mon ame, Iris l'a ravie.
Encor voudrois-je que le ſort
Me fiſt avoir plus d'une vie,
Afin d'avoir plus d'une mort.

PLEUST aux Dieux qui me firent naiſtre,
Qu'ils euſſent retenu mon eſtre
Dans le froid repos du ſommeil ;
Que ce corps n'euſt jamais eu d'ame ;
Et que l'Amour ou le Soleil,
Ne m'euſſent point donné leur flâme !

TOUT ne m'apporte que du mal ;
Mon propre démon m'eſt fatal,
Tous les aſtres me ſont funeſtes :
J'ay beau recourir aux autels ;
Je ſens que pour moy les celeſtes
Sont foibles comme les mortels.

O Deſtins, tirez-moy de peine :
Dites-moy ſi cette inhumaine

Consent à mon affliction.
Je beniray son injustice,
Et n'auray d'autre passion
Que de courir à mon supplice.

Las! je ne sçay ce que je veux:
Mon ame est contraire à mes vœux;
Ce que je crains je le demande;
Je cherche mon contentement;
Et quand j'ay du mal, j'apprehende
Qu'il finisse trop promptement.

SUR UN BALLET, AU ROY.

LE FORGERON POUR LE ROY.

JE ne suis point industrieux
Comme ce forgeron des Dieux,
Dont les subtilitez nuisibles,
Pour un chef-d'œuvre de son art,
Dessous des filets invisibles
Firent voir qu'il estoit cornard.

Cet infame aux creux Ætneans,
Dessus les tombeaux des Geans,

Enyvré de ſoulfre & de flâme,
Forgeoit des armes pour autruy;
Cependant que Mars & ſa femme
Faiſoient des forgerons pour luy.

Je ſuis un forgeron nouveau,
Qui, ſans enclume & ſans marteau,
Forge un tonnerre à ma parole;
Et du ſeul regard de mes yeux,
Fais partir un eſclair qui vole,
Plus puiſſant que celuy des cieux.

Les plus rebelles des humains
Subjuguez des traits de mes mains,
Ont fait eſmerveiller l'Europe:
Et Vulcan advoue aiſément
De n'avoir jamais veu Cyclope
Battre le fer ſi rudement.

Le dard qu'Amour me fait forger,
Sans deſplaiſir & ſans danger
Pénetre au fonds de la penſée;
Et la dame qu'il veut toucher
En eſt ſi doucement bleſſée,
Qu'elle n'en peut hayr l'archer.

Mais les fléches de mon courroux,
Fatales qu'elles ſont à tous,

Font trembler le Dieu de la guerre ;
Et rien ne l'a fait habiter
Dans un ciel ſi loin de la terre,
Que le ſoin de les éviter.

LE PRINCE DE CYPRE.

STANCES.

LEs lieux que nous avons laiſſez
Sont beaucoup plus heureux qu'autres lieux de la terre :
Le dégouſt de la paix, ny la peur de la guerre
Jamais ne les a menacez.

MARS arrivant à la contrée,
Que noſtre éloignement convertit en deſerts,
Hayt le fer & la flâme, & veut que les baiſers
Faſſent l'honneur de ſon entrée.

CYPRE ne ſe peut eſtimer :
Ses rivages feconds, que Neptune environne,
Font au milieu des flots la plus belle couronne
Que porte le Roy de la Mer.

CUPIDON y eſt ſans malice ;
Les plus grandes beautez ont le plus d'amitié ;
Là jamais un eſprit qui manque de pitié
Ne ſçauroit manquer de ſupplice.

LES plaiſirs y ſont en vigueur :
La loy de l'Hymenée aux deſirs aſſervie ;
Dans le contentement de noſtre douce vie
Ne meſla jamais ſa rigueur.

COMME les Dieux en leur empire ;
De tout ce qu'il nous plaiſt nous nous rendons eſpris ;
Et pour une beauté qui n'a que du meſpris
Jamais noſtre ame ne ſouſpire.

CE qu'Amour fait deſſous les eaux ;
Eſt une loy pour nous que le ciel meſme ordonne ;
Accordant à nos feux la liberté qu'il donne
A l'innocence des oyſeaux.

AU TOUR de nos fontaines vives ;
Toutes peintes d'azur, & des rayons du jour ;
Les zephirs & les eaux parlent touſjours d'amour
Aux Nymphes de ces belles rives.

NOSTRE ciel eſt touſjours ſerain ;
Noſtre joyeux deſtin eſt touſjours ſans diſgrace ;
Et chez nous le Soleil ne voit aucune trace
Du ſiecle de fer, ny d'érain.

NOUS n'oyons point le bruit de Syrtheï
Le plus freſle vaiſſeau ſe mocque des rochers,
Trouve le vent facile, & conduit les nochers
Juſqu'à l'ombrage de nos myrthes.

NOUS ne voyons jamais pleuvoir,
Si ce n'eſt des rubis eſchapez a l'Aurore,
Que nos champs glorieux, plus annoblis encore,
Daignent à peine recevoir.

NOSTRE ſort aux Dieux admirable,
Lors qu'un renom meilleur nous a parlé de vous,
A perdu ſon eſtime, & s'eſt rendu jaloux
Du voſtre encor plus deſirable.

AUX pieds de voſtre Majeſté,
Nos grandeurs mépriſant leur premiere puiſſance,
Mettent au ſeul honneur de voſtre obéiſſance
Tout l'eſpoir qui leur eſt reſté.

AU nombre des ſujets de France
Aujourd'huy, bien-heureux, nous nous venons ran-
ger :
Et noſtre maſque oſté, de ce front eſtranger
Nous oſtera la difference.

EPIGRAMME.

JE doute que ce fils proſpere :
Mars & l'amour en ſont jaloux,
Pource qu'il eſt beau comme vous,
Et courageux comme ſon pere.

EPIGRAMME.

MON frere, je me porte bien ;
Ma Muſe n'a ſoucy de rien ;
J'ay perdu cet humeur profane ;
On me ſouffre au coucher du Roy ;
Et Phœbus, tous les jours, chez moy
A des manteaux doublez de pane.
Mon ame incague les deſtins,
Je fais tous les jours des feſtins ;
On me va tapiſſer ma chambre ;
Tous mes jours ſont des mardy-gras ;
Et je ne bois point d'hypocras,
S'il n'eſt fait avecque de l'ambre.

EPIGRAMME.

VOus commettez un grand abus,
En prenant Bordier pour Phœbus:
Il eſt trop mal dans la fortune,
Pour ſouffrir ces comparaiſons;
Car Phœbus a douze maiſons,
Et le coquin n'en a pas une.

EPIGRAMME.

SI Jacques, le roy du ſçavoir,
N'a pas trouvé bon de me voir,
En voicy la cauſe infaillible:
C'eſt que, ravy de mon eſcrit,
Il creuſt que j'eſtois tout eſprit,
Et par conſequent inviſible.

ELEGIE.

CLORIS, lors que je ſonge, en te voyant ſi belle,
Que ta vie eſt ſujette à la loy naturelle,
Et qu'à la fin les traicts d'un viſage ſi beau
Avec tout leur eſclat iront dans le tombeau,
Sans eſpoir que la mort nous laiſſe en la penſée
Aucun reſſentiment de l'amitié paſſée;
Je ſuis tout rebuté de l'aiſe & du ſoucy
Que nous fait le Deſtin qui nous gouverne icy:
Et tombant tout à coup dans la melancolie,
Je commence à blaſmer un peu noſtre folie,
Et fay vœu de bon cœur de m'arracher un jour
La chere réverie où m'occupe l'Amour.
Auſſi bien faudra-t'il qu'une vieilleſſe infame
Nous gele dans le ſang les mouvemens de l'ame;
Et que l'âge, en ſuivant ſes revolutions,
Nous oſte la lumiere avec les paſſions.
Ainſi je me reſous de ſonger à ma vie,
Tandis que la raiſon m'en fait venir l'envie.
Je veux prendre un object à mon libre deſir,
Diſcerner la douleur d'avecque le plaiſir,
Où mes ſens tous entiers, ſans fraude & ſans contrainte,
Ne s'embarraſſent plus ny d'eſpoir ni de crainte;

Et de ſa vaine erreur mon cœur deſabuſant,
Je gouſteray le bien que je verray preſent;
Je prendray les douceurs à quoy je ſuis ſenſible;
Le plus abondamment qu'il me ſera poſſible.
Dieu nous a tant donné de divertiſſemens,
Nos ſens trouvent en eux tant de raviſſemens,
Que c'eſt une fureur de chercher qu'en nous meſme
Quelqu'un que nous aymions, & auſſi qui nous ayme.
Le cœur le mieux donné tient touſjours à demy:
Chacun s'ayme un peu mieux touſjours que ſon amy.
On les ſuit rarement dedans la ſepulture:
Le droict de l'amitié cede aux loix de nature.
Pour moy, ſi je voyois, en l'humeur où je ſuis,
Ton ame s'envoler aux éternelles nuicts,
Quoy que puiſſe envers moy l'uſage de tes charmes,
Je m'en conſolerois avec un peu de larmes.
N'attends pas que l'Amour aveugle aille ſuivant,
Dans l'horreur de la nuict, des ombres & du vent,
Ceux qui jurent d'avoir l'ame encore aſſez forte
Pour vivre dans les yeux d'une maiſtreſſe morte,
N'ont pas pris le loiſir de voir tous les efforts
Que fait la mort hydeuſe à conſumer un corps;
Quand les ſens pervertis ſortent de leur uſage;
Qu'une laideur viſible efface le viſage;
Que l'eſprit deffaillant & les membres perclus,
En ſe diſant adieu, ne ſe connoiſſent plus;
Que dedans un moment, après la vie eſteinte,
La face ſur ſon cuir n'eſt pas ſeulement peinte;

Et que l'infirmité de la puante chair
Nous fait ouvrir la terre, afin de la cacher.
Il faut eſtre animé d'une fureur bien vive,
Ayant conſideré comme la mort arrive,
Et comme tout objet de noſtre amour perit,
Si par un tel remede une ame ne guerit!

CLORIS, tu vois qu'un jour il faudra qu'il advienne
Que le deſtin raviſſe & ta vie & la mienne:
Mais ſans te voir le corps ny l'eſprit depery,
(Le ciel en ſoit loué) Cloris, je ſuis guery.
Mon ame, en me dictant les vers que je t'envoye,
Me vient de plus en plus reſſuſciter la joye.
Je ſens que mon eſprit reprend la liberté;
Que mes yeux devoilez connoiſſent la clarté;
Que l'objet d'un beau jour, d'un pré, d'une fontaine,
De voir comme Garronne en l'Ocean ſe traine,
De prendre dans mon iſle en ſes longs promenoirs
La paiſible fraiſcheur de ſes ombrages noirs,
Me plaiſt mieux aujourd'huy, que le charme inutile
Des attraits dont Amour te fait voir ſi fertile.

LANGUIR inceſſamment après une beauté;
Et ne ſe rebuter d'aucune cruauté;
Gaigner au prix du ſang une foible eſperance
D'un eſprit paſſager qui n'eſt qu'en apparence;
Se rendre l'eſprit mol, le courage abbatu;
Ne mettre en aucun prix l'honneur ny la vertu;

Pour conſerver ſon mal, mettre tout en uſage;
Se peindre inceſſamment & l'ame & le viſage;
Cela tient d'un eſprit où le ciel n'a point mis
Ce que ſon influence inſpire à ſes amis.

POUR moy, que la raiſon eſclaire en quelque ſorte,
Je ne ſçaurois porter une fureur ſi forte;
Et desja tu peux voir, au train de cet eſcrit,
Comme ta gueriſon avance en mon eſprit:
Car inſenſiblement ma Muſe un peu legere
A paſſé deſſus toy ſa plume paſſagere;
Et deſtournant mon cœur de ſon premier objet,
Dès le commencement j'ay changé de ſujet,
Emporté du plaiſir de voir ma veine ayſée
Seurement abjurer ma flâme r'apaiſée,
Et jouer à ſon gré ſur les propos d'aymer,
Sans avoir aujourd'huy pour but que de rimer;
Et ſans te demander que ton bel œil eſclaire
Ces vers, où je n'ay pris aucun ſoin de te plaire.

ODE.

PERSIDE, je me ſens heureux
De ma nouvelle ſervitude ;
Vous n'avez point d'ingratitude
Qui rebute un cœur amoureux.
Il eſt bien vray que je me faſche
Du fard où voſtre teint ſe cache ;
Nature a mis tout ſon credit
A vous faire entierement belle ;
L'art, qui penſe mieux faire qu'elle,
Me deſplaiſt, & vous enlaidit.

L'ESCLAT, la force & la peinture
De tant & de ſi belles fleurs,
Que l'Aurore avecque ſes pleurs
Tire du ſein de la Nature,
Sans fard & ſans déguiſement
Nous donne bien plus ayſement
Le plaiſir d'une odeur naifve ;
Leur objet nous contente mieux,
Et ſe monſtre devant nos yeux
Avec une couleur plus vive.

LES oyſeaux, qui ſont ſi bien teints ;

Ne couvrent point d'une autre image
Le luſtre d'un ſi beau plumage
Dont la Nature les a peints :
Et leur celeſte melodie,
Plus aymable, qu'en Arcadie
N'eſtoient les flageolets des Dieux,
Prend elle meſme ſes meſures,
Choiſit les tons, fait les ceſures,
Mieux que l'art le plus curieux.

L'EAU de ſa naturelle ſource
Trouve aſſez de canaux ouverts
Pour trainer par les plis divers
La facilité de ſa courſe :
Ses rivages ſont verdiſſans,
Où des arbriſſeaux fleuriſſans
Ont touſjours la racine fraiſche :
L'herbe y croiſt juſqu'à leur gravier ;
Mais une herbe, que le bouvier
N'apporta jamais à ſa creche.

CES petits cailloux bigarrez
En des diverſitez ſi belles,
Où trouveroient-ils des modelles
Qui les fiſſent mieux figurez ?
La nature eſt inimitable ;
Et dans ſa beauté veritable

Elle eſclatte ſi vivement,
Que l'art gaſte tous ſes ouvrages,
Et luy fait pluſtoſt mille outrages
Qu'il ne luy donne un ornement.

L'ART, ennemy de la franchiſe,
Ne peut point eſtre reconneu;
Mais l'Amour, qui ne va que nu,
Ne ſouffre point qu'on le déguiſe.
Les Nymphes, au ſortir des eaux,
D'un peu de jonc & de roſeaux
Se font la coëffure & la robe;
Et les yeux du Satyre ont droit
De regretter encor l'endroit
Que le veſtement leur dérobe.

SI vous ſçaviez que peut l'effort
De voſtre beauté naturelle,
Et combien de vainqueurs pour elle
Implorent l'aide de la mort,
Vous caſſeriez ces pots de terre,
De bois, de coquille, de verre,
Où vous renfermez vos unguens;
La nuict vous quitteriez le maſque;
Et perdriez cet humeur fantaſque
De dormir avecque vos gans.

LORS que vous ſerez hors d'uſage,

Et que l'injure de vos ans
Appellera les courtiſans
A l'amour d'un plus beau viſage ;
Quand vos appas ſeront oſtez ;
Que les rides de tous coſtez
Auront coupé ce front d'albaſtre ;
Taſchez lors d'excroquer l'Amour :
Et, ſi vous pouvez, chaque jour
Faites-vous de cire ou de plaſtre.

SI le ciel me fait vivre aſſez
Pour voir la fin de voſtre gloire ;
Et me punir de la memoire
De nos contentemens paſſez,
Je croy que je ſeray bien ayſe,
Ne trouvant plus rien qui me plaiſe
Au viſage que vous aurez,
De revoir l'Amour & les Graces ;
Et d'en aller baiſer les traces
Sur le fard dont vous uſerez.

MAIS aujourd'huy, belle Perſide,
Vos jeunes yeux ſeront teſmoins
Qu'il faut un ſiecle pour le moins
Pour vous amener une ride.
L'Aurore, qui dedans mes vers
Doit apprendre à tout l'univers

Que voſtre beauté la ſurmonte,
Arrachant de ſes beaux habits
Et les perles & les rubis,
Elle pleure & rougit de honte.

L'AUBE n'eſt point rouge au matin
D'autant que Titon l'a baiſée,
Et ne verſe point ſa roſée
Pour la marjolaine & le tin :
La rougeur qui paroiſt en elle,
C'eſt de voir Perfide trop belle :
Et l'humidité de ſes pleurs,
Quoy que chante la Poëſie,
Ce ſont des pleurs de jalouſie,
Et des marques de ſes douleurs.

ELEGIE.

CRUELLE, à quel propos prolonges-tu ma peine?
Qui t'a ſolicitée à renouer ma chaiſne?
Quel demon, ennemy de mes contentemens,
Me vient remettre encore en tes enchantemens?
Mon mal alloit finir ; & desja ma penſée
Ne gardoit plus de toy qu'une image effacée ;
Ma fiévre n'avoit plus que ce friſſon leger
Qui du dernier accez acheve le danger ;

Encore un jour ou deux de ton ingratitude,
Et j'allois pour jamais ſortir de ſervitude.
Ce n'eſtoit plus l'Amour qui guidoit mon deſir;
Il m'avoit achevé ſa peine & ſon plaiſir.
Je ſongeois aux douceurs que ce printemps preſente;
Mes yeux trouvoient desja la campagne plaiſante;
Nous avions fait deſſein, mon cher Damon & moy,
D'eſtre abſens quelques jours de Paris & de toy,
Pour faire eſvanouir les reſtes de la flâme
Qui ſi ſubitement ont r'allumé mon ame.
Tout au premier objet ſes charmes inhumains
Ont rebleſſé mon cœur & rataché mes mains:
Il n'a fallu qu'un mot de cette voix traiſtreſſe,
Que voir encore un coup les yeux de ma maiſtreſſe.
Au moins, s'il ſe pouvoit qu'un deſir mutuel
Nous euſt liés tous deux d'un joug perpetuel,
Que jamais ſon caprice, & jamais ma colere
N'alteraſt en nos cœurs le ſoucy de nous plaire,
Jamais de nos plaiſirs n'interrompiſt le cours,
Je ſerois bien-heureux de l'adorer tousjours.
Lors qu'à l'extremité ma paſſion preſſée
Se void dans ton accueil tant ſoit peu careſſée;
Et que ta complaiſance, ou d'aiſe, ou de pitié,
Ne laiſſe pas long-temps languir mon amitié,
Je ſens dans mes eſprits ſe répandre une joye
Qui paſſe tous les biens que la fortune envoye
Si Dieu me faiſoit roi, je ſerois moins content;
L'empire du Soleil ne me plairoit pas tant;

Au ſortir des plaiſirs que ta beauté me donne,
Je foulerois aux pieds l'eſclat d'une couronne;
Et dans les vanitez où tu me viens ravir,
Je tiendrois glorieux un roy de me ſervir.
Sans toy, pour m'enrichir Nature eſt infertile;
Et pour me resjouyr Paris meſme inutile:
Toy ſeule es le threſor, & l'object precieux
Où veillent ſans repos mon eſprit & mes yeux:
Et ſelon que ton œil me rebute ou me flate,
Dans le mien, ou la joye, ou la fureur eſclate.
Quand mes deſirs, preſſez du feu qui les pourſuit,
Cherchent dans tes faveurs une amoureuſe nuict,
Si peu que ton humeur refuſe à mon envie,
Tu fais pis mille fois que m'arracher la vie.
Souviens-toy, je te prie, à quel point de douleur
Me fit venir l'excez de mon dernier malheur.
Combien que mon reſpect avecque des contraintes
Se voulut efforcer de retenir mes plaintes,
Tu ſçais dans quels tourmens j'attendis le Soleil,
Et par quels accidens je rompis ton ſommeil.
Panché deſſus les bords d'un gouffre inévitable,
Tu me vis ſupporter un mal inſupportable,
Un mal où mon deſtin te faiſoit conſentir,
Quoy qu'il t'en preparaſt un peu de repentir.
Dans le reſſentiment de ce cruel outrage,
Ma raiſon par deſpit éveilla mon courage:
Je fis lors un deſſein de ſeparer de moy
Cette part de mon cœur qui vit avecque toy;

De ne ſonger jamais à retrouver la trace
Par où desja ſouvent j'avois cherché ta grace.
Damon eſtoit tousjours auprès de mon eſprit,
Pour l'aſſiſter, au cas que ſon mal le reprit.
Je r'appellois desja le jeu, la bonne chere;
Ma douleur tous les jours devenoit plus legere;
Je dormois la moitié de la ſeconde nuict;
L'abſence travailloit avec beaucoup de fruict;
Desja d'autres beautez avec aſſez de charmes
Divertiſſoient ma peine & tariſſoient mes larmes;
Leur naturel, facile en mon affection,
Avoit mis ton eſclave à leur devotion;
Et comme une amitié par une autre s'efface,
Chez moy d'autres objects avoient gaigné ta place:
Lors que ta repentance, ou pluſtoſt ton orgueil,
Irrité que mes maux étoient dans le cercueil,
Me ramena tes yeux, qui chez moi retrouverent
La meſme intelligence alors qu'ils arriverent.
Tes regards n'eurent pas examiné les miens,
Que je me retrouvay dans mes premiers liens;
Ma raiſon ſe deſdit; mes ſens à ton entrée
Sentent qu'un nouveau mal les bleſſe & les recrée;
Et du meſme moment qu'ils ont conneu leurs fers,
Ils n'ont peu s'empeſcher qu'ils ne s'y ſoient offerts.
Caliſte, s'il eſt vray que ton cœur ſoit ſenſible
Au feu qui me conſume, & qui t'eſt bien viſible;
S'il eſt vray que tes yeux, lors qu'ils me vont bleſſer,
Ont de la confidence avecque ton penſer,

Que ma poſſeſſion te donne un peu de gloire,
Que jamais mon objet ait flatté ta memoire ;
Ainſi que tes regards, ta voix & ton beau teint
Ont leur portrait fidelle en mon cœur bien empreint ;
Conſidere ſouvent, quel plaiſir, quelle peine
Me fait, comme tu veux, ton amour ou ta haine ;
Pardonne à ma fureur une importunité,
Qu'elle ne te fait point avec impunité :
Car je veux que le ciel m'accable du tonnerre,
Si tousjours ma raiſon ne luy fait point la guerre ;
Et je croy que le temps m'aſſiſtera ſi bien,
Qu'enfin j'accorderay ton deſir & le mien.

Remonſtrance de Theophile à Monſieur de Vertamont, Conſeiller en la Grand'-Chambre.

DESORMAIS que le renouveau
Fond la glace, & deſſeiche l'eau
Qui rendoit les prez inutiles ;
Et qu'en l'objet de leurs plaiſirs,
Les places des plus grandes villes
Sont des priſons à nos deſirs :

QUE l'oyſeau, de qui les glaçons
Avoient enfermé les chanſons

Dans ſa poictrine refroidie,
Trouve la clef de ſon goſier,
Et promeine ſa melodie
Sur le myrthe & ſur le roſier :

QUE l'abeille, après la rigueur
Qui tient ſes aiſles en langueur
Au fond de ſes petites cruches,
S'en va continuer le miel ;
Et quittant la priſon des ruches,
N'a ſon vol borné que du ciel :

QUE les Zephires s'eſpanchans
Parmy les entrailles des champs,
Laſchent ce que le froid enſerre :
Que l'Aurore avecque ſes pleurs
Ouvre les cachots de la terre,
Pour en faire ſortir des fleurs :

QUE le temps ſe rend ſi benin,
Meſme aux ſerpens pleins de venin
Dont noſtre ſang eſt la paſture ;
Qu'en faveur de cette ſaiſon,
Et par arreſt de la Nature,
Il les fait ſortir de priſon :

L'AN a fait plus de la moitié,
Que tous les jours voſtre pitié

Me doit faire changer de place.
Ne me tenez plus en ſuſpens ;
Et me faites au moins la grace
Que le ciel fait à des ſerpens.

ODE.

UN ſoir, que les flots marinier
Appreſtoient leur molle litiere
Aux quatre rouges limoniers
Qui ſont au joug de la Lumiere,
Je panchois mes yeux ſur le bord
D'un lict où la Nayade dort ;
Et regardant peſcher Sylvie,
Je voyois battre les poiſſons
A qui pluſtoſt perdroit la vie
En l'honneur de ſes ameçons.

D'UNE main deffendant le bruit,
Et de l'autre jettant la ligne,
Elle fait qu'abordant la nuict,
Le jour plus bellement decline ;
Le Soleil craignoit d'eſclairer,
Et craignoit de ſe retirer ;

Les eſtoilles n'oſoient paroiſtre ;
Les flots n'oſoient s'entrepouſſer ;
Le Zephire n'oſoit paſſer ;
L'herbe ſe retenoit de croiſtre.

SES yeux jettoient un feu dans l'eau ;
Ce feu choque l'eau, ſans la craindre ;
Et l'eau trouve ce feu ſi beau,
Qu'elle ne l'oſeroit eſteindre :
Ces élemens ſi furieux,
Pour le reſpect de ſes beaux yeux,
Interrompirent leur querelle ;
Et de crainte de la faſcher,
Se virent contrains de cacher
Leur inimitié naturelle.

LES Tritons, en la regardant
Au travers leurs vitres liquides,
D'abord à cet objet ardent
Sentent qu'ils ne ſont plus humides,
Et d'un eſtonnement ſoudain,
Chacun d'eux dans un corps de dain
Cache ſa forme dépouillée,
S'eſtonne de ſe voir cornu,
Et comment le poil eſt venu
Deſſus ſon eſcaille mouillée.

SOUSPIRANT du cruel affront

Qui

Qui de Dieux les a faits des beſtes,
Et ſous les cornes de leur front
A courbé leurs honteuſes teſtes,
Ils ont abandonné les eaux;
Et dans la rive, où les rameaux
Leur ont fait un logis ſi ſombre,
Promenant leurs yeux eſbahis,
N'oſent plus fier que leur ombre
A l'eſtang qui les a trahis.

On dit que la ſœur du Soleil
Eut ce pouvoir ſur la Nature,
Lors que d'un changement pareil
Acteon quitta ſa figure.
Ce que fit ſa divine main,
Pour punir dans un corps humain
Sa curioſité profane,
S'eſt fait icy contre les Dieux,
Qui n'avoient approché leurs yeux
Que des yeux de notre Diane.

Ces dains que la honte & la peur
Chaſſe des murs & des allées,
Maudiſſent le deſtin trompeur
Des froideurs qu'il leur a vollées:
Leur cœur, privé d'humidité,
Ne peut qu'avec timidité

Voir le ciel ny fouler la terre.
Où Sylvie en ſes pourmenoirs
Jette l'eſclat de ſes yeux noirs,
Qui leur font encore la guerre.

ILS s'eſtiment heureux pourtant
De prendre l'air qu'elle reſpire :
Leur deſtin n'eſt que trop conſtant
De voir le jour ſous ſon empire.
La Princeſſe qui les charma,
Alors qu'elle les transforma,
Les fit eſtre blancs comme neige ;
Et pour conſoler leur douleur,
Ils receurent le privilege
De porter tousjours ſa couleur.

LORS qu'à petits floquons liez,
La neige freſchement venue
Sur des grands tapis deſliez
Eſpanche l'amas de la nue,
Lors que ſur le chemin des cieux
Ses grains ſerrez & gracieux
N'ont trouvé ny vent ny tonnerre ;
Et que ſur les premiers coupeaux,
Loin des hommes & des troupeaux,
Ils ont peint le bois & la terre :

QUELQUE vigueur que nous ayons

Contre les eſclats qu'elle darde,
Ils nous bleſſent, & leurs rayons
Eſblouyſſent qui les regarde :
Tel dedans ce parc ombrageux
Eſclatte le troupeau neigeux ;
Et dans ces veſtemens modeſtes,
Où le front de Sylvie eſt peint,
Fait briller l'eſclat de ſon teint
A l'envye des neiges celeſtes.

EN la ſaiſon que le Soleil,
Vaincu du froid & de l'orage,
Laiſſe tant d'heures au ſommeil,
Et ſi peu de temps à l'ouvrage ;
La neige, voyant que ſes dains
La foulent avec des dédains,
S'irrite de leurs bonds ſuperbes ;
Et pour affamer ce troupeau,
Par deſpit, ſous un froid manteau :
Cache & tranſit toutes les herbes.

MAIS le parc pour ſes nourriſſons
Tient aſſez de creiches couvertes,
Que la neige ny les glaçons
Ne trouveront jamais ouvertes.
Là le plus rigoureux hyver
Ne les ſçauroit jamais priver,

Ny de loge, ny de paſture ;
Ils y trouvent tousjours du vert ;
Qu'un peu de foin met à couvert
Des outrages de la nature.

LA les fezans & les perdrix
Y fourniſſent leurs compagnies ;
Mieux que les halles de Paris
Ne les ſçauroient avoir fournies ;
Avec elles voit-on manger
Ce que l'air le plus eſtranger
Nous peut faire venir de rare ;
Des oyſeaux venus de ſi loin,
Qu'on y voit imiter le ſoin
D'un grand Roy qui n'eſt pas avare.

LES animaux les moins privez,
Auſſi bien que les moins ſauvages,
Sont également captivez
Dans ces bois & dans ces rivages.
Le maiſtre d'un lieu ſi plaiſant
De l'hyver le plus mal faiſant
Deffie toutes les malices ;
A l'abondance de ſon bien,
Les eſlemens ne trouvent rien
Pour lui retrancher ſes delices.

ODE.

DANS ce parc, un valon ſecret
Tout voilé de ramages ſombres,
Où le ſoleil eſt ſi diſcret
Qu'il n'y force jamais les ombres,
Preſſe d'un cours ſi diligent
Les flots de deux ruiſſeaux d'argent,
Et donne une fraiſcheur ſi vive
A tous les objets d'alentour,
Que meſme les martirs d'Amour
Y trouvent leur douleur captive.

UN eſtang dort là tout auprès,
Où ces fontaines violentes
Courent, & font du bruit exprès
Pour eſveiller ſes vagues lentes.
Luy, d'un maintien majeſtueux,
Reçoit l'abord impetueux
De ces Nayades vagabondes,
Qui dedans ce large vaiſſeau
Confondent leur petit ruiſſeau,
Et ne diſcernent plus ſes ondes.

LA Melicerte en un gazon,

Près de l'eſtang qui l'environne ;
Fait aux cignes une maiſon,
Qui luy ſert auſſi de couronne.
Si la vague qui bat ſes bords,
Jamais avecque des threſors
N'arrive à ſon petit empire ;
Au moins les vents & les rochers
N'y font point crier les nochers
Dont ils ont briſé les navires.

LA les oyſeaux font leurs petits ;
Et n'ont jamais veu leurs couvées
Saouler les ſanglans appetits
Du ſerpent qui les a trouvées :
Là n'eſtend point ſes plis mortels
Ce monſtre, de qui tant d'autels
Ont jadis adoré les charmes,
Et qui d'un goſier gemiſſant
Fait tomber l'ame du paſſant
Dedans l'embuſche de ſes larmes.

ZEPHIRE en chaſſe les chaleurs ;
Rien que les cygnes n'y repaiſſent ;
On n'y trouve rien ſous les fleurs
Que la fraiſcheur dont elles naiſſent.
Le gazon garde quelquefois
Le bandeau, l'arc & le carquois

De mille Amours qui ſe deſpouillent
A l'ombrage de ſes roſeaux,
Et dans l'humidité des eaux
Trempent leurs jeunes ans qui bouillent.

L'ESTANG leur preſte ſa fraiſcheur;
La Nayade leur verſe à boire;
Toute l'eau prend de leur blancheur
L'eſclat d'une couleur d'yvoire.
On void là ces nageurs ardans,
Dans les ondes qu'ils vont fendans,
Faire la guerre aux Nereïdes,
Qui, devant leur teint mieux uny,
Cachent leur viſage terny
Et leur front tout coupé de rides.

ORE enſemble, ore diſperſez,
Ils brillent dans ce creſpe ſombre;
Et ſous les flots qu'ils ont perſez,
Laiſſent eſvanouyr leur ombre.
Par fois, dans une claire nuict
Qui du feu de leurs yeux reluit,
Sans aucun ombrage de nues,
Diane quitte ſon berger,
Et s'en va là dedans nager
Avecque ſes eſtoiles nues.

LES ondes qui leur font l'amour

Se refriſent ſur leurs épaules ;
Et font danſer tout à l'entour
L'ombre des roſeaux & des ſaules.
Le Dieu de l'Eau, tout furieux,
Hauſſé pour regarder leurs yeux
Et leur poil qui flotte ſur l'onde,
Du premier qu'il voit approcher,
Penſe voir ce jeune cocher
Qui fit jadis bruſler le monde.

ET ce pauvre amant ſangoureux
Dont le feu toujours ſe r'allume,
Et de qui les ſoins amoureux
Ont fait ainſi blanchir la plume ;
Ce beau cygne, à qui Phaëton
Laiſſa ce lamentable ton,
Teſmoin d'une amitié ſi ſainte,
Sur le dos ſon aiſle eſlevant,
Met ſes voiles blanches au vent,
Pour chercher l'objet de ſa plainte.

AINSI, pour flatter ſon ennuy,
Il demande au Dieu Melicerte,
Si chaque Dieu n'eſt pas celuy
Dont il ſouſpire tant la perte :
Et contemplant de tous coſtez
La ſemblance de leurs beautez,

Il ſent renouveler ſa flâme,
Errant avec des faux plaiſirs,
Sur les traces des vieux deſirs
Que conſerve encore ſon ame.

TOUSJOURS ce furieux deſſein
Entretient ſes bleſſures fraiſches,
Et fait venir contre ſon ſein
L'air bruſlant & les ondes ſeiches:
Ces attraits empreints là dedans,
Comme avec des flambeaux ardans,
Luy rendent la peau toute noire;
Ainſi dedans comme dehors,
Il luy tient l'eſprit & le corps,
La voix, les yeux & la memoire.

ODE.

ROSSIGNOL, c'eſt aſſez chanté ;
Ce parc eſt deſormais trop ſombre ;
Je trouve Apollon rebuté
D'eſcrire ſi long-temps à l'ombre.
Ces lieux ſi beaux & ſi divers
Meritent chacun tous les vers
Que je dois à tous le volume :
Mais je ſens croiſtre mon ſujet,
Et tousjours un plus grand objet
Se vient preſenter à ma plume.

JE ſçay qu'un ſeul rayon du jour
Meriteroit toute ma peine,
Et que ces eſtangs d'alentour
Pourroient bien engloutir ma veine ;
Une goutte d'eau, une fleur,
Chaque fueille & chaque couleur
Dont Nature a marqué ces marbres,
Meritent tous un livre à part,
Auſſi bien que chaque regard
Dont Silvie a touché ces arbres.

MAIS les mirtes & les lauriers

De tant de beautez de ſa race,
Et de tant de fameux guerriers,
Me demandent desja leur place.
Saincts rameaux de Mars & d'Amour,
En quel ſi reculé ſejour
Vous plaiſt-il que je vous apporte ?
C'eſt pour vous, immortels rameaux,
Que j'abandonne ces ormeaux,
Et foule aux pieds leur fueille morte.

Pour vous je laiſſe auprès de moy,
Une loge aujourd'huy deſerte,
Que jadis pour l'amour d'un Roy
Ces arbres ont ainſi couverte.
Sous ce toict, loin des courtiſans,
De qui les ſoupçons meſdiſans
N'ont jamais appris à ſe taire,
Alcandre a mille fois gouſté
Ce qu'un prince a de volupté
Quand il trouve un lieu ſolitaire.

Je dirois les ſecrets momens,
Des faveurs, des feintes malices
Dont le caprice des amans
Forme leur plainte & leurs delices ;
Mais ſi l'œil de Silvie un jour
De cette lecture d'amour

Avoit ſurpris ſon innocence ;
Ma priſon me ſeroit trop peu ;
Lors faudroit-il dreſſer le feu
Dont on veut punir ma licence.

SUIVANT le vertueux ſentier
Où mon juſte deſſein m'attire,
Je laiſſe à gauche ce quartier
Pour le Faune & pour le Satyre.
Or quelque ſi preſſant deſſein
Qui m'enflâme aujourd'huy le ſein ;
Quelque vanité qui m'appelle,
Ce ſeroit un peché mortel,
Si je ne viſitois l'autel,
Eſtant ſi près de la chapelle.

QUE ces arbres ſont bien ornez !
Je ſuis ravy, quand je contemple
Que ces promenois ſont bornez
Des ſacrez murs d'un petit temple ;
Icy loge le Roy des Roys ;
C'eſt ce Dieu qui porta la croix,
Et qui fit à ces bois funebres
Attacher ſes pieds & ſes mains,
Pour delivrer tous les humains
Du feu qui art dans les tenebres.

SON eſprit par tout ſe mouvant

Fait tout vivre & mourir au monde :
Il arreſte & pouſſe le vent,
Et le flux & reflux de l'onde :
Il oſte & donne le ſommeil :
Il monſtre & cache le Soleil :
Noſtre force & noſtre induſtrie
Sont de l'ouvrage de ſes mains :
Et c'eſt de luy, que les humains
Tiennent race, bien & patrie.

Il a fait le tout du neant ;
Tous les anges luy font hommage ;
Et le nain, comme le géant,
Porte ſa glorieuſe image !
Il fait au corps de l'univers
Et le ſexe & l'âge divers :
Devant luy c'eſt une peinture
Que le ciel & chaque eſlement :
Il peut, d'un traict d'œil ſeulement,
Effacer toute la nature.

Tous les ſiecles luy ſont preſens :
Et ſa grandeur non meſurée
Fait des minuttes & des ans
Meſme trace & meſme durée :
Son eſprit par tout eſpandu,
Juſqu'en nos ames deſcendu,

Voit naiſtre toutes nos penſées;
Meſme, en dormant, nos viſions
N'ont jamais eu d'illuſions
Qu'il n'ait auparavant tracées.

ICY, Muſes, à deux genoux
Implorons ſa divine grace
D'imprimer tousjours devant nous
Les marques d'une heureuſe trace:
C'eſt elle qui nous doit guider,
Depuis celuy qui vint fonder
La premiere croix dans la France;
Juſqu'à ſa race qui promet
De la planter chez Mahomet
Avec la pointe de ſa lance.

C'EST où mon eſprit enchaiſné
Gouſtera, par un long eſtude,
L'aiſe que prend mon cœur bien né;
Quand il combat l'ingratitude.
Et ſi j'ay bien loué les eaux,
Les ombres, les fleurs, les oyſeaux,
Qui ne ſongent point à me plaire;
Liſis, qui ſonge à mon ennuy,
Verra ſur ſa race & ſur luy
Ma recognoiſſance exemplaire.

IL faudroit que ce devancier,

Le plus vieux que je veux produire ;
Euſt bien enrouillé ſon acier,
Si je ne le faiſois reluire.
Mais les livres & les diſcours
Ont ſi bien conſervé le cours
De cette veritable gloire,
Que je feray de mauvais vers ;
Si les tiltres les plus couverts
Ne font eſclat en la memoire.

ODE.

A Monſieur de L. ſur la mort de ſon pere.

OSTE-TOY, laiſſe-moy reſver.
Je ſens un feu me ſouſlever,
Dont mon ame eſt toute embraſée.
O beaux prez, beaux rivages verds,
O grand flambeau de l'univers,
Que je trouve ma veine aiſée!
Belle Aurore, douce roſée,
Que vous m'allez donner de vers!

LE vent s'enfuit dans les ormeaux;
Et preſſant les fueilleux rameaux,
Abbat le reſte de la nue;
Iris a perdu ſes couleurs;
L'air n'a plus d'ombre ny de pleurs;
La bergere aux champs revenue,
Mouillant ſa jambe toute nue,
Foulle les herbes & les fleurs.

CES longues pluyes dont l'hyver
Empeſchoit Tyrſis d'arriver,

Ne ſeront plus continuées :
L'orage ne fait plus de bruit ;
La clarté diſſipe la nuit,
Ses noirceurs ſont diminuées ;
Le vent emporte les nuées :
Et voila le Soleil qui luit.

MON Dieu ! que le Soleil eſt beau !
Que les froides nuits du tombeau
Font d'outrages à la nature !
La Mort, groſſe de deſplaiſirs,
De tenebres & de ſouſpirs,
D'os, de vers & de pourriture ;
Eſtouffe dans la ſepulture
Et nos forces & nos deſirs.

CHEZ elle les geants ſont nains ;
Les Mores & les Affricains
Sont auſſi glacez que le Scythe ;
Les Dieux y tirent l'aviron ;
Ceſar, comme le bucheron,
Attendant que l'on reſſuſcite,
Tous les jours aux bords du Cocyte
Se trouve au lever de Charon.

TIRCIS, vous y viendrez un jour.
Alors les Graces & l'Amour

Vous quitteront ſur le paſſage :
Et dedans ces royaumes vains,
Effacé du rang des humains,
Sans mouvement & ſans viſage,
Vous ne trouverez plus l'uſage
Ny de vos yeux, ny de vos mains.

VOSTRE pere eſt enſevely :
Et dans les noirs flots de l'Oubly,
Où la Parque l'a fait deſcendre,
Il ne ſçait rien de voſtre ennuy :
Et ne fut-il mort qu'aujourd'huy,
Puis qu'il n'eſt plus qu'os & que cendre,
Il eſt auſſi mort qu'Alexandre,
Et vous touche auſſi peu que luy.

SATURNE n'a plus ſes maiſons,
Ny ſes aiſles, ny ſes ſaiſons ;
Les Deſtins en ont fait une ombre.
Ce grand Mars n'eſt-il pas deſtruit ?
Ses faits ne ſont qu'un peu de bruit.
Jupiter n'eſt plus qu'un feu ſombre,
Qui ſe cache parmy le nombre
Des petits flambeaux de la nuit.

LE cours des ruiſſelets errans,
La fiere cheute des torrens,

Les rivieres, les eaux salées,
Perdront & bruit & mouvement;
Le Soleil, insensiblement
Les ayant toutes avallées,
Dedans des voustes estoillées
Transportera leur eslement.

Le sable, le poisson, les flots;
La navire, les matelots,
Tritons, & Nymphes, & Neptune;
A la fin se verront perclus;
Sur leur dos ne se fera plus
Rouler le char de la Fortune:
Et l'influence de la Lune
Abandonnera le reflus.

Les planettes s'arresteront;
Les eslemens se mesleront
En cette admirable structure
Dont le ciel nous laisse jouyr.
Ce qu'on voit, ce qu'on peut ouyr;
Passera comme une peinture;
L'impuissance de la Nature
Laissera tout evanouyr.

Celuy qui, formant le Soleil;
Arracha d'un profond sommeil

L'air & le feu, la terre & l'onde ;
Renverſera d'un coup de main
La demeure du genre humain,
Et la baſe où le Ciel ſe fonde :
Et ce grand deſordre du monde
Peut-eſtre arrivera demain.

SONNET.

LEs Parques ont le teint plus gay que mon viſage:
Je croy que les damnés ſont plus heureux que moy ;
Auſſi le vieux tyran qui leur donne la loy
Des peines que je ſens n'a jamais eu l'uſage.

LEs jours les plus ſerains pour moi ſont pleins d'orage ;
Les objets les plus beaux pour moi ſont pleins d'effroy:
Et du plus doux accueil que me faſſe le Roy,
Mon eſprit inſenſé croit ſouffrir un outrage.

TOn injuſte mépris m'a fait cette douleur :
Depuis inceſſamment je reve à mon malheur,
Et rien plus que la mort ne me peut faire envie.

VOy donc ſi mon malheur s'obſtine à me punir :
Je penſe que la Mort refuſe de venir,
Pource qu'elle n'eſt point ſi triſte que ma vie.

BOISROBERT.

FRANÇOIS METEL DE BOISROBERT, Normand, natif de Rouen, prêtre chanoine de la même ville, Abbé de Châtillon ſur Seine, Conſeiller d'Etat, étoit de l'Académie Françoiſe & favori du Cardinal de Richelieu. C'eſt à lui qu'eſt dû en partie l'établiſſement de l'Academie, par le rapport avantageux qu'il fit au Cardinal de l'aſſemblée de pluſieurs gens d'eſprit pour critiquer ou examiner toutes ſortes d'ouvrages. Son principal ſoin étoit de délaſſer l'eſprit de ſon maître, en lui rapportant toutes les petites nouvelles de la cour & de la ville. Ce divertiſſement étoit ſi utile au Cardinal, que ſon premier médecin avoit accoutumé de dire : *Monſeigneur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous guérir ; mais toutes nos drogues ſont inutiles, ſi vous n'y mêlez une dragme*

de Boiſrobert. Il a fait quelques jolies Chanſons, qui l'ont fait appeller par Furetiere * *le premier Chanſonnier de France :* En voici une que l'illuſtre Lambert a miſe en muſique ;

EH quoi ! dans un âge ſi tendre
On ne peut deja vous entendre,
Ni voir vos beaux yeux, ſans mourir !
Ah ! ſoyez, jeune Iris, ou plus grande, ou moins belle.
Attendez, petite cruelle,
Attendez à bleſſer que vous ſçachiez guérir.

Boiſrobert mourut l'an 1662, après avoir fait beaucoup de bien aux gens de lettres, par ſon crédit auprès du Cardinal de Richelieu.

* *Requeſte des Dictionnaires.*

BOISROBERT.

ODE.

A Monſeigneur le Duc de Richelieu.

ON DIT que ma fortune eſt faite ;
Mes envieux ſont eſtonnez,
Depuis qu'ainſi l'on interprete
Les vers que vous m'avez donnez.

CHACUN me flatte & me ſalue ;
On me montre au doigt par la rue ;
Ce bruit court juſques dans les champs ;
Mais, ô ſeul homme que j'implore,
Je ne ſçaurois trouver encore
Crédit ſur eux chez les marchands.

ACHEVEZ des faveurs ſi grandes!
Conſiderez, eſprit parfait,
Que ſur le ſujet des demandes
Je ſuis eſpuiſé tout à fait;

JE n'y ferai plus rien qui vaille.
Permettez donc que je travaille
Bien-toſt ſur un remerciement;
J'aurai mille belles penſées;
Car c'eſt un champ où rarement
Les Muſes ſe ſont exercées.

LE BAVOLET.

ODE

A Monſieur le Comte de Pontgibaut.

DAPHNIS, je quitte Liſimene
Qui fait gloire d'eſtre inhumaine.
Les mortels luy ſont odieux,
Parce qu'elle eſt du ſang des Dieux:
Elle rit de noſtre foibleſſe,
Et veut qu'on la traitte en Déeſſe.
Que ſon humeur m'a degouſté!
Je meure (exempt de vanité),

Si

Si jamais la grandeur me tente.
Loin de la court, je me contente
D'aimer un petit Bavolet,
Dont le viſage n'eſt pas laid,
Et dont le cœur ſans artifice
Ne ſçait ny fraude ny malice.

CETTE mignonne aux blonds cheveux
Eſt le ſeul objet de mes vœux.
Les jalous n'y font point la preſſe;
Seul je la flatte & la careſſe;
Elle m'aime plus que le Roy,
Et ne fait les doux yeux qu'à moy.
C'eſt bien le plus gentil corſage
Qui ſoit dedans tout le village.
Elle prend pour moy tous les jours
Sa belle piece de velours,
Et ſes belles braſſieres blanches
Qu'elle ne mettoit qu'aux dimanches;
Elle chauſſe des ſouliers neufs
Attachez de beaux rubans bleufs,
Deſquels ſa marreine Renée
L'eſtrena le jour de l'année.

POUR plaire elle fait tout cecy,
Elle lave ſes mains auſſi,
Et ſe décraſſe à la fontaine,
Une fois ou deux la ſemaine:

Puis elle ſe mire dans l'eau,
Pour voir ſi ſon viſage eſt beau;
Et quand elle en eſt aſſeurée,
Elle vient ainſi bien parée
Montrer ſes attraits innocens,
Sujets aux plaiſirs de mes ſens.

C'EST ſans jetter ſouſpirs ny larmes
Que je diſpoſe de ſes charmes.
Mon amour eſt trop pareſſeux,
Daphnis: je ne ſuis point de ceux
Qui ſouvent, quand on les repouſſe,
Trouvent la volupté plus douce.
Je ſouhaitterois qu'un plaiſir
Ne me couſtaſt que le deſir.

POUR t'achever de ma bergere,
Son eſprit ne me charme guere;
Mais elle ſçait pour mon repos
Dire un ouy bien à propos.
Enfin elle eſt aſſez jolie
Pour me guerir de la folie
Dont Liſimene menaçoit
Mon eſprit qui la cheriſſoit.
Puis qu'à mon gré je la poſſede;
Je ne veux point d'autre remede.

JE me mocque des beaux parleurs;
Des muguets & des cajoleurs:

Quand bien elle en ſeroit cherie,
Le langage d'affetterie
Pour elle eſt auſſi peu charmant
Que le Breton ou l'Alemant;
On ne parle dans ſa contrée
Ny de Celadon ny d'Aſtrée.
Si je l'entretiens au logis,
C'eſt de Peaud'aſne ou de Maugis;
Tandis qu'elle prend ſa quenouille,
Et que le chanvre qu'elle mouille,
Devenu fil en un inſtant,
Tient le fuſeau en pirouëttant.

En un mot, mon cœur ſe contente
De cette petite innocente,
Plus capable de mon amour
Que tout ce qui vit dans la cour;
De qui la grandeur & la pompe
N'a qu'un faux éclat qui nous trompe;

L'HYVER DE PARIS.

A Monſieur d'Avaux Maiſtre des Requeſtes.

D'Avaux, qui me vois tout tranſi,
Trouves-tu pas ce froid icy
Plus grand que celuy de decembre?
Et qu'il fait meilleur dans ta chambre,
Le dos tourné devers le feu,
Paſſer le temps à quelque jeu,
Rire, & ſe provoquer à boire;
Que, pour aller chercher la foire,
Paſſer, comme je fay ſouvent,
Sur le pont-neuf le nez au vent?
L'air qu'on y reſpire eſt de glace:
On n'y peut marcher ſans grimace,
Le manteau tout autour du cou,
Le nez caché comme un filou
Qui guette, quand les jours ſont troubles,
La laine au bout du pont-aux-doubles,
Les doigts dans les ongles geſnez,
Et la roupie au bout du nez.

Cette froidure eſt bien eſtrange,
Qui fait des rochers de la fange,

Qui fend les maſſifs fondemens
Des plus aſſeurez baſtimens,
Et ſe roidit contre la Seine
Qui ne va plus qu'avecques peine.
Tout ſe reſſent de ſon effort :
Les batteaux ſont clouez au port :
La Samaritaine enrumée
N'a plus ſa voix accouſtumée ;
Sa cruche, ſeiche juſqu'au fond,
Ne verſe plus d'eau ſur le pont :
Les moulins, ſans changer de place,
Demeurent oiſifs ſur la glace :
Les crocheteurs demy troublez
Rapellent à coups redoublez
Toutes leurs chaleurs naturelles,
Frapans des bras ſous les eſſelles :
Les miſerables porteurs d'eau,
Tremblans en l'attente du ſceau
Qui ſe remplit dans la fontaine,
Chauffent leurs mains à leur haleine :
Les plus penibles artiſans,
Par tout chagrins & deplaiſans,
Demeurent avec leurs pratiques
Les bras croiſez dans les boutiques :
Les pauvres gelez & tranſis,
Contre la terre mal aſſis,
Aux lieux publics d'une voix lente
Et d'une main ſeiche & tremblante

Demandent l'auſmone aux paſſans
Mais le froid leur glace les ſens :
Les dames ne font plus la preſſe,
Comme elles ſouloient, à la Meſſe ;
Celles qui s'écartent du feu,
La lévre paſle, & le nez bleu,
Paroiſſent toutes morfondues
En caroſſe au milieu des rues ;
Celles qui reſtent aux maiſons
Trouſſent leurs juppes aux tiſons ;
Et devant le chien & la chatte
Montrent leur cuiſſe délicate :
Le courtiſan tout tailladé
Gele dans ſon ſatin brodé :
Ceux que la pauvreté diſpence
De ſe porter à la dépence,
De bonne heure ſe vont coucher ;
Parce que le bois eſt trop cher.
On voit la bourgeoiſe proprete,
Avec ſa petite ſoubrete,
Qui trottent comme des ſouris
Deſſus le pavé de Paris.
Les carrefours ſont ſans tripieres ;
Les ſergens quittent leurs barrieres ;
Les femmes qui vendent du fruit
Au marché ne font plus de bruit :
Tout divertiſſement nous manque ;
Tabarin ne va plus en banque ;

L'hoſtel de Bourgongne eſt deſert ;
Chacun ſe tient clos & couvert.
Et moy, d'Avaux, j'en fais de meſme ;
Car j'ay le viſage ſi bleſme
Du froid que je viens d'endurer,
Que je ſuis contraint d'en pleurer :
Et bien que je ſois à mon aiſe
Auprès de toy, devant la braiſe,
Pour te conter ces accidens,
J'ay peine à deſſerrer les dents.

EPISTRE

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE MAZARIN.

Il l'entretient de l'ingratitude des gens de Province.

PRINCE éminent, qui fournis à l'hiſtoire
Ce qu'un mortel peut contenir de gloire,
Qui nous ſoutiens par la meſme vertu
Qui rend l'orgueil de l'Eſpagne abattu ;
Qui vas ternir les belles advantures
Des ſiecles vieux & des races futures,
Et qui feras refleurir en nos jours
Un ſiecle d'or qui durera toûjours ;

Souffre, au retour d'une terre ſauvage,
Qu'en petits vers je t'offre mon hommage.
De mon eſprit ne ſois pas rebuté;
Dans la province il ne s'eſt point gaſté.
Reçoy ma Muſe en eſclave zelée
Qui s'eſt toûjours pour ta gloire immolée;
Et qui conſerve encor cet agréement,
Qui fit jadis les delices d'Armand.
Certes je ſors d'un climat triſte & rude,
Où je n'ay veu que de l'ingratitude;
Où je fay vœu, ſi tu ne m'y promets
Un grand employ, de ne r'entrer jamais.
Dans ces lieux-là, comme aux lieux où nous ſommes,
Par la faveur on meſure les hommes.
Mais les humeurs different en ce point,
Qu'on ſouffre icy ceux qui ne ſervent point;
Mais en province, on mépriſe, on offence
Ceux qui pouvoient, & n'ont plus de puiſſance.
Tu peux, grand Prince, icy m'eſtre témoin
Que j'ay ſervy tout le monde au beſoin,
Quand près d'Armand, cette amante volage
Que je ſervois, me rioit au viſage.
Tous les matins on voyoit arriver,
Drus comme auteurs, Normands à mon lever;
Et pour ſervir cette race importune,
J'ay bien ſouvent hazardé ma fortune.

Tant

Tant qu'ils ont veu que faveur m'a duré,
Dieu ſçait comment ils m'ont tous honoré.
Si quelquefois j'allois dans la province,
J'eſtois par eux regalé comme un prince:
Les preſidents, qui jamais ne ſortoient
Pour viſiter, d'abord me viſitoient:
Un mois devant, on ſçavoit ma venue:
On me tiroit le chapeau dans la rue:
On m'adoroit: & les plus apparens
Payoient Dozier pour eſtre mes parens.
J'ay veu tel noble illuſtre de naiſſance,
Qui ſe vantoit d'eſtre en mon alliance;
Et me diſoit, venant m'entretenir,
L'honneur que j'ay de vous appartenir.
Mais aujourd'huy qu'on me ſent inutile,
On me regarde en noſtre bonne ville
Comme un autre homme: Et ces gens ſi ſouſmis,
Tous ces flatteurs, tous ces parfais amis,
Tous ces zelez qui me faiſoient pareſtre
Un cœur ſi franc, ont peine à me conneſtre.
Ceux qui portoient ma gloire juſqu'aux cieux,
Sont devenus meſdiſans, envieux:
Mon petit bien les met en frenezie;
Ils ne ſçauroient cacher leur jalouſie;
Avec ma ſuitte ils ont peine à me voir;
Et ces ſots-là ne peuvent concevoir
Par quelle adreſſe attrapant un croſſe,
J'ay peu mener les Muſes en carroſſe.

Tel qu'on a veu de mes bien-faits ravy,
Dit hardiment, qu'un autre l'a ſervy,
Confond les temps, ment pour ſe faire croire,
Et perd l'honneur ſans perdre la memoire :
Tel qu'on euſt veu tomber ſans mon appuy,
Voudroit me voir ſuccomber aujourd'huy ;
Qui m'adoroit, enfin me perſecute ;
Car ma fortune a fait la cullebutte.
Je ne ſuis pas pourtant ſi ruyné
Qu'un peuple ingrat ſe l'eſt imaginé.
Tu m'as aimé, grand Prince, que j'adore !
Et je ſens bien que tu m'aymes encore.
Le bon accueil que tu me fais par tout,
De tous tes gens m'a fait venir à bout.
Ils ſçavent bien l'amour que je te porte,
Quand on leur dit que je ſuis à ta porte,
Où pour tout but je cherche à me montrer ;
Aſſez ſouvent ils me laiſſent entrer
Dans l'anti-chambre & dans la garderobe,
Où le coup d'œil par fois je te dérobe.
En tel rencontre ils m'ont ſi bien traitté,
Que tout le jour j'en ay pris vanité.
Quelques Normands plantez ſur ton paſſage
Ont veu deux fois diſcerner mon viſage :
Appellé là d'un garde à haute voix,
Ils ont penſé que tu me demandois :
Et s'attrapans avec ces apparences,
Ils me faiſoient de grandes reverences,

Juſqu'à Rouen le bruit en eſt allé ;
De complimens on m'en a regallé ;
Et comme enfin cela ſert à ma gloire,
Je ſouffre tout, & les laiſſe tout croire.
Si tu voulois m'eſtre un peu complaiſant,
Nous leur ferions un tour aſſez plaiſant :
Car que t'importe, ô grand & ſage Prince,
Que nous duppions des hommes de Province ?
Quand près de toy je me pourray couler,
Fay quelquefois ſemblant de me parler ;
En important, je preſteray l'oreille
A cette feinte, & tu verras merveille.
Si nos Normands dans ce prochain hyver,
Après cela, ne ſont à mon lever ;
Si mes jaloux, trompez par l'apparence,
N'ont à mes yeux encore l'impudence
De proteſter que ce ſont purs effects
De ma vertu, comme de leurs ſouhaits ;
Si mes ingrats, dans le mois de decembre,
Ne viennent tous me jurer dans ma chambre
Qu'à mes bontez ils doivent tout leur bien,
Reproche-moy que je n'y connois rien.

EPISTRE

A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER.

Il luy demande une abolition pour ſes neveux qui ont tué un brave.

SACRE' Miniſtre, en qui le ciel a mis
Toute la force & l'honneur de Themis ;
Qui mieux que tous, marchant droit ſur ſes traces
Fais la Juſtice, & fais auſſi les graces ;
Divin Seguier, dont l'extrême bonté
Fait tout mon bien & ma félicité,
Tu vois ma peine, & tu ſçais mes affaires.
Pour mes pechez, Dieu m'a donné des freres ;
Et des neveux, dont je ſuis accablé.
Sans ton appuy, j'aurois l'eſprit troublé :
Car tous les jours ces bourreaux domeſtiques
Auprès de toy me donnent cent practiques.
Et ta bonté, pour leurs fols intereſts,
Prodigue en vain ſa cire & ſes arreſts ;
De jour en jour ces legeres cervelles
Par le courrier font demandes nouvelles.
S'ils eſtoient morts, je vivrois trop heureux ;
Car je n'ay peine au monde que pour eux.

Mais ne crains pas que le ciel m'en delivre :
Pour mes pechez, il veut les laiſſer vivre.
Ils n'ont chagrin, ny bile, ni ſoucy ;
Et je les trouve en tous lieux comme icy.
J'eſquive en vain : cette maudite race,
Qui m'enveloppe enfin dans ſa diſgrace,
Va m'épuiſer d'argent & de credit ;
Et Larrivé me l'avoit bien predit.
Ces mal-heureux, qui ſentent leur reſſource,
Tendent toûjours quelque piege à ma bourſe ;
Et la rendroient legere comme vent,
Sans les gratis que j'excrocque ſouvent,
Et qui feroient enſemble groſſe ſomme.
Melchiſedech eſtoit un heureux homme,
Et ſon bon-heur eſt l'objet de mes vœux ;
Car il n'avoit ny freres ny neveux.
Ceux qu'on croit miens, ont eſté, par malice,
Ou ſuppoſez ou changez en nourrice ;
Et j'aurois lieu de les deſavouer
Quand par leur cœur on me les vient louer.
Je me ſens bien, & je ne m'en puis taire ;
Je ſuis poltron, & je connois mon frere ;
Et l'on me berne avec un ton mocqueur
Quand on me dit, Vos neveux ont du cœur.
Admire icy le bizarre caprice
De mon deſtin : j'implore ta juſtice,
Divin Seguier, d'autant plus hardiment,
Que de nos maux je te croy l'inſtrument.

Ouy ; je ſouſtiens que ta cire puiſſante
De nos malheurs fut la cauſe innocente.
Elle m'accable, elle me fait mourir ;
Elle peut ſeule auſſi me ſecourir.
Car, ſuppoſé que ces neveux ſoient noſtres ;
Et qu'en leur place on n'en ait point mis d'autres,
Jamais ſans toy leurs courages bouillans
N'euſſent acquis le tiltre de vaillans.
Quand tu me fis mon pere gentil-homme
A mon retour du voyage de Romme,
Avec l'honneur, tu gliſſas un poiſon
Très-dangereux, qui gaſta ma maiſon.
Non ſans chagrin j'oyois ſouvent ma mere
Noble de ſang, reprocher à mon pere
Qu'il n'eſtoit pas de meſme qualité ;
Et je me mis enfin de ſon coſté :
Je te preſſay, tu me fus favorable ;
Et ta faveur m'a rendu miſerable.
D'un advocat tu fis un eſcuyer,
D'où naiſt le mal qu'il me faut eſſuyer.
Nos gens monſtroient, eſtant gens de pratique,
Deſſus la ſcene un eſprit pacifique :
Ton ſceau d'abord en fit d'autres acteurs ;
Et leurs enfans, qui ſe ſont fais bretteurs ;
Pour ſignaler leur nobleſſe nouvelle,
Sots comme oyſons, ont mis dans leur cervelle

Qu'il leur falloit à coups de piſtolet
Tuer un brave ; & je voy qu'ils l'ont fait.
Ce brave là vivoit à l'eſtourdie :
C'eſtoit le fleau de noſtre Normandie :
C'eſtoit un brave inſolent & mutin,
Qui de maint brave acheva le deſtin.
Nos bons voiſins deffendoient ſa hantiſe
A leurs enfans ; & mainte barbe griſe
Avoit prédit qu'un jour un coup fatal
Déroberoit la vie à ce brutal.
Mais pluſt au Ciel, qui les bons vœux ſeconde ;
Qu'une autre main en euſt purgé le monde !
C'eſtoit un monſtre, il le faut confeſſer :
Mais de ſa mort j'aurois peu me paſſer ;
Et mes neveux ſeroient des ridicules
S'ils prétendoient paſſer pour des Herculeſ.
Enfin ſa mort m'acheve autant que luy :
Car, conſumé de chagrin & d'ennuy,
Je ſens encor ma bourſe conſumée ;
Ce qui ſur tout rend ma bile enflammée.
En meſme temps je plaide en quatre endroits ;
A cent voleurs il faut payer des droits.
J'ente par tout requeſte ſur requeſte,
Et tous les jours je fais nouvelle enqueſte ;
Pour valider mes évocations,
Je me ruyne en informations,
Je me ruyne en ſergens, en voyages,
En gros verbaux de cent cinquante pages ;

Et ce qui rend tous plaideurs ébahis,
Je me ruyne en teſmoins du païs :
Ils ſont ſi chers depuis ces derniers troubles,
Que les teſtons y ſont moins que les doubles.
Sage Seguier, dans peu, ſi tu voulois,
De ces écueils tu me dégagerois :
Tu guerirois avec un peu de cire
Un mal preſſant, qui toûjours devient pire :
Avec cinq ſols, pour moy tu ferois plus
Que je ne puis avec deux mil eſcus.
Haſte toy donc de ſceller une grace
A ces neveux, qui leurs crimes efface.
Puis qu'à tes yeux ils n'ont point de noirceur,
Puiſque le mort a paru l'aggreſſeur,
Puiſque ſa mere elle meſme nous monſtre
Que ce ne fut ny duel ny rencontre,
Que j'ay ſuivy ſes informations,
Qu'on nous fait grace à ces conditions,
Aboly tout, caſſe tout comme un verre.
Voy que, de plus, nous eſtions dans la guerre,
Et qu'ils eſtoient de contraires partis.
Scelle donc viſte, & donne le gratis.

SAINT AMANT.

MARC ANTOINE GERARD DE S. AMANT, Poëte François, natif de Rouen, de l'Académie Françoiſe, a vêcu dans le dernier Siécle avec quelque réputation, que ſes ouvrages lui ont acquis : car, encore qu'il n'eût pas étudié, ou plutôt qu'il n'eût pas paſſé ſous la férule, comme il le dit lui-même, il a montré ce que peut un eſprit libre & facile ſans le ſecours de l'étude. On dit qu'ayant vêcu aſſez librement pendant ſa vie, il devint fort ſage dans ſes dernieres années : on prétend que c'eſt à ſa miſere qu'il eſt redevable de ſon retour à la ſageſſe. Quoiqu'il en ſoit, la crainte de Dieu qu'il eut ſur la fin de ſes jours, le fit préparer à une mort plus réguliere que n'avoit été ſa vie. Il mourut l'an 1660, ou 1661. *S. Amant* récitoit fort bien des vers; mais il y avoit beaucoup de défauts dans ceux qu'il faiſoit; & c'eſt de lui dont Gombauld a voulu parler dans cette Epigramme:

TES vers ſont beaux quand tu les dis;
Mais ce n'eſt rien quand je les lis.

Tu ne peux pas toûjours en dire ;
Fais-en donc que je puiſſe lire.

Il étoit fils d'un gentilhomme verrier, & Mainard fit cette Epigramme contre lui :

VOSTRE nobleſſe eſt mince ;
Car ce n'eſt pas d'un prince,
Daphnis, que vous ſortez.
Gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualitez.

On attribue à *S. Amant* un bon mot qu'on ne ſera pas fâché de voir ici. *S. Amant* ſe trouva un jour dans une compagnie, où il ſe rencontra un homme qui avoit les cheveux noirs & la barbe blanche : & comme cette différence paroiſſoit aſſez bizarre à la compagnie, & que chacun en demandoit la raiſon, *S. Amant* ſe retourna devers cet homme, & lui dit : *Apparemment, Monſieur, vous avez plus travaillé de la mâchoire que du cerveau.*

SAINT AMANT.

LA SOLITUDE

A ALCIDON.

O QUE j'ayme la ſolitude !
Que ces lieux ſacrez à la nuit,
Eſloignez du monde & du bruit,
Plaiſent à mon inquietude !
Mon Dieu ! que mes yeux ſont contens
De voir ces bois, qui ſe trouverent
A la nativité du temps,
Et que tous les ſiecles reverent,
Eſtre encore auſſi beaux & vers,
Qu'aux premiers jours de l'univers !

UN gay Zephire les careſſe
D'un mouvement doux & flatteur ;
Rien que leur extreſme hauteur

Ne fait remarquer leur vieilleſſe.
Jadis Pan & ſes demy-Dieux
Y vindrent chercher du refuge ;
Quand Jupiter ouvrit les cieux
Pour nous envoyer le deluge ;
Et ſe ſauvant ſur leurs rameaux,
A peine virent-ils les eaux.

QUE ſur cette eſpine fleurie,
Dont le printemps eſt amoureux,
Philomele au chant langoureux
Entretient bien ma réverie !
Que je prens de plaiſir à voir
Ces monts pendants en precipices ;
Qui, pour les coups du deſeſpoir,
Sont aux malheureux ſi propices,
Quand la cruauté de leur ſort
Les force à rechercher la mort !

QUE je trouve doux le ravage
De ces fiers torrents vagabonds,
Qui ſe précipitent par bonds
Dans ce valon vert & ſauvage !
Puis gliſſans ſous les arbriſſeaux,
Ainſi que des ſerpens ſur l'herbe,
Se changent en plaiſans ruiſſeaux,
Où quelque Naïade ſuperbe

Regne, comme en ſon lict natal,
Deſſus un throſne de chriſtal !

QUE j'ayme ce mareſts paiſible !
Il eſt tout bordé d'aliziers,
D'aulnes, de ſaules, & d'oziers,
A qui le fer n'eſt point nuiſible.
Les Nymphes, y cherchans le frais,
S'y viennent fournir de quenouilles,
De pipeaux, de joncs, & de glais,
Où l'on voit ſauter les grenouilles,
Qui de frayeur s'y vont cacher
Si toſt qu'on veut s'en approcher.

LA cent mille oyſeaux aquatiques
Vivent, ſans craindre, en leur repos;
Le giboyeur fin & diſpos
Avec ſes mortelles pratiques:
L'un, tout joyeux d'un ſi beau jour,
S'amuſe à becqueter ſa plume;
L'autre allentit le feu d'Amour
Qui dans l'eau meſme le conſume;
Et prennent tous innocemment
Leur plaiſir en cet élement.

JAMAIS l'eſté, ny la froidure
N'ont veu paſſer deſſus cette eau
Nulle charette ny batteau,

Depuis que l'un & l'autre dure !
Jamais voyageur alteré
Ny fit ſervir ſa main de taſſe :
Jamais chevreuil deſeſperé
N'y finit ſa vie à la chaſſe :
Et jamais le traiſtre hameçon
N'en fit ſortir aucun poiſſon.

QUE j'ayme à voir la decadence
De ces vieux chaſteaux ruinez,
Contre qui les ans mutinez
Ont déployé leur inſolence !
Les Sorciers y font leur Sabat :
Les Demons follets s'y retirent ;
Qui d'un malicieux ébat
Trompent nos ſens, & nous martirent ;
Là ſe nichent en mille trous
Les couleuvres & les hyboux.

L'ORFRAYE, avec ſes cris funebres ;
Mortels augures des deſtins,
Fait rire & dancer les Lutins
Dans ces lieux remplis de tenebres.
Sous un chevron de bois maudit,
Y branle le ſquelette horrible
D'un pauvre amant qui ſe pendit
Pour une bergere inſenſible ;

Qui d'un ſeul regard de pitié
Ne daigna voir ſon amitié.

Aussi le ciel, juge équitable,
Qui maintient les loix en vigueur,
Prononça contre ſa rigueur
Une ſentence épouventable:
Autour de ces vieux oſſemens,
Son ombre, aux peines condamnée,
Lamente en longs gemiſſemens
Sa mal-heureuſe deſtinée;
Ayant, pour croiſtre ſon effroy,
Tousjours ſon crime devant ſoy.

La ſe trouvent ſur quelques marbres
Des deviſes du temps paſſé;
Icy l'âge a preſque effacé
Des chiffres taillez ſur les arbres;
Le plancher du lieu le plus haut
Eſt tombé juſques dans la cave,
Que la limace & le crapaut
Souillent de venin & de bave:
Le lierre y croiſt au foyer
A l'ombrage d'un grand noyer.

La deſſous s'eſtend une voûte,
Si ſombre en un certain endroit,
Que, quand Phebus y deſcendrois,

Je penſe qu'il n'y verroit goutte :
Le Sommeil aux peſans ſourcis,
Enchanté d'un morne ſilence,
Y dort, bien loing de tous ſoucis,
Dans les bras de la Nonchalence,
Laſchement couché ſur le dos
Deſſus des gerbes de pavos.

AU creux de cette grotte freſche,
Où l'Amour ſe pourroit geler,
Echô ne ceſſe de bruſler
Pour ſon amant froid & reveſche.
Je m'y coule ſans faire bruit ;
Et par la celeſte harmonie
D'un doux lut, aux charmes inſtruit,
Je flatte ſa triſte manie,
Faiſant repeter mes accords
A la voix qui luy ſert de corps.

TANTOST, ſortant de ces ruines,
Je monte au haut de ce rocher,
Dont le ſommet ſemble chercher
En quel lieu ſe font les bruines :
Puis je deſcends tout à loiſir
Sous une falaize eſcarpée,
D'où je regarde avec plaiſir
L'onde qui l'a preſque ſappée

Juſqu'au

Juſqu'au ſiege de Palemon ;
Fait d'eſponges & de limon.

QUE c'eſt une choſe agreable
D'eſtre ſur le bord de la mer,
Quand elle vient à ſe calmer
Après quelque orage effroyable ;
Et que les chevelus Tritons,
Hauts, ſur les vagues ſecouées,
Frapent les airs d'eſtranges tons
Avec leurs trompes enrouées,
Dont l'éclat rend reſpectueux
Les vents les plus impetueux !

TANTOST l'onde brouillant l'arène ;
Murmure & fremit de courroux,
Se roullant deſſus les cailloux
Qu'elle apporte, & qu'elle r'entraine :
Tantoſt elle eſtale en ſes bors,
Que l'ire de Neptune outrage,
Des gens noyez, des monſtres morts,
Des vaiſſeaux briſez du naufrage,
Des diamans, de l'ambre gris,
Et mille autres choſes de pris :

TANTOST, la plus claire du monde,
Elle ſemble un miroir flottant,
Et nous repreſente à l'inſtant

Encore d'autres cieux ſous l'onde ;
Le Soleil s'y fait ſi bien voir,
Y contemplant ſon beau viſage,
Qu'on eſt quelque temps à ſçavoir
Si c'eſt luy-meſme, ou ſon image ;
Et d'abord il ſemble à nos yeux
Qu'il s'eſt laiſſé tomber des cieux.

BERNIERES, pour qui je me vante
De ne rien faire que de beau,
Reçoy ce fantaſque tableau
Fait d'une peinture vivante.
Je ne cherche que les deſerts,
Où, reſvant tout ſeul, je m'amuſe
A des diſcours aſſez diſerts
De mon Genie avec la Muſe :
Mais mon plus aymable entretien
C'eſt le reſſouvenir du tien.

TU vois dans cette Poëſie,
Pleine de licence & d'ardeur,
Les beaux rayons de la ſplendeur
Qui m'eſclaire la fantaiſie.
Tantoſt chagrin, tantoſt joyeux,
Selon que la fureur m'enflame,
Et que l'objet s'offre à mes yeux,
Les propos me naiſſent en l'ame,

Sans contraindre la liberté
Du Demon qui m'a tranſporté.

O que j'ayme la ſolitude !
C'eſt l'élement des bons eſprits ;
C'eſt par elle que j'ay compris
L'art d'Apollon ſans nulle eſtude.
Je l'ayme pour l'amour de toy,
Connoiſſant que ton humeur l'ayme ;
Mais, quand je penſe bien à moy,
Je la hay pour la raiſon meſme ;
Car elle pourroit me ravir
L'heur de te voir & te ſervir.

LA DESBAUCHE.

NOUS perdons le temps à rimer ;
Amis ; il ne faut plus chommer.
Voicy Bacchus qui nous convie
A mener bien une autre vie.
Laiſſons là ce fat d'Apollon ;
Chions dedans ſon violon.
Nargue du Parnaſſe & des Muſes ;
Elles ſont vieilles & camuſes :

Nargue de leur ſacré ruiſſeau ;
De leur archet, de leur pinceau ;
Et de leur verve poëtique
Qui n'eſt qu'une ardeur frenetique.
Pegaſe enfin n'eſt qu'un cheval.
Et pour moy, je croy, cher Laval,
Que qui le ſuit & luy fait feſte,
Ne ſuit, & n'eſt rien qu'une beſte.

MORBIEU ! comme il pleut là dehors !
Faiſons pleuvoir dans noſtre corps
Du vin ; tu l'entens ſans le dire ;
Et c'eſt là le vray mot pour rire.
Chantons, rions, menons du bruit ;
Beuvons icy toute la nuit,
Tant que demain la belle Aurore
Nous trouve tous à table encore.
Loing de nous ſommeil & repos.
Boiſſat, lors que nos pauvres os
Seront enfermez dans la tombe
Par la Mort, ſous qui tout ſuccombe ;
Et qui nous pourſuit au galop,
Las ! nous ne dormirons que trop.
Prenons de ce doux jus de vigne.
Je voy Faret qui ſe rend digne
De porter ce Dieu dans ſon ſein ;
Et j'approuve fort ſon deſſein.

BACCHUS ! qui vois noſtre deſbauche,
Par ton ſainct portrait que j'eſbauche
En m'enluminant le muſeau
De ce trait que je boy ſans eau,
Par ta couronne de lierre,
Par la ſplendeur de ce grand verre,
Par ton Thirſe tant redouté,
Par ton éternelle ſanté,
Par l'honneur de tes belles feſtes,
Par tes innombrables conqueſtes,
Par les coups non donnez, mais bûs,
Par tes glorieux attribûs,
Par les hurlemens des Menades,
Par le haut gouſt des carbonnades,
Par tes couleurs, blanc & clairet,
Par le plus fameux cabaret,
Par le doux chant de tes orgies,
Par l'eſclat des trongnes rougies,
Par table ouverte à tout venant,
Par le bon careſme-prenant,
Par les fins mots de ta cabale,
Par le tambour & la cymbale,
Par tes cloches qui ſont des pots,
Par tes ſouſpirs qui ſont des rots,
Par tes hauts & ſacrez miſteres,
Par tes furieuſes pantheres,
Par ce lieu ſi frais & ſi doux,
Par ton boucq paillard comme nous,

Par ta groſſe garce Ariane ;
Par le vieillard monté ſur l'aſne ;
Par les Satyres tes couſins,
Par la fleur des plus beaux raiſins,
Par ces biſques ſi renommées,
Par ces langues de bœuf fumées,
Par ce tabac ton ſeul encens,
Par tous les plaiſirs innocens,
Par ce jambon couvert d'eſpice ;
Par ce long pendant de ſauciſſe,
Par la majeſté de ce broc,
Par maſſe, toppe, cric & croc,
Par ceſte olive que je mange,
Par ce gay paſſeport d'orange,
Par ce vieux fromage pourry ;
Bref, par Gillot ton favory,
Reçoy nous dans l'heureuſe trouppe
Des francs Chevaliers de la Couppe ;
Et, pour te monſtrer tout divin,
Ne la laiſſe jamais ſans vin.

L'ENAMOURE'.

PARBIEU ! j'en tiens ; c'eſt tout de bon.
Ma libre humeur en a dans l'aile,
Puis que je prefere au jambon
Le viſage d'une donzelle.
Je ſuis pris dans le doux lien
De l'archerot Idalien.
Ce Dieutelet, fils de Cyprine,
Avecques ſon arc my-courbé
A feru ma rude poitrine,
Et m'a fait venir à jubé.

MON eſprit a changé d'habit ;
Il n'eſt plus veſtu de reveſche ;
Il ſe r'affine & ſe fourbit
Aux yeux de ma belle cheveſche ;
Plus aigu, plus clair & plus net
Qu'une dague de cabinet,
Il eſtocade la triſteſſe ;
Et la chaſſant d'autour de ſoy ;
Se vante que la politeſſe
Ne marche plus qu'avecques moy.

JE me fay friſer tous les jours ;

On me releve la mouſtache ;
Je n'entrecoupe mes diſcours
Que de rots d'ambre & de piſtache ;
J'ay fait banqueroute au petun ;
L'excès du vin m'eſt importun,
Dix pintes par jour me ſuffiſent ;
Encore, ô falotte beauté,
Dont les regards me déconfiſent,
Eſt-ce pour boire à ta ſanté.

LA NAISSANCE DE PANTAGRUEL.

Pour une Maſcarade.

LE JOUR que je naſquis, on vit pleuvoir du ſel.
Le Soleil, en faiſant ſon tour univerſel,
De la ſoif qu'il ſouffrit, beut quaſi toute l'onde,
Et penſa d'un ſeul trait avaller tout le monde:
De la ſont provenus tant d'abyſmes ſans eaux;
De là ſont dérivez tant de rouges-muſeaux,
Qui, d'un goſier ardent que rien ne deſaltere,
S'occupent ſans relaſche au bacchique myſtere.
L'air, beaucoup plus en feu qu'au temps de Phaëton,
En cracha ſur ſa barbe auſſi blanc que cotton.
Et la nuict de devant, on vit avec merveille
Briller une comette en forme de bouteille,
Pour preſage certain, non de mortalité
Comme les autres ſont, mais de pleine ſanté;
J'entens de ces ſantez que l'on fait a la table,
Et par qui l'homme eſt dit animal raiſonnable.
Ce beau mignon Troyen, ce ſommelier des Dieux,
Avec la jeune Hebé, verſant à qui mieux-mieux,
Se laſſerent les bras à leur remplir la coupe;
Et Jupiter en fut yvre comme une ſoupe.

Le grand Maſtin celeſte en devint enragé.
Le ſucre de Madere en poivre fut changé,
Les gigots de mouton en jambons de Majence.
La terre eut le hocquet, elle en cria vengence.
Et la nature meſme, en ardeur s'exhalant,
Se vit preſte à mourir de la mort de Rolant:
Si bien qu'à mon exemple, ainſi que dit l'hiſtoire,
Par tout à gueule ouverte on demandoit à boire,
A BOIRE, A BOIRE.

SONNET.

ASSIS ſur une fagot, une pipe à la main ;
Triſtement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixes vers terre, & l'ame mutinée,
Je ſonge aux cruautez de mon ſort inhumain.

L'ESPOIR, qui me remet du jour au lendemain,
Eſſaye à gaigner temps ſur ma peine obſtinée,
Et me venant promettre une autre deſtinée,
Me fait monter plus haut qu'un Empereur Romain.

MAIS à peine cette herbe eſt-elle miſe en cendre,
Qu'en mon premier eſtat il me convient deſcendre,
Et paſſer mes ennuis à redire ſouvent :

NON, je ne trouve point beaucoup de difference
De prendre du tabac, à vivre d'eſperance ;
Car l'un n'eſt que fumée, & l'autre n'eſt que vent.

LA CREVAILLE.

QU'ON m'apporte une bouteille,
Qui d'une liqueur vermeille
Soit teinte juſqu'à l'orlet,
Afin que, ſoubs cette treille,
Ma ſoif la prenne au colet.

IL faut faire tabagye,
Et celebrer une orgye
A ce Bromien divin,
Luy preſentant pour bougie
Un hanap enflé de vin.

LACQUAY, fringue bien ce verre;
Fay que l'eſclair du tonnerre
Soit moins flamboyant que luy:
Ce ſera le cimeterre
Dont j'eſgorgeray l'Ennuy.

VOYEZ le ſang qui dégoutte.
Il eſt, il eſt en déroute,
Ce lâche & ſobre Demon;
Et je veux bien qu'on me berne,
S'il n'en a dans le poulmon.

Sus donc, qu'on chante victoire :
Et que ce grand mot d'à boire,
Mette tant de pots à ſec,
Qu'une éternelle memoire
S'en puiſſe exercer le bec.

Hurlons comme les Menades :
Ces airs, qu'en leurs ſerenades
Les amoureux font ouyr,
Au milieu des carbonnades
Ne ſçauroient nous resjouyr.

Bacchus ayme le deſordre ;
Il ſe plaiſt à voir l'un mordre,
L'autre braire & grimaſſer,
Et l'autre en fureur ſe tordre
Sous la rage de danſer.

Il veut qu'icy de Panthée
La mort ſoit repreſentée
A la gloire du bouchon ;
Et qu'au lieu de cet Athée,
L'on demembre ce couchon.

Que dis-je ? ô ! que j'ay la veue
De jugement deſpourveue !

Parbieu ! c'eſt un marcaſſin ;
Dont la trongne reſolue
Nous morgue dans ce baſſin.

A voir ſa gueule fumante,
Il m'eſt advis qu'il ſe vante ;
En grondant mille deffis,
Que du ſanglier d'Erymante
Il deſcend de pere en fils.

Il pourroit venir du diable
Avec ſa mine effroyable ;
Si ſe verra-t'il chocqué,
Et d'une ardeur incroyable
Par nous defait & mocqué.

Ainsi, pour comble de joye ;
Du faux Renard de Savoye
Puiſſions-nous venir à bout ;
Et mieux qu'on ne fiſt à Troye ;
Dans Thurin ſaccager tout !

Ainsi puiſſe en Italie,
Avant qu'un avril r'allie
L'eſpine & le roſſignol,
De tout poinct eſtre avilie
La fierté de l'Eſpagnol !

O ! que la desbauche est douce !
Il faut qu'en faisant carrousse,
Ma fluste en sonne le pris ;
Et que sur Pegasse, en housse,
Je la monstre aux beaux esprits.

Celui qui forgea ces rimes,
Dont Bacchus fait tous les crimes
C'est ce bon & digne gros,
Qui voudroit que les abysmes
Se trouvassent dans les brocs.

EPIGRAMME.

Sur un Eſcrivain de Gaſcogne.

CE petit Fanfaron à l'œillade eſchappée;
Qui fait le grand autheur, & n'eſt qu'un animal;
Dit qu'il trenche ſa plume avecque ſon eſpée;
Je ne m'eſtonne pas s'il en eſcrit ſi mal.

EPIGRAMME.

Pour Maiſtre Adam.

ON peut dire en tout l'univers;
Voyant les beaux eſcrits que Maiſtre Adam nous offre,
Qu'il s'entend à faire des vers
Comme il s'entend à faire un coffre.

DE BREBEUF.

JAMAIS homme n'a travaillé avec moins de ſanté, & n'a eu des engagemens plus incompatibles avec l'étude que le célébre M. DE BREBEUF, natif de Rouen, & gentilhomme : Car, malgré une fiévre maligne & opiniâtre de vingt années, il a fait des ouvrages qui ont paru le fruit d'une ſanté la plus parfaite. Outre les petites pieces de Poëſies qu'on verra ci-après, il a traduit la *Pharſale de Lucain*, qu'il a ſi exactement ſuivie dans ſa traduction, qu'on peut dire de lui qu'il eſt un très-bon copiſte d'un mauvais original. Et quoiqu'il n'y ait jamais eu de Poëte plus loué & plus blâmé que M. *de Brebeuf*, on peut cependant dire qu'il avoit le génie fort élevé, & l'imagination fort vive & fort féconde. Feu M. de Corneille avoit tant d'eſtime pour ces quatre vers de la Pharſale, qu'il auroit volontiers donné,

à ce qu'il disoit, deux de ses meilleures pièces pour les avoir faits :

C'est de là que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux ;
Et par des traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Monsieur *de Brebeuf* naquit en 1621, & mourut en 1663, agé de 43 ans.

DE BREBEUF.

Réponce à une Lettre de Mademoiſelle de G.

En Vers libres.

VOUS demandez pourquoy je vous voy rarement,
Vous que de mille appas la nature a pourveue.
Et moy je vous demande un peu plus juſtement,
Helas ! pourquoy vous ay-je veue ?

VIEN me voir, dites-vous, j'ayme ton entretien.
Cela ne couſte rien à dire :
Mais vous prenez mon cœur, & moy je ne prens rien,
Et marchand qui perd ne peut rire.

SI vous pouviez ſçavoir ce que peſent vos coups,
Si vous aviez un peu l'honneur de vous connoiſtre ;
Vous nous conſeilleriez peut-eſtre
De ne nous jouer pas à vous.

MAIS en l'âge que vous avez,
Vous ne ſçavez encor ce que vous ſçavez faire :
Ou du moins, ſi vous le ſçavez,
La pitié ne vous touche guere.

QUE mon cœur ſoit malade, ou qu'il ſe porte bien ;
Vous eſtes à peu près tendre comme une roche ;
Et ſi-toſt que je vous approche,
Vous luy donnez cent coups, & vous n'en ſentez rien.

OUY, vous avez une ame & ſi forte & ſi ſaine,
Et tous ſes mouvemens ſont ſi bien compoſez,
Que la peine que vous cauſez
Ne vous cauſe jamais de peine.

A vos yeux mille & mille fois
Les miens ont expliqué mes douleurs nompareilles ;
Mais, helas ! c'eſt en vain qu'on leur parle François,
Vos yeux ne ſont pas vos oreilles.

C'EST ainſi que de tous mes maux
Juſqu'icy vous eſtes émue :
Moy je ſuis un peu tendre à ces rudes aſſauts,
Et je meurs ſi-toſt qu'on me tue.

SI vos yeux ne me diſoient rien,
S'ils me laiſſoient en patience,
S'ils eſtoient un peu gens de bien,
S'ils avoient quelquefois un peu de conſcience ;

JE ſerois de bon cœur près de vous attaché,
Pour le moins ſept jours la ſemaine :
Et ſi ne vous voir pas eſt mon plus grand peché,
C'eſt auſſi ma plus grande peine.

MAIS de ces doux tyrans la puiſſance maiſtriſe
Et le plus fort & le plus fin :
Et malheur à toute franchiſe
Qu'ils rencontrent en leur chemin.

POUR aſſujettir les eſprits,
Et mettre le repos en une eſtrange riſque ;
Aux yeux les plus beaux de Paris,
Vos yeux en un beſoin donneroient quinze & biſque.

AUSSI, graces à vos appas,
Mon cœur & ma raiſon ſont en mauvais ménage ;
Mon viſage abbatu ne ſera connoiſt pas,
Tant il a changé de viſage.

ME faire ſans regret inceſſamment gemir ;
Cela ſent un peu la cruelle.
Il vous ſemble, ma foy, qu'on ne doit plus dormir,
A cauſe que vous eſtes belle.

JE ſçay que vous avez contre la liberté
Tous les riches talents d'une ame grande & haute ;
Je ſçay que vous avez une extrême beauté ;
Mais enfin ce n'eſt pas ma faute.

CE grand merite ſi connû
Ne rend pas pour cela mes peines legitimes:
Et pour vous en parler d'un air tout ingenu,
Vos vertus ne ſont pas mes crimes.

EN vain, me dira-t'on, je me plains de vos coups;
On ne m'addreſſe pas une atteinte ſi belle:
A faire ſeulement des captifs comme nous,
Le jeu ne vaut pas la chandelle.

MAIS, ô la belle invention!
Le ſouverain remede au mal-heur que j'eſprouve!
Certes, je ne ſçay pas ſi l'on me cherche, ou non;
Mais je ſens bien que l'on me trouve.

BIEN que vos yeux vous ſoient garands,
Que ſur les plus polis vous avez la victoire,
Je ne gaſte point voſtre gloire;
Et les petits profits ne nuiſent point aux grands.

POUR le moins, je ſerviray d'ombre
A rehauſſer l'éclat de vos autres exploits:
Ou bien je ſerviray de nombre,
Lors que vous conterez vos amans par vos doigts.

ENFIN, ſi réſiſter foiblement aux combats
Que malgré vous & moy voſtre beauté me livre;
Ou ſi mourir pour vous offence vos apas,
Vous n'avez qu'à me laiſſer vivre.

JE ſçay que cette mort me mettroit bien avant
Dans le beau temple de Memoire,
Je ſçay bien qu'en mourant j'éleverois ma gloire;
Mais je mourrois en l'élevant.

CET honneur, tout brillant qu'il eſt,
Ne flatte guere mon envie:
Car on ne l'acquiert point qu'il n'en coûte la vie;
Et cette clauſe me déplaiſt.

C'EST un peu moins qu'une chimere;
Quand des traits de la mort nous ſommes entamez;
Et d'un éclat qui vient quand les yeux ſont fermez;
Les yeux qui ſont ouverts ne s'ebloüiſſent guere.

A parler franchement, s'il arrivoit un jour;
Pour avoir veu voſtre viſage,
Que je vinſſe à mourir d'amour,
Seroit-ce vivre en homme ſage?

LE pauvre garçon, diriez-vous!
Tout de bon ſa perte me touche.
Après cela, mon ſort en ſeroit bien plus doux;
Et la Parque bien moins farouche.

QUAND meſme voſtre cœur pourroit eſtre bleſſé
D'une douleur un peu plus vive,
En ſerois-je moins treſpaſſé
Pour cette pitié fugitive?

MAIS après tout, j'ay beau chercher
Dans mon experience un conſeil ſalutaire ;
Et la raiſon a beau preſcher
A qui n'a deſſein de bien faire.

OUY, mal-gré les conſeils d'une crainte fidelle,
Mal-gré ſes ſoins officieux,
Il faut bien nous reſoudre à revoir vos beaux yeux,
Et nous bruler à la chandelle.

APRE'S avoir veu les appas
Qui brillent ſur voſtre viſage,
J'ay raiſon de n'en avoir pas,
Et ſerois bien fou d'eſtre ſage.

MAIS pour adoucir le tourment
Où ma témérité m'expoſe,
Du pouvoir de vos yeux retranchez quelque choſe,
Et ne me frappez point, ou frappez doucement.

LOIN d'employer toutes vos armes
A reduire mon ame & captiver mon cœur,
Loin de m'eſtaller tous vos charmes,
Eſpargnez voſtre ſerviteur.

STANCES,

STANCES,

*A Mademoiſelle de **** ſur un papillon qui luy eſtoit entré dans l'œil.*

CE petit papillon, ce petit rien qui vole,
En ſe jettant dedans voſtre œil,
Ne fait pas un deſſein frivole,
Et ne s'entend pas mal à choiſir un cercueil.

APRE'S avoir long-temps careſſé la chandelle,
Pour en faire ſon monument,
Ah! ventre-bleu, dit-il, j'ay bien peu de cervelle
De mourir ſi honteuſement!

GARDONS de perdre noſtre mort;
Quand il nous faut perdre la vie,
Taſchons d'annoblir noſtre ſort,
Et ſongeons qu'un bel œil vaut mieux qu'une bougie.

MOURANT ainſi, j'oſe eſperer
Qu'un ſi noble trépas me va couvrir de gloire;
Par tout on va me reverer;
Et les plus beaux eſprits écriront mon hiſtoire.

JE deviendray leur entretien;

Je ſeray dignement couché dans la chronique ;
Et meſme je me promets bien
D'avoir une ſtatuë en la place publique.

TROUVER un ſi noble aſſaſſin ;
C'eſt une mort digne d'envie ;
Et c'eſt faire une belle fin,
Que de quitter ainſi la vie.

OUY, certes, à mon petit ſens ;
Bien que mon corps ſoit mince, & ma taille petite ;
Je meurs en enfant de merite,
Et comme les honneſtes gens.

MESME mon trépas a des charmes
Que le leur ne leur montre pas :
Ma mort, belle Philis, vous va couſter des larmes ;
Et vous riez de leur trépas.

EN achevant cette parole,
Auſſi-toſt dit, auſſi-toſt fait,
Cette ſubtile beſtiole
Dans voſtre œil entr'ouvert va mourir à ſouhait.

MAIS quoy ! vous pleurez tout de bon
Cette petite beſte morte.
O que ne ſuis-je papillon,
Pour eſtre pleuré de la ſorte

O que les eſprits ſont felons
Dans le cruel ſiecle où nous ſommes !
Vous pleurez pour des papillons,
Et vous ne pleurez point les hommes.

Appliquez mieux voſtre amitié ;
Soyez un peu plus équitable :
Et ſi vous ſentez la pitié,
Que ſoit pour un miſerable.

Si jamais voſtre cœur en peut faire paroiſtre
Pour les maux d'un pauvre garçon,
Les miens à vos beaux yeux ſont aiſez à connoiſtre ;
Car ils ſont tous de leur façon.

EPIGRAMME

Contre une femme qui se fardoit.

QUEL âge a cette Iris dont on fait tant de bruit,
Me demandoit Cliton n'aguere ?
Il faut, dis-je, vous satisfaire ;
Elle a vingt ans le jour, & cinquante ans la nuit.

Autre sur le mesme sujet.

AVANT-HIER Alizon partit si follement
Pour un long & fascheux voyage,
Que, sortant de chez elle avec empressement,
Elle oublia ses gans, ses dens, & son visage.

Autre ſur le meſme ſujet.

OLINDE n'a rien que de rare ;
Et qui ne vienne des cantons
Que mainte region ſepare
De celuy que nous habitons.
Sa cimarre brillante & fine
Vient du rovaume de la Chine ;
L'Inde a fourny ſon bracelet ;
Sa glace fut faite à Veniſe ;
Gennes a vendu ſon collet,
Et la Hollande ſa chemiſe ;

SES perles & ſes diamans,
Digne amorce de ſes amans,
Naiſſent au climat de l'Aurore ;
Et bien qu'opulente en bijous,
On dit qu'elle en eſpere encore
De plus inconnus parmy nous ;

ROME a fait les gans qu'elle porte ;
Dont l'odeur agreable & forte
Garde le nez des mauvais vents ;
Londres ſon habit de campagne ;
Le Gange a veû naiſtre ſes dens ;
Et tout ſon beau teint vient d'Eſpagne.

Autre ſur le meſme ſujet.

JEANNE, aucun epoux, ce dit-on,
N'eſt heureux au point qu'eſt le voſtre:
En vous ſeule, l'une après l'autre,
Il trouve Jeanne & Jeanneton.
Par une aſſez rare methode,
En vous ſeule il a, tour à tour,
Femme de nuit, femme de jour.
Ce jeu n'eſt-il pas bien commode?
Mais ce qui fait tout ſon ennuy,
C'eſt, par un deſordre incurable,
Que Jeanneton mange à ſa table,
Et que Jeannet couche avec luy.

Autre ſur le meſme ſujet.

TU DIS, penſant qu'on en rira,
Que les beautez de Lize, en tous lieux ſi vantées,
Ne ſont que beautez empruntées:
Hé bien, Cleandre, on les payra.

Autre ſur le meſme ſujet.

LISE a le teint blanc comme un œuf;
Mais il couſte plus qu'on ne penſe.
Tous les jours un viſage neuf,
Certes, c'eſt en viſage un peu trop de deſpenſe.
Si l'argoulet ſans jugement
Qui fournit à l'appointement,
Change une dupe en homme ſage,
S'il ſe laſſe d'eſtre hebeté,
Il faudra bien que Lize en cette extremité
Se ſerve de ſon vieux viſage.

Autre ſur le meſme ſujet.

TOY pour qui-Lize eſt ſans appas,
Corrige un peu ton imprudence :
Apprens, ſi tu ne le ſçais pas,
Qu'elle en a bien plus qu'on ne penſe ;
Que meſme à ſa poſterité
Elle peut rendre un grand ſervice ;
Et luy reſigner ſa beauté,
Comme on reſigne un benefice.

EPIGRAMME.

SUR UN ESPRIT BOURRU.

JUSQU'ICY, quoy que pour vous plaire
Je me ſois commandé de faire,
Je n'ay pû, Lizidor, eſtre de vos amis :
Et par des changemens eſtranges,
Quand je n'y penſe plus, je reçois vos louanges.
Helas ! quel crime ay-je commis !

EPIGRAMME

EPIGRAMME.

CONTRE UN FILOU.

COLIN, à ce qu'on dit, trois Archers inhumains
T'ayant pris à l'écart, faiſoient mal tes affaires :
Mais tu t'es finement dérobé de leurs mains.
C'eſt le moindre larcin qu'on t'ait jamais veu faire.

EPIGRAMME.

SUR UN AMANT TIMIDE.

CLEANDRE, on nous dit que ſans ceſſe
Pour les beaux yeux d'une Ducheſſe,
Chacun vous entend ſoûpirer.
Vous brûlez pour ſon beau viſage ;
Mais vous n'oſez vous declarer :
Vous eſtes fou, vous eſtes ſage.

EPIGRAMME.

SUR UN ESPRIT MAL TOURNE'.

LORS que je poliſſois la rime,
Avec une aſſez rude lime,
Tu parlois hautement de moy :
Mais je commence à te déplaire.
Courage ; je ſçay bien pourquoy ;
C'eſt que je commence à bien faire.

EPIGRAMME.

SUR UN NEZ TEINT EN CRAMOISY.

TOY qui veux railler ſottement
De ce nez de couleur de roſes,
Tu ſeras berné hautement
Si tu ne juges mieux des choſes.
Crois-tu que ce beau coloris,
Qui t'eſt un ſujet de mépris,
N'ait couſté que peu de journées ?

Non, non : cet ouvrage divin
Eſt l'ouvrage de vingt années,
Et de quatre cent muids de vin.

EPIGRAMME.

SUR UN REMORDS INTERESSÉ.

CLITON avoit commis un meurtre en pleine foire ;
Et ſon Seigneur, pour lui picqué d'affection,
Bien loin de le punir d'une action ſi noire,
Luy vouloit procurer une abolition.
Mais ſa femme auſſi-toſt luy diſt, toute éperdue :
La confiſcation de ſes biens vous eſt deue :
Quelle aveugle pitié trouble voſtre raiſon !
Ouy, dit-il ; il vaut mieux punir ſon inſolence ;
Je me rends ſon complice, en ſouffrant ſon offence.
O que ce beau remords étoit bien de ſaiſon !

ODE

Contre une inconſtante.

PHILIS, j'ay briſé ma chaîne ;
Je ne ſuis plus ſous vos loix ;
J'ay pour vous autant de haine,
Que j'eus d'amour autrefois.
Souvent je rougis de honte,
Qu'une défaite ſi prompte
M'euſt chargé de vos liens.
Vos yeux ont perdu leurs charmes ;
Et je pleure juſqu'aux larmes
Que vous donnerent les miens.

DEPUIS que la perfidie
A prophané vos appas,
Vous eſtes tant enlaidie,
Qu'on ne vous reconnoiſt pas.
Voſtre conduite infidelle,
Au lieu de m'eſtre cruelle,
M'a guéry de tous mes maux :
Mes feux deviennent mes glaces ;
Et vos attraits & vos graces
Ne ſont plus que vos deffauts.

ALLEZ donc où vous engage
Voſtre leger aſcendant.
Je n'y perds qu'une volage ;
Et je gaigne en la perdant
Une amitié plus durable
M'euſt rendu plus miſerable
Que n'ont fait vos changemens ;
Et dans ces viciſſitudes,
J'aime vos ingratitudes,
Plus que vos reſſentimens.

EN moy vous aviez fait naiſtre
Un feu qui n'ut point d'égal ;
Mais vous m'avez fait connoiſtre
Que je vous connoiſſois mal.
Voſtre humeur baſſe & legere
A cherché l'art de me plaire,
Au lieu d'aigrir mon couroux :
J'y trouve mon aſſurance ;
Et j'ay pour voſtre inconſtance,
Tout l'amour que j'eus pour vous.

O ! que mon ame changée
Change bien d'affections !
Elle a crû n'eſtre engagée
Que par vos perfections :
Mais enfin cette methode
Luy devenant incommode,

Elle ne s'en picque plus ;
Et par un nouveau caprice,
Je n'adore plus qu'un vice,
Où j'adoray cent vertus.

LEGERETE' deſirable,
Heureuſe infidelité,
Qui dans un cœur miſerable
Remet la felicité !
Voſtre bonté ſans meſure
Recompenſe avec uſure
Et mon zele & mes ferveurs ;
Et pour prix de mes tendreſſes,
Malgré vous & vos baſſeſſes,
Je reçois de vos faveurs.

DE voſtre dupe nouvelle
Mon eſprit n'eſt point jaloux :
Devenez-luy ſi fidelle,
Qu'il devienne voſtre époux.
S'il a l'honneur de vous plaire ;
Si ſes feux ont leur ſalaire,
Nous voila tous deux contents :
Pour l'injure qu'il m'a faite,
Le mal que je luy ſouhaite,
C'eſt qu'il vous plaiſe long-temps.

POURROIS-JE avoir l'ame émeue

De voir un jeune rival
Heritier de ma beveue,
Et ſucceſſeur de mon mal ?
Non, Philis ; elle eſt trop ſage,
Pour concevoir cet ombrage
D'un cœur qui brule pour vous.
Mais ſi, laſſé de ſa chaîne,
Il s'attiroit voſtre haine,
J'en pourrois eſtre jaloux.

VOSTRE cœur n'eſt pas capable
D'eſtre enflammé comme il faut.
Voſtre amant ſeroit coupable,
S'il n'avoit point de deffaut.
Graces à la deſtinée,
Son ame eſt aſſez mal née
Pour n'eſtre pas voſtre ennuy.
Donc, puis qu'il a vos tendreſſes,
Je me voy par vos careſſes
Vangé de vous & de luy.

STANCES.

De l'Inconſtance humaine.

A De vagues deſſeins l'homme eſt toûjours en proye ;
Son inſtabilité ne meurt qu'avecque luy :
Et nous voyons, Seigneur, que ſa plus douce joye
Dégenere ſouvent en ſon plus grand ennuy.

Bien que vers ſon bonheur conſtamment il s'empreſſe,
Bien qu'en ce ſeul objet il mette ſes plaiſirs,
Comme c'eſt hors de vous qu'il le cherche ſans ceſſe,
Il n'eſt rien icy bas qui fixe ſes deſirs.

A cent objets divers tour à tour il s'engage,
Et de cent tour à tour dégage ſes ſouhaits :
Ce qui fait ſon bonheur ſe change en ſon dommage,
Ce qui luy plaiſt de loin le rebute de près.

Son ame, en jouiſſant, regrete ſa pourſuite,
Se reproche ſes ſoins & ſon empreſſement :
Mais ; helas ! nous voyons qu'en changeant de conduite,
Il change de foibleſſe & d'erreur ſeulement.

LOIN de ſe prévaloir de cette experience,
D'un abus dans un autre il paſſe de ſon choix :
Son cœur préoccupé trahit ſa conſcience,
Et mille fois dépris ſe reprend mille fois.

SES déplaiſirs ſont vains ; ſes dégouts ſont ſteriles ;
Le charme des faux biens ne l'enchante pas moins ;
Et tant de ſoins perdus, tant de vœux inutiles
Ne vous redonnent point ny ſes vœux ny ſes ſoins.

A ſon propre repos ſes deſirs le refuſent :
Il gemit dans ſa chaiſne, & n'oſe la briſer ;
Il conçoit le néant des objets qui l'abuſent,
Et ne peut ſe reſoudre à ſe deſabuſer.

AINSI, toûjours flotante & toûjours incertaine,
Son ame ſe diſſipe en cent vœux differens,
Court après ſes malheurs, ſoûpire après ſa peine,
Et renonce au vray bien pour des biens apparens.

DE-là naiſt dans nos cœurs cette humeur inégale,
Qui tourne au premier ſouffle & change au gré du ſort.
A qui vit loin de vous l'inconſtance eſt fatale,
Et trouve un homme foible en l'homme le plus fort.

IL ſemble, autant de fois que la fortune change,
Que l'homme tout entier ſe change en meſme temps :
Et des ſuccez divers cette enchaiſnure étrange
Montre en un homme ſeul cent hommes differens.

Foible dans le bonheur, foible dans la diſgrace;
Tantoſt il eſt ſuperbe & tantoſt abbatu;
Dans le calme flateur on le voit plein d'audace,
Et dans le moindre orage on le voit ſans vertu.

On voit ſon ſeul orgueil croiſtre par vos largeſſes:
Son cœur fait ſes pechez de toutes vos faveurs;
Et s'il faut qu'il vous force à punir ſes baſſeſſes,
Son cœur fait ſes pechez de toutes vos rigueurs.

Tout met dans ſon eſprit des revoltes ſecrettes;
Tout luy ſert de matiere à ſes iniquitez:
Tantoſt il perd le fruit des biens que vous luy faites,
Tantoſt il perd le fruit de vos ſeveritez.

Mais la ſource, après tout, de ſa folle inconſtance
N'eſt pas toute au dehors dans les divers ſujets:
Il en porte en ſon cœur la funeſte ſemence;
Et ſans changer de ſort, il change de projets.

Il veut, il ne veut pas: il accorde, il refuſe;
Il écoute la haine, il conſulte l'amour;
Il aſſure, il retracte; il condamne, il excuſe;
Et le meſme objet plaiſt & déplaiſt tour à tour.

Sur tout, ſi quelquefois ſe montrant à ſoy-meſme,
Des crimes de ſa vie il ſe trouve étonné,
L'horreur d'avoir aigry votre pouvoir ſuprême
Eſt un ennuy qui meurt auſſi-toſt qu'il eſt né.

CET enfant malheureux d'un trouble peu ſincere
N'eſt pas ſi-toſt conceu, qu'il ſe voit rebuté :
Il prend droit rarement de ſurvivre à ſon pere ;
Ou, s'il peut luy ſurvivre, il eſt mal écouté.

NON qu'à parler encor ſans ceſſe il ne s'efforce :
Mais d'autres entretiens en étouffent la voix ;
Et de ſes paſſions l'imperieuſe amorce
Le rengage bien-toſt ſous leurs injuſtes loix.

AINSI l'homme inſenſé ſans tréve & ſans relâche
Va du remords au crime, & du crime au remords ;
Il peche, il s'en repent ; il s'emporte, il s'en fâche :
Mais ces vaines douleurs n'ont que de vains efforts.

QUEL moyen, Dieu puiſſant, d'engager ce volage
A pourſuivre un bonheur digne de l'enflâmer ?
Sans doute il doit en vous chercher cet avantage ;
Et, pour eſtre conſtant, il n'a qu'à vous aimer.

SI-TOST qu'à ce beau feu ſon ame ſe dévoue ;
Il fait un bon uſage & des biens & des maux :
Heureux dedans la pourpre, heureux parmy la boue,
Il trouve ſon repos juſques dans ſes travaux.

LOIN de ſe pardonner l'abus de vos largeſſes,
Son cœur fait ſa vertu de toutes vos faveurs ;
Et lors qu'en chaſtimens vous changez vos careſſes,
Son cœur fait ſa vertu de toutes vos rigueurs.

Il n'eſt rien qui l'ébranle, & rien qui le maiſtriſe;
Il voit d'un œil égal le calme & les dangers;
Il ne peut pas s'enfler pour des biens qu'il mépriſe,
Ny ſe voir abbatu pour des maux paſſagers.

Tout ce qui vient de vous, ſoit menace ou careſſe,
N'excite que ſon zele & ſes reſſentimens:
Il veut ce qui le flate, il veut ce qui le bleſſe;
Et croit bien vous devoir juſqu'à vos chaſtimens.

Il ne balance plus entre vous & la terre:
Son ame eſt dans ſon centre, & ſon cœur dans la paix.
Il n'a plus rien en luy qui vous faſſe la guerre,
Ny rien qui hors de vous luy montre des attraits.

Constant, malgré ſon eſtre & freſle & variable,
Heureuſement changé pour ne plus ſe changer,
Il partage avec vous le titre d'immuable,
Autant qu'en cette vie on peut le partager.

Heureux donc mille fois celuy que voſtre grace
Arrache pour jamais à tant de changemens,
Qui vous cherit ſi fort, qui ſi fort vous embraſſe,
Qu'il vit & qu'il expire en ces embraſſemens!

Il éprouve déja cette paix bien-heureuſe
Qui doit après la mort couronner nos ſouhaits;
Et conſumé pour vous d'une ardeur genereuſe,
Commence à vous aimer, pour ne finir jamais.

ODE

De la conduite reglée de l'homme vertueux.

SEIGNEUR, qui peut exprimer
La paix que met dans une ame
Cette precieuſe flâme
Que vous ſçavez allumer?
Bien que les incertitudes
Des promptes viciſſitudes
Agitent tout l'univers,
L'ame qui vous eſt fidelle
Voit ces changemens divers,
Sans que rien change pour elle.

QUE le bien ou que le mal
Suive ou trompe ſa prudence,
Une ſainte indifference
Luy rend preſque tout égal;
Honneurs, plaiſirs, ou richeſſe,
Sont rarement l'allegreſſe
D'un cœur qui vit ſous vos loix:
Je ſçay que, ſans vous déplaire,
Il les acquiert quelquefois;
Mais il ne les pourſuit guere.

Ces biens qui ſont nos deſirs
Ont peu d'éclat pour le ſage ;
S'ils deviennent ſon partage,
Il n'en fait pas ſes plaiſirs :
Ces felicitez brillantes
Luy ſont des vapeurs luiſantes
Qui tentent peu ſon devoir ;
Ou, s'il faut qu'il les obtienne ;
Il les a ſans les avoir,
Et les prend ſans qu'il s'y prenne.

Qu'en toutes ſortes de biens
Inceſſamment il abonde,
Il eſt grand aux yeux du monde,
Mais il ne l'eſt pas aux ſiens.
Quand voſtre main les envoye,
S'il les reçoit avec joye,
Ce n'eſt que pour les donner :
Et ſoûmis à voſtre empire,
Il les perd ſans s'étonner,
Quand voſtre main les retire.

Qu'on admire ſes hauts faits ;
Qu'on vante ſa renommée,
Cette pompeuſe fumée
Ne charme point ſes ſouhaits :
Qu'on revere ou qu'on eſtime
Cette ſageſſe ſublime

Dont les cieux l'ont reveſtu,
Il ne ſe plaiſt, ny ne s'aime,
Quand du haut de ſa vertu
Il deſcend juſqu'en ſoy-meſme.

PLUS il voit que parmy nous
L'applaudiſſement l'éleve,
Plus ſans reſerve & ſans tréve
Il s'abaiſſe devant vous.
Qu'on l'approuve ou qu'on le blâme,
Luy-meſme au fonds de ſon ame
Se juge ſeverement;
Et d'une froideur étrange,
Il mépriſe également
Le mépris & la louange.

AUTANT qu'il eſt moderé
Dans cette grandeur fragile,
Qui peut d'un eſprit docile
Faire un eſprit égaré;
Autant de la patience
Suit-il dans ſa décadence
Les mouvemens genereux:
Dans ſa diſgrace il vous aime,
Et pour un Dieu rigoureux,
Prend party contre ſoy-meſme.

ON voit qu'il ſe trouve bien

Où que vos ordres le mettent :
Où que ſes revers le jettent,
Son viſage n'en dit rien.
Dans le malheur qui l'outrage,
Il ſouffre avec un courage
Digne d'attirer vos yeux :
Et ſa paix, dans les détreſſes
Qui le cherchent en tous lieux,
Eſt digne de vos tendreſſes.

AUSSI ſont-ce vos plaiſirs
D'enviſager ſa conſtance,
De voir cette complaiſance
Qu'il a pour tous vos deſirs.
Par une douce conduite,
Sur ſa fortune détruite
Vous élevez ſon bonheur :
Et ces pertes, qui raviſſent
Et la fortune & l'honneur,
Sont des maux qui l'enrichiſſent.

SA pleine conformité
A vos ordres ſalutaires,
Parmy les ſuccez contraires
Fait voir ſa tranquillité.
Les tempeſtes, les orages,
Les injures, les outrages,

Luy ſont un doux traittement ;
Et ſon attente abuſée
Eſt bien moins un chaſtiment,
Qu'une faveur déguiſée.

LA ſerenité du cœur
Semble au dehors ſe produire ;
Et de tout ce qui peut nuire
Elle adoucit la rigueur.
Les traverſes qu'il endure,
Contre leur propre nature,
Luy ſont un don precieux ;
Et quoy que vous puiſſiez faire,
Rien ne déplaiſt à ſes yeux,
Que ce qui peut vous déplaire.

QUE peut-il craindre icy bas ?
Qui peut meriter ſes larmes,
Si par ces rudes allarmes
Vous ne l'intimidez pas ;
Si plein de reconnoiſſance
Pour l'autheur de ſa ſouffrance,
Il l'adore nuit & jour ;
Ou ſi l'ennuy qui le preſſe,
Eſt d'avoir trop peu d'amour
Pour le Dieu qui le rabbaiſe ?

SUR luy quand il s'apperçoit

Que les malheurs ſe déployent ;
Quelques mains qui les envoyent,
C'eſt de vous qu'il les reçoit.
Loin d'armer la violence
A repouſſer l'inſolence,
Il veut tout ce qui vous plaiſt ;
Et regarde dans ſa chute
Celuy qui donne l'arreſt,
Non celuy qui l'execute.

RESPECTUEUX & ſoûmis
Dans les affronts qu'il endure,
Il a pitié de l'injure
Que ſe font ſes ennemis :
Ployant ſous leur injuſtice,
Il eſt touché du ſupplice
Dont leur crime eſt menacé ;
Et conduit par ſa clemence,
Il plaint bien moins l'offencé,
Que les autheurs de l'offence.

JAMAIS l'animoſité,
Jamais la haine ou l'envie
N'interrompent de ſa vie
L'heureuſe tranquillité.
Quoy qu'il tente, ou quoy qu'il faſſe ;
Sa vertu met de la grace

Dans ſes moindres actions :
Et des partiſans du crime
S'il n'a les affections,
Il a du moins leur eſtime.

IL eſt affable ; il eſt doux ;
Il eſt facile & traitable :
Une candeur immuable
Le rend precieux à tous.
Servir ou s'offrir ſans ceſſe
A ceux que le malheur preſſe,
Sont ſes plaiſirs les plus grands ;
Et ſa plus ſolide joye
Eſt de tirer les ſouffrans
Des maux dont ils ſont la proye.

C'EST vous qu'il regarde en eux ;
C'eſt vous qu'en eux il révere ;
C'eſt à vous ſeul qu'il veut plaire
Dans cet employ genereux.
Que ſon bonheur eſt extrême !
Seigneur, depuis qu'il vous aime
Il ne peut plus rien haïr.
Il vous cherche en vos ouvrages ;
Et prompt à vous obéir,
Il vous y rend ſes hommages.

BRUSLONS donc, brûlons, mon cœur,

De cette ardeur toute ſainte ;
Sentons cette douce atteinte
Qui produit tant de vigueur :
Concevons cette tendreſſe
Qui, malgré noſtre foibleſſe ;
Donne un courage ſi fort :
Aimons ces bontez ſuprêmes :
Et, long-temps avant la mort,
Mourons enfin à nous-meſmes.

Fin du troiſiéme Volume.

541586